

PRÉSENCE DU FUTUR

ISAAC  
ASIMOV

# Quand les ténèbres viendront

DENOEL



*ISAAC ASIMOV*

**Quand  
les ténèbres  
viendront**

NOUVELLES  
TRADUITES DE L 'AMÉRICAIN  
PAR SIMONE HILLING

*DENOËL*

# Titre Original :

*Ce recueil comprend les quatre premiers textes du volume américain NIGHTFALL AND OTHER STORIES. Les autres récits paraîtront prochainement “dans la même collection”.*

Pour la traduction française

© *by Éditions Denoël, 1970.*

19, rue de l'Université, 75007 Paris

ISBN 2-207-30123-0

# Préface de

## « Quand les ténèbres viendront... »

*La nouvelle « Quand les ténèbres viendront... » représente un tournant dans ma carrière d'écrivain professionnel. Quand je l'écrivis, je venais d'avoir vingt et un ans. J'étais écrivain professionnel (en ce sens que j'envoyais mes histoires à des magazines, qui, éventuellement, les publiaient), depuis deux ans et demi, mais aucun de mes écrits n'avait encore fait sensation. J'avais publié environ une douzaine de nouvelles, et on m'en avait refusé une douzaine d'autres.*

*C'est alors que John W. Campbell, Jr., directeur de la revue Astounding Science Fiction me montra la citation d'Emerson commençant par « Nightfall ». On en discuta ; puis je rentrai chez moi, et, au cours des semaines qui suivirent, j'écrivis ma nouvelle.*

*Et maintenant, entendons-nous bien. Je n'ai pas écrit cette histoire d'une façon différente de celle que j'avais utilisée pour mes histoires précédentes – ni, d'ailleurs, de celle que j'ai suivie dans celles que j'ai écrites après. En ce qui concerne l'Art d'Écrire, je suis un barbare absolu. Je n'ai reçu aucune formation méthodique, et, à ce jour, j'ignore encore Comment-On-Écrit.*

*Tout simplement, j'écris suivant mon humeur, et aussi vite que les idées me viennent.*

*Et c'est comme ça que j'ai écrit « Quand les ténèbres viendront ».*

*Mr Campbell n'envoie jamais de lettres d'acceptation. À la place, il envoie des chèques, et très rapidement, ce qui est une excellente méthode de régler ces matières. Ça m'a toujours donné des frissons de plaisir. Je reçus donc un chèque pour « Quand les ténèbres viendront... », mais mon ravissement initial se trouva presque immédiatement refroidi par le fait que Mr Campbell avait fait une erreur.*

*À cette époque, on payait généreusement un cent par mot. (Je ne me plains pas, les enfants ; j'étais très heureux de les toucher.) L'histoire ayant 12 000 mots, je m'attendais par conséquent à recevoir 120 dollars, mais le chèque était de 150.*

*Je grognai. Il aurait été très simple de toucher le chèque sans rien demander à personne, mais les Dix Commandements, tels qu'ils m'avaient été prêches par un père honnête et austère, me faisaient une nécessité absolue d'appeler immédiatement Mr Campbell, afin qu'il prenne ses dispositions pour m'envoyer un chèque différent, et plus modeste.*

*Il se trouva qu'il ne s'agissait pas d'une erreur. Mr Campbell avait jugé mon histoire si excellente qu'il m'avait donné une prime de un quart de cent par mot.*

*Jusqu'alors, je n'avais jamais reçu une somme aussi énorme pour aucune de mes histoires, mais ce n'était que le commencement. Quand elle parut, on lui accorda la place d'honneur, et la couverture.*

*Qui plus est, on se mit soudain à me prendre au sérieux, et le monde de la Science-Fiction prit conscience de mon existence. Au cours des années, il devint évident que j'avais écrit « un classique ». À ma connaissance, cette nouvelle a été publiée dans dix anthologies – dont une anglaise, une hollandaise, une allemande, une italienne et une russe.*

*Pourtant, je dois avouer qu'au fil des ans, je commençai à ressentir quelque irritation à m'entendre inlassablement dire et répéter que « Quand les ténèbres viendront... » était ma meilleure nouvelle. Après tout, quoique je sois toujours aussi ignorant qu'alors en ce qui concerne*

*l'Art d'Écrire, il me semblait que la seule pratique aurait dû améliorer ma technique d'année en année.*

*En fait, cette idée m'a rongé, jusqu'à ce que je décide de faire ce livre.*

*Je n'ai jamais inclus moi-même « Quand les ténèbres viendront... » dans aucun des recueils de mes nouvelles, parce qu'il me semblait qu'ayant paru dans tant d'anthologies elle devait être familière à tous mes lecteurs. Pourtant, ce n'est peut-être pas le cas. La plupart d'entre eux n'étaient pas nés quand elle fut publiée pour la première fois, et peut-être beaucoup parmi eux n'ont-ils pas lu les anthologies.*

*De plus, s'il est vrai que c'est ma meilleure histoire, je veux qu'elle paraisse dans un de mes recueils. Je peux y inclure aussi d'autres de mes nouvelles qui ont été appréciées pour une raison ou pour une autre, mais qui n'ont jamais paru dans une de mes propres anthologies.*

*C'est ainsi qu'avec la gracieuse permission de Double-day and Co., j'ai préparé Quand les ténèbres viendront, suivi d'autres nouvelles, qui paraîtront ici dans l'ordre où elles ont été publiées. « Quand les ténèbres viendront... » est la première, et vous pourrez donc enfin vous rendre compte par vous-même comment mon style a évolué (ou comment il n'a pas évolué) au cours des ans. Vous pourrez également décider par vous-même pourquoi (ou si) « Quand les ténèbres viendront... » est supérieure aux autres.*

*Je suis trop ignorant en l'Art d'Écrire pour être capable d'en décider moi-même.*

*Première publication dans Astounding Science Fiction, septembre 1941, par Street et Smith Publications, Inc. ; copyright renouvelé 1968, par Isaac Asimov.*

# *Quand les ténèbres viendront...*

« Si les étoiles devaient briller une seule nuit au cours d'un millénaire, comment les hommes pourraient-ils croire et adorer, et conserver pendant des générations le souvenir de la Cité de Dieu ? »

Emerson

Aton 77, directeur de l'université de Saro, fit une moue belliqueuse, et, en proie à une violente fureur, fusilla du regard le jeune reporter.

Theremon 762 soutint ladite fureur sans broncher. En ses jeunes années, quand ses articles quotidiens, paraissant maintenant dans un grand nombre de journaux, n'étaient encore qu'une idée démentielle née de l'esprit d'un apprenti reporter, il s'était spécialisé dans les interviews « impossibles ». Cela lui avait valu force coups et blessures, sans compter plus d'un œil au beurre noir ; mais cela l'avait puissamment aidé à se cuirasser de sang-froid et de confiance en lui.

Aussi laissa-t-il retomber la main tendue qu'on avait si ostensiblement ignorée, et attendit-il calmement que le vieux directeur se fût un peu calmé. De toute façon, les Astronomes sont de drôles de zigotos, et si les agissements d'Aton, au cours des deux derniers mois, avaient seulement un sens, ce même Aton était le plus drôle de tous les drôles de zigotos.

Aton 77 retrouva enfin sa voix, et bien qu'elle tremblât encore d'émotion contenue, la phraséologie quelque peu pédante, marque distinctive du célèbre astronome, ne l'avait pas abandonnée.

— Monsieur, dit-il, vous faites preuve d'une outrecuidance stupéfiante en venant me faire une proposition aussi impudente.

Beenay 25, le robuste téléphotographe de l'Observatoire, passa sa langue sur ses lèvres sèches et s'interposa nerveusement :

— Écoutez, Monsieur le Directeur, après tout...

Le directeur se tourna vers lui en levant un sourcil offensé.

— Ne vous mêlez pas de ça, Beenay, C'est animé des meilleures intentions que vous l'avez amené ici, je veux bien vous l'accorder ; mais, cela dit, je ne tolérerai aucune insubordination.

Theremon décida que le moment était venu de placer sa réplique.

— Directeur Aton, si vous voulez bien me laisser finir ce que j'avais commencé, je crois...

— Je ne crois pas, jeune homme, rétorqua Aton, quoi que vous puissiez dire maintenant, que cela compterait beaucoup, comparé à vos articles quotidiens de ces deux derniers mois. Vous avez orchestré une vaste campagne de presse contre tous les efforts que nous avons faits, moi et mes collègues, en vue d'organiser le monde contre une menace qu'il est maintenant trop tard pour éviter. En vous attaquant particulièrement à nos personnes, vous avez fait de votre mieux pour ridiculiser tout le personnel de cet Observatoire.

Le directeur prit sur son bureau un exemplaire du *Saro City Chronicle*, et le secoua furieusement sous le nez de Theremon.

— Même un individu d'une impudence aussi notoire que la vôtre aurait dû hésiter avant de venir me demander l'autorisation de couvrir pour son journal les événements d'aujourd'hui. Vous, entre mille !

Aton lança le journal par terre, se dirigea à grands pas vers la fenêtre et se croisa les mains dans

le dos.

— Vous pouvez vous retirer, lança-t-il par-dessus son épaule.

D'un air morose, il contemplait l'horizon sur lequel Gamma, le plus brillants des six soleils de la planète, était en train de se coucher. Il paraissait déjà jaunâtre et estompé dans les brumes du soir, et Aton savait qu'il ne le reverrait jamais en pleine possession de ses facultés mentales.

Il pivota brusquement.

— Non, attendez. Venez ici !

Il fit un geste péremptoire.

— Vous l'aurez, votre article.

Le journaliste n'avait pas fait un geste pour partir, et il s'approcha lentement du vieillard. D'un geste, Aton embrassa le paysage.

— De nos six soleils, il n'y a plus que Bêta à briller dans le ciel. Vous le voyez ?

La question était superflue. Bêta était presque au zénith, et sous ses rayons rougeâtres, le paysage prenait une coloration orangée tout à fait inhabituelle, tandis que les brillants rayons de Gamma mouraient sur l'horizon. Bêta était à son aphélie. Il était petit ; plus petit que Theremon l'eût jamais vu, mais, pour le moment, il exerçait une souveraineté indiscutée dans le ciel de Lagash.

Le soleil propre de Lagash, Alpha, celui autour duquel tournait la planète, était aux antipodes, de même que ses deux lointains compagnons. Le nain rouge, Bêta – le voisin immédiat d'Alpha – était seul, sinistrement seul.

Le visage levé d'Aton prenait une coloration rougeâtre dans le soleil.

— Dans moins de quatre heures, dit-il, la civilisation, telle que nous la connaissons, prendra fin. Et il en sera ainsi parce que, comme vous pouvez le voir, Bêta est le seul soleil restant dans le ciel.

Il eut un sourire sinistre.

— Imprimez ça ! Il n'y aura personne pour le lire.

— Mais s'il se trouve qu'au bout de quatre heures – puis d'encore quatre heures – rien ne se passe ? demanda doucement Theremon.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. Il s'en passera assez comme ça.

— D'accord – mais *pourtant* – si rien ne se passe ?

Pour la seconde fois, Beenay prit la parole.

— Monsieur, je crois que vous devriez écouter ce qu'il a à dire.

Theremon dit :

— Mettez cela aux voix, Directeur Aton.

Il y eut des mouvements divers parmi les cinq autres membres de l'Observatoire, qui, jusqu'à ce moment, avaient observé une prudente neutralité.

— Cela n'est pas nécessaire, dit carrément Aton.

Il tira sa montre.

— Puisque votre cher ami Beenay insiste tellement, je vous donne cinq minutes. Parlez.

— Parfait ! Maintenant, dites-moi quelle différence cela fera si vous me permettez d'être le témoin de ce que vous anticipez ? Si votre prédiction se réalise, ma présence ne nuira en rien ; car dans ce cas, mon article ne verra jamais le jour. D'autre part, s'il ne se passe rien, il faut vous attendre à être ridiculisés, ou pire. Et dans ce cas, il vaudrait mieux que ce ridicule soit dispensé par un sympathisant.

Aton souffla avec mépris.



— C'est à vous que vous pensez quand vous parlez de sympathisant ?

— Certainement !

Theremon s'assit et se croisa les jambes.

— Mes articles ont peut-être été un peu méchants, mais je vous ai toujours laissé le bénéfice du doute. Après tout, l'époque est mal choisie pour venir prêcher à Lagash : « La fin du monde est proche. » Il faut que vous compreniez que les gens n'ont plus foi dans le *Livre des Révélations*, et cela les gêne de voir les savants tourner casaque, et venir nous déclarer que finalement, les Cultistes ont raison...

— Pas du tout, jeune homme, l'interrompit Aton. S'il est vrai qu'une grande partie de nos informations nous a été communiquée par le Culte, nos résultats ne sont en rien entachés par son mysticisme. Les faits sont les faits, et la soi-disant mythologie du Culte repose *en partie* sur des faits. Nous les avons mis à nus, et dépouillés de leur mysticisme. Je peux vous assurer que les cultistes nous haïssent encore plus que vous.

— Je ne vous hais pas. J'essaye de vous faire comprendre que l'opinion publique est mécontente. Ils sont furieux.

Aton eut un sourire de mépris.

— Grand bien leur fasse.

— Oui, mais et demain ?

— Il n'y aura pas de demain !

— Mais s'il y en a un. Supposons qu'il y ait un « demain » – juste pour imaginer ce qui se passera. Cette fureur peut devenir dangereuse. Après tout, vous savez que les affaires sont en baisse depuis deux mois. Les industriels ne croient pas vraiment que la fin du monde est arrivée, mais ils sont tout de même prudents pour leurs investissements. L'homme de la rue ne vous croit pas davantage, mais quand même, il a décidé que le renouvellement de son ameublement pouvait attendre quelques mois de plus – juste en cas.

« Vous voyez ce que je veux dire. Dès que tout sera fini, les hommes d'affaires voudront avoir votre peau. Ils diront que si tous les dingues – sauf votre respect – peuvent mettre la prospérité du pays en danger avec leurs prophéties à la noix – c'est à la planète de les en empêcher. Et ils seront entendus, Monsieur le Directeur. »

Le directeur regarda froidement le journaliste.

— Et qu'est-ce que vous proposez, au juste, pour porter remède à la situation ?

— Eh bien, dit Theremon avec un grand sourire, je voulais vous proposer de m'occuper de la publicité. Je peux présenter les choses de telle sorte que seul le côté ridicule ressorte. Ce sera assez dur à encaisser, je l'avoue, parce que je serai obligé de vous représenter comme une bande d'abrutis congénitaux, mais, si je peux m'arranger pour que les gens rient de vous, ils en oublieront peut-être leur colère. En retour, tout ce que mes éditeurs demandent, c'est l'exclusivité des droits.

Beenay hocha la tête et explosa :

— Monsieur le Directeur, nous pensons tous qu'il a raison.

Durant ces deux derniers mois, nous avons pensé à tout, sauf au fait qu'il y a quand même une chance sur un million pour qu'il y ait une erreur dans nos théories ou dans nos calculs. Il faut que nous prenions cela aussi en considération.

Un murmure d'acquiescement parcourut le groupe réuni autour de la table, et le visage d'Aton prit l'expression de quelqu'un qui trouve la pilule amère à avaler, mais qui ne peut pas y couper.

— Eh bien, restez si vous voulez. Je vous prierai cependant d'éviter de nous gêner de quelque façon que ce soit dans l'accomplissement de nos devoirs. Vous voudrez bien vous souvenir, également, que c'est moi qui commande tout ici, et, en dépit de vos opinions, telles que vous les avez exprimées dans vos articles, je suis en droit d'exiger votre coopération et votre respect...

Il avait les mains derrière le dos, et son visage ridé pointait en avant un menton décidé tandis qu'il parlait. Il aurait pu continuer indéfiniment si une voix nouvelle ne l'avait interrompu.

— Hello, hello, hello !

Cela fut claironné d'une voix de ténor aiguë, et les joues rebondies de l'arrivant s'épanouirent en un large sourire.

— Qu'est-ce que c'est que cette atmosphère d'enterrement ? Personne ne perd les pédales, j'espère ?

Aton le regarda d'un air consterné, et dit avec mauvaise humeur :

— Que diable venez-vous faire ici, Sheerin ? Je croyais que vous deviez rester dans l'Abri ?

Sheerin se mit à rire et posa son arrière-train rebondi sur une chaise.

— Qu'il aille au diable, l'Abri. Je m'ennuyais. J'avais envie d'être ici, où ça va chauffer. Je suis curieux, comme tout le monde. Et je veux voir ces fameuses Étoiles dont les Cultistes nous rebattent les oreilles depuis si longtemps.

Il se frotta les mains, et ajouta d'un ton plus posé :

— On gèle, dehors. Il fait tellement de vent que c'est tout juste si on n'a pas des stalactites qui se forment au bout du nez. Bêta n'a pas l'air de rayonner beaucoup de chaleur, loin comme il est.

Le directeur à la tête blanche grinça des dents d'exaspération.

— Pourquoi prenez-vous tant de mal pour faire des sottises, Sheerin ? À quoi pouvez-vous bien servir ici ?

— À quoi je peux bien servir ici ?

Sheerin tendit les mains en un geste de résignation comique.

— Un psychologue ne vaut pas tripette dans l'Abri. Ce qu'il y faut, c'est des hommes d'action, et des femmes fortes et saines, capables d'enfanter de beaux enfants. Moi ? Je pèse cinquante kilos de trop pour être un homme d'action ; quant à enfanter des rejetons, je crains que ce ne soit guère dans mes cordes. Alors, pourquoi les charger d'une bouche de plus à nourrir ? Je me sens mieux ici.

Theremon demanda vivement :

— Qu'est-ce que c'est, au juste, que cet Abri, Monsieur ?

Sheerin eut l'air d'apercevoir le journaliste pour la première fois. Il fronça les sourcils et gonfla ses grosses joues d'un air perplexe.

— Et vous, qu'est-ce que vous êtes au juste, à Lagash, jeune rouquin ?

Aton se pinça les lèvres avant de murmurer d'un ton maussade :

— C'est Theremon 762, le journaliste. Je suppose que vous avez entendu parler de lui.

Le journaliste tendit la main.

— Et vous, bien entendu, vous êtes Sheerin 501, de l'université de Saro. J'ai entendu parler de vous.

Puis il répéta :

— Qu'est-ce que c'est donc que cet Abri, Monsieur ?

— Eh bien, dit Sheerin, nous sommes parvenus à convaincre quelques personnes de la validité de nos prophéties sur... euh... la fin du monde, pour employer les grands mots, et les personnes en

question ont pris les mesures qui s'imposaient. Le groupe est en grande partie composé des parents les plus proches des membres de l'Observatoire et des professeurs de l'université de Saro, plus quelques étrangers. Ils sont environ trois cents, mais les trois quarts sont des femmes et des enfants.

— Je vois ! Ils sont censés rester à l'abri des Ténèbres et des... euh... Étoiles, pour tenir le coup quand tous les autres auront craqué.

— S'ils le peuvent. Ce ne sera pas facile. Quand toute l'humanité sera devenue folle, quand toutes les grandes villes seront en flammes – le milieu ne favorisera pas la survie. Mais ils ont de la nourriture, de l'eau, un abri et des armes...

— Ce n'est pas tout, dit Aton. Ils ont tous nos dossiers, à l'exception des observations que nous recueillerons aujourd'hui. Ces dossiers sont d'une importance capitale pour le prochain cycle, et *c'est ça* qui doit survivre. Au diable tout le reste.

Theremon siffla entre ses dents, et réfléchit un long moment sans rien dire. Les hommes avaient apporté un échiquier multiple, et commencèrent une partie à six. Ils déplaçaient leurs pièces rapidement et en silence. Tous les yeux étaient furieusement concentrés sur l'échiquier. Theremon les regarda avec attention, puis se leva et s'approcha d'Aton qui, assis à l'écart, parlait à voix basse avec Sheerin.

— Écoutez, dit-il, allons quelque part où nous ne dérangerons pas les autres. Je voudrais vous poser quelques questions.

Le vieil astronome lui adressa un sourire amer, mais Sheerin répondit avec pétulance :

— Bien volontiers. Ça me fera du bien de parler un peu. Ça me fait toujours du bien. Aton me parlait de votre idée, concernant les réactions de l'opinion mondiale au cas où la prédiction ne se réaliserait pas – et je suis de votre avis. D'ailleurs, je lis vos articles assez régulièrement, et, en général, j'aime bien vos positions.

— Je vous en prie, Sheerin, grogna Aton.

— Comment ? Oh, je vous demande pardon. Bon, allons dans la pièce à côté. Les fauteuils y sont mieux rembourrés, de toute façon.

Les fauteuils étaient mieux rembourrés dans la pièce à côté. Il y avait aussi d'épais rideaux rouges aux fenêtres, et un tapis marron sur le sol. Avec la lumière orangée de Bêta qui entrait à flots par la fenêtre, le tout prenait un aspect de sang coagulé.

Theremon frissonna.

— Je donnerais bien dix crédits pour voir briller de la lumière blanche, ne serait-ce qu'une seconde. Si seulement Gamma ou Alpha brillaient dans le ciel !

— Quelles questions avez-vous à me poser ? demanda Aton. Je vous prie de ne pas oublier que notre temps est limité. Dans un peu plus d'une heure et quart, nous monterons à l'étage supérieur, et à partir de ce moment-là, plus question de bavardage.

— Eh bien, voilà.

Theremon se renversa dans son fauteuil, et se croisa les mains sur la poitrine.

— Vous avez tous l'air tellement convaincus que je commence à vous croire. Est-ce que ça ne vous ennuerait pas de m'expliquer de quoi il est question ?

Aton explosa.

— Vous voulez dire que vous nous avez tous couverts de ridicule sans même chercher à savoir ce que nous essayions d'expliquer ?

Theremon eut un pâle sourire.

— Ce n'est pas à ce point, Monsieur le Directeur. Je connais l'histoire en gros. Vous dites que, dans quelques heures, les Ténèbres engloutiront le monde entier, et que toute l'humanité sera frappée de folie furieuse. Ce que je voudrais connaître, ce sont les faits scientifiques qui appuient cette théorie.

— Mais non, mais non, intervint Sheerin. Si vous posez une question pareille à Aton – en supposant qu'il soit d'humeur à y répondre – il va vous abrutir sous une avalanche de chiffres et de graphiques. Vous n'y comprendrez rien. Maintenant, si vous me posez cette question à moi, je vous donnerai le point de vue du profane.

— D'accord ; je vous la pose à vous.

— D'abord, j'aimerais bien boire quelque chose.

Il se frotta les mains en regardant Aton.

— De l'eau ? grogna Aton.

— Ne faites pas l'enfant !

— Ne faites pas l'enfant vous-même. Pas d'alcool aujourd'hui. Ce ne serait que trop facile de saouler tous mes hommes. Je ne peux pas me permettre le luxe de les exposer à la tentation.

Le psychologue grommela entre ses dents. Il se tourna vers Theremon, le fixa de son regard incisif, et commença.

— Vous savez, bien entendu, que l'histoire de la civilisation de Lagash a un caractère cyclique – je dis bien, *cyclique* !

— Je sais, répliqua prudemment Theremon, que c'est la théorie archéologique en cours. A-t-elle été acceptée comme un fait ?

— Pratiquement. Au cours de ces cent dernières années, tout le monde s'y est peu à peu rallié. Ce caractère cyclique constitue – ou plutôt constituait – l'un des mystères les plus impénétrables de la civilisation. Nous avons découvert une série de civilisations – neuf avec certitude, et des indications tendant à prouver l'existence de plusieurs autres – toutes ayant atteint des sommets comparables aux nôtres, et, toutes, sans exception, ont été détruites par le feu à l'apogée même de leur culture.

« Et personne n'a jamais pu dire pourquoi. Tous les centres de culture ont été dévorés par le feu, sans qu'il reste aucun indice nous permettant d'en déterminer la cause. »

Theremon écoutait attentivement.

— N'y a-t-il pas eu aussi un Âge de la Pierre ?

— Probablement, mais nous n'avons pratiquement aucune donnée sur cette période, à part le fait que l'homme de cette époque était à peine plus qu'un singe intelligent. Nous pouvons donc la laisser de côté.

— Je vois. Continuez.

— On a trouvé des explications à ces catastrophes récurrentes, toutes de caractère plus ou moins fantastique. Certaines affirment qu'il y a des pluies de feu périodiques ; d'autres, que Lagash traverse un soleil à intervalles réguliers ; d'autres sont encore plus démentiellles. Mais il existe une théorie, tout à fait différente des autres, qui s'est transmise à travers les siècles.

— Je sais. Il s'agit de ce fameux mythe des « Étoiles », contenu dans le *Livre des Révélations* des Cultistes.

— Exactement, reprit Sheerin avec satisfaction. Les Cultistes disaient que, tous les deux mille cinquante ans, Lagash entrait dans une immense caverne, de sorte que tous les soleils disparaissaient, et que *le monde était englouti par des ténèbres totales*. Et alors, d'après eux, des choses nommées

Étoiles apparaissaient, ravissant aux hommes leur âme, et les transformant en brutes dépourvues de raison, de sorte qu'ils détruisaient eux-mêmes la civilisation qu'ils avaient édifiée. Bien entendu, ils mélangent tout ça à des tas de notions mystico-religieuses, mais c'est l'idée générale.

Il y eut un court silence, pendant lequel Sheerin reprit son souffle.

— Et maintenant, nous en arrivons à la Théorie de la Gravitation Universelle.

Il prononça cette phrase de telle sorte qu'on avait l'impression d'entendre les majuscules – et, à ce point, Aton se détourna de la fenêtre, émit un grognement de mépris, et sortit à grands pas.

Tous les deux suivirent des yeux son départ, puis Theremon demanda :

— Qu'est-ce qu'il a ?

— Rien de particulier, répliqua Sheerin. Deux de ses hommes devraient être là depuis plusieurs heures, et ils ne sont pas encore arrivés. Il a absolument besoin de tout le monde, bien entendu, vu que tout son personnel, à part ceux qui étaient absolument indispensables, est allé dans l'Abri.

— Vous ne croyez pas qu'ils auraient déserté, non ?

— Qui ? Faro et Yimot ? Bien sûr que non. Quand même, s'ils n'arrivent pas dans l'heure qui vient, ça va compliquer les choses.

Il se leva soudain, l'œil brillant.

— De toute façon, puisque Aton est parti...

Il alla sur la pointe des pieds à la fenêtre la plus proche, s'accroupit, et tira d'un placard une bouteille remplie d'un liquide rouge, qui glouglouta de la façon la plus suggestive quand il la secoua.

— Je pensais bien qu'Aton n'en avait pas connaissance, remarqua-t-il en revenant vers la table. Voilà ! Comme nous n'avons qu'un verre, et que vous êtes notre hôte, à vous l'honneur. Moi, je garde la bouteille.

Il remplit avec soin le verre minuscule.

Theremon se leva pour protester, mais Sheerin le lorgna d'un air sévère.

— Respectez vos anciens, jeune homme.

Le journaliste se rassit, le visage angoissé.

— Alors, continuez, affreux vieillard.

Sheerin leva la bouteille, et sa pomme d'Adam se mit à monter et à descendre. Puis, faisant claquer sa langue d'un air satisfait, il reprit :

— Qu'est-ce que vous savez sur la gravitation ?

— Rien, sinon que c'est une découverte assez récente, et pas parfaitement établie, et que les mathématiques qui l'expliquent sont si difficiles qu'il n'y a qu'une douzaine d'hommes à Lagash à pouvoir les comprendre.

— Peuh ! Quelles foutaises ! Je peux vous résumer ces lois mathématiques en une phrase. La Loi de la Gravitation Universelle énonce qu'il existe une force cohésive entre tous les corps célestes, et que l'attraction résultant de cette force entre deux corps donnés est proportionnelle au produit de leur masse divisé par le carré de leur distance.

— C'est tout ?

— Ça suffit. Il a fallu quatre cents ans pour établir ça.

— Pourquoi si longtemps. Ça à l'air assez simple, comme vous l'exposez.

— Parce que les grandes lois ne sont pas découvertes par un éclair d'inspiration, quoiqu'on en pense. En général, il y faut les recherches combinées d'une armée de savants, pendant plusieurs siècles. Depuis que Genovi 41 a découvert que Lagash tourne autour du soleil Alpha, et non le

contraire – il y a quatre cents ans de ça – les astronomes n’ont pas cessé de travailler. Les mouvements complexes des six soleils ont été enregistrés, analysés et expliqués. L’une après l’autre, des théories ont été avancées, vérifiées, contre-vérifiées, modifiées, abandonnées, reprises et converties en autre chose. Un travail du diable.

Theremon hocha la tête, pensif, et tendit son verre vide. De mauvaise grâce, Sheerin fit tomber quelques gouttes de la liqueur rouge dans le verre.

— Il y a vingt ans, continua-t-il après s’être réhumecté la gorge, qu’on a finalement démontré que la Loi de la Gravitation Universelle rendait compte avec exactitude de tous les mouvements orbitaux des six soleils. Ce fut un grand triomphe.

Sheerin se leva, et alla à la fenêtre sans lâcher sa bouteille.

— Et maintenant, nous en arrivons à ce qui nous intéresse. Au cours de la dernière décade, les mouvements de Lagash autour d’Alpha ont été calculés suivant la loi de la gravitation, mais *ils ne correspondaient pas à l’orbite observée* ; pas même en incluant dans les calculs toutes les perturbations provoquées par les autres soleils. Ou la loi était fausse, ou bien il y avait un autre facteur, encore inconnu, qui entraînait en jeu.

Theremon rejoignit Sheerin à la fenêtre, et laissa errer son regard sur les spires de Saro City qui brillaient de reflets rougeâtres à l’horizon. Le journaliste jeta un bref regard sur Bêta, et sentit la tension provoquée par l’incertitude monter en lui. Bêta rougeoyait au Zénith, petit et menaçant.

— Continuez, Monsieur, dit-il doucement.

Sheerin reprit :

— Les astronomes ont tâtonné pendant des années, proposant tous des théories plus invraisemblables les unes que les autres – jusqu’à ce qu’Aton eût l’idée géniale de faire appel au Culte. Le chef du Culte, Sor 5, avait accès à des documents qui simplifièrent considérablement le problème. Aton se mit à travailler dans une nouvelle direction.

« Et s’il y avait un autre corps planétaire non-lumineux, comme Lagash ? Dans ce cas, vous le savez, il ne brillerait que par réflexion, et s’il était composé de roches bleuâtres, également comme Lagash, alors, dans le ciel éternellement rougeâtre, le rayonnement des soleils le rendrait complètement invisible – l’éteindrait complètement. »

Theremon siffla entre ses dents.

— Quelle idée de dingue !

— Vous pensez que c’est une idée de dingue ? Écoutez donc ceci : supposez que ce corps tourne autour de Lagash à une distance telle, décrivant une orbite telle et ayant une masse telle que son attraction corresponde exactement aux déviations de l’orbite théorique de Lagash – savez-vous ce qui arriverait ?

Le journaliste secoua la tête.

— Eh bien, de temps en temps, ce corps se trouverait sur le passage d’un soleil.

Et Sheerin vida d’un trait ce qui restait dans la bouteille.

— Et je suppose que c’est ce qui se passe ? demanda carrément Theremon.

— Oui ! Mais il n’y a qu’un seul soleil qui coupe son orbite de révolution.

Il montra du doigt le soleil rétréci, loin dans le ciel.

— Bêta. Et il a été démontré que l’éclipse se produit uniquement quand les soleils sont placés de telle sorte que Bêta brille seul sur cette planète, et qu’il est à son point d’éloignement maximum, tandis que la lune est invariablement à son point le plus rapproché de nous. L’éclipse qui en résulte,

avec la lune ayant sept fois le diamètre apparent de Bêta, couvre Lagash tout entière, et dure un peu plus d'une demi-journée, de sorte qu'aucun point de la planète n'échappe à ses effets. *Cette éclipse se produit une fois tous les deux mille quarante-neuf ans.*

Le visage de Theremon n'était plus qu'un masque inexpressif.

— Alors, c'est ça, toute l'histoire ?

Le psychologue hocha la tête.

— Toute l'histoire. D'abord, l'éclipse – qui va commencer dans trois quarts d'heure – puis les Ténèbres universelles et, peut-être, ces mystérieuses Étoiles – puis la folie et la fin du cycle.

Il se mit à ruminer sombrement.

— Nous avons eu deux mois devant nous, à l'Observatoire, et ça n'a pas été suffisant pour persuader Lagash du danger. Deux siècles mêmes n'auraient peut-être pas suffi. Mais nos dossiers sont dans l'Abri, et aujourd'hui, nous allons photographier l'éclipse. Le prochain cycle sera en possession de la vérité dès le commencement, et quand la *prochaine* éclipse se produira, l'humanité y sera préparée. Pensez-y aussi. Ça fait aussi partie de votre histoire.

Un petit vent froid souleva les rideaux comme Theremon ouvrait la fenêtre et se penchait au-dehors. Il jouait dans ses cheveux, tandis que Theremon fixait sa main dans la lumière pourpre. Puis il se retourna, d'un brusque mouvement de révolte.

— Qu'est-ce que les Ténèbres ont de si terrible pour me rendre fou, moi ?

Sheerin eut un sourire absent tout en tournant machinalement la bouteille vide dans sa main.

— Est-ce que vous avez jamais fait l'expérience des Ténèbres, jeune homme ?

Le journaliste s'adossa au mur et réfléchit.

— Non, je ne peux pas dire. Mais je sais ce que c'est. C'est juste... euh...

Il fit un vague geste de la main, puis s'éclaira :

— Juste l'absence de lumière. Comme dans les grottes.

— Vous vous êtes déjà trouvé dans une grotte ?

— Dans une grotte ? Bien sûr que non !

— C'est ce que je pensais. Moi, j'ai essayé la semaine dernière – juste pour voir – mais je suis ressorti en vitesse. J'ai avancé jusqu'à ce que l'entrée de la grotte ne fût plus qu'un point de lumière dans le lointain, et tout le reste, noir. Je n'aurais jamais cru que quelqu'un d'aussi gros que moi puisse courir si vite.

La lèvre de Theremon se retroussa en un sourire.

— Si ce n'est que ça, je pense que je n'aurais pas couru si j'avais été là.

La psychologue fronça les sourcils et considéra le jeune homme d'un air contrarié.

— Ne vous vantez pas comme ça ! Je vous défie de tirer les rideaux.

Theremon le regarda d'un air étonné et dit :

— Pourquoi ? S'il y avait quatre ou cinq soleils dehors, ce serait peut-être nécessaire, pour atténuer un peu la lumière. Mais il ne fait déjà pas assez jour comme ça.

— Justement. Tirez le rideau ; puis venez ici et asseyez-vous.

— D'accord.

Theremon saisit la cordelière et tira. Le rideau rouge glissa devant la large fenêtre, les anneaux de laiton crissant sur la tringle, et une pénombre rougeâtre s'abattit sur la pièce.

Les pas de Theremon sonnaient creux dans le silence, comme il cherchait son chemin vers la table, puis ils s'arrêtèrent à mi-chemin.

— Je ne peux pas vous voir, Monsieur, murmura-t-il.

— Allez à tâtons, ordonna Sheerin d'une voix tendue.

— Mais je ne peux pas vous voir, Monsieur.

Le journaliste respirait avec effort.

— Je ne vois rien.

— Qu'est-ce que vous attendiez ? lui fut-il répondu d'un ton sinistre. Venez ici et asseyez-vous.

Les pas reprirent, lents et hésitants. Il y eut le bruit de quelqu'un qui s'empêtre dans une chaise.

Theremon dit d'une voix faible :

— Voilà. Je me sens... ouf... très bien.

— Ça vous plaît, hein ?

— N...on. C'est assez terrible. On dirait que les murs...

Il s'arrêta.

— On dirait qu'ils vont me tomber dessus. J'ai envie de les repousser. Mais je ne deviens pas fou. En fait, la sensation est moins désagréable que je ne l'aurais cru.

— Très bien. Ouvrez le rideau.

Les pas précautionneux reprirent dans l'obscurité, il y eut le froissement du rideau contre la main tâtonnante qui cherchait la cordelière, puis le « roooch » triomphant des anneaux glissant sur la tringle. La lumière rouge inonda la pièce, et Theremon leva les yeux sur le soleil, avec un cri de joie.

Sheerin essuya du revers de la main la sueur qui perlait à son front, et dit d'une voix mal assurée :

— Et ce n'était qu'une pièce obscure.

— C'est supportable, dit Theremon d'un air détaché.

— Une pièce obscure, oui. Est-ce que vous êtes allé à l'Exposition de Jonglor, il y a deux ans ?

— Non, il se trouve que je n'ai pas eu le temps. Neuf mille kilomètres, ça fait beaucoup, même pour une exposition.

— Eh bien, moi, j'y suis allé. Vous vous souvenez du « Tunnel du Mystère », qui a battu tous les records de recettes des attractions – pendant environ deux mois tout au moins ?

— Oui. Ça n'a pas fait des histoires ?

— Très peu. On a étouffé l'affaire. Voyez-vous, ce Tunnel du Mystère était tout simplement un tunnel d'un kilomètre et demi de long – sans lumière. On montait dans une petite voiture découverte, et on cahotait pendant un quart d'heure dans l'obscurité. Ça a eu beaucoup de succès – tant que ça a duré.

— Beaucoup de succès ?

— Certainement. La peur exerce une fascination certaine, *quand, elle fait partie d'un jeu*. Les bébés naissent avec trois frayeurs différentes : celle du bruit ; celle des chutes ; et celle de l'absence de lumière. C'est pourquoi on trouve tellement drôle de sauter sur quelqu'un en criant « Hou ! », c'est pourquoi c'est si amusant de jouer aux autos-tamponneuses, et c'est pourquoi ce Tunnel du Mystère commença par faire un malheur. Les gens sortaient des Ténèbres tremblants, oppressés, à demi morts de peur, mais ils continuaient à payer pour entrer.

— Une minute, je me souviens maintenant. Certains étaient morts à la sortie, n'est-ce pas ? Le bruit s'en est répandu après la fermeture.

Le psychologue grogna avec mépris.

— Bah ! Deux ou trois sont morts en effet. Ce n'était rien ! On a indemnisé les familles des morts et on a persuadé le Conseil municipal de Jonglor de passer l'éponge. Après tout, disait-on, si les



cardiaques veulent aller dans le tunnel, c'est à leurs risques et périls – et de plus, ça n'arriverait plus. Ils postèrent donc un docteur à l'entrée, et tout le monde fut obligé de se faire examiner avant de monter en voiture. En fait, cela attira du monde.

— Alors ?

— Voyez-vous, il y avait autre chose. Beaucoup de gens sont sortis de là parfaitement normaux, sauf qu'ils refusaient d'entrer dans aucun bâtiment – n'importe lequel ; palais, châteaux, appartements, villas, cottages, huttes, remises, ou tentes.

Theremon eut l'air profondément choqué.

— Vous voulez dire qu'ils refusaient d'entrer, où que ce fût ? Où est-ce qu'ils dormaient ?

— Dehors.

— On aurait du les *forcer* à entrer.

— Oh, on l'a fait, n'ayez pas peur. Sur quoi, ces gens ont eu de violentes crises d'hystérie, et ont tenté de se briser le crâne sur le premier mur venu. Une fois qu'ils étaient à l'intérieur, impossible de les y garder, sans leur passer la camisole de force ou leur donner une bonne dose de tranquillisants.

— Ils devaient être fous.

— Exactement. Une personne sur dix ressortait du tunnel dans cet état. On a appelé les psychologues à la rescousse, et on a fait la seule chose possible. On a fermé cette attraction.

Il étendit ses mains sur ses genoux.

— Qu'est-ce qu'ils avaient, tous ces gens-là ? demanda finalement Theremon.

— Pratiquement la même chose que vous, quand vous pensiez que les murs de la pièce pressaient sur vous dans l'obscurité. La psychologie a un terme pour désigner la peur instinctive de l'humanité devant l'absence de lumière. C'est la « claustrophobie », parce que l'absence de lumière est toujours associée à des endroits fermés, de sorte que quand on a peur de l'un, on a peur de l'autre. Vous comprenez ?

— Mais ces gens du tunnel ?

— Ces gens du tunnel étaient des infortunés, qui n'ont pas eu la force de caractère nécessaire pour surmonter la claustrophobie qui les a saisis dans les Ténèbres. Un quart d'heure sans lumière, c'est long. Vous, vous n'y avez passé que deux ou trois minutes, et vous étiez passablement retourné.

« Les gens du tunnel ont fait ce qu'on appelle « une fixation claustrophobique ». Leur peur latente des Ténèbres et des endroits fermés s'est cristallisée et est devenue active, et, pour autant que nous en puissions juger, définitive. Voilà les effets d'un quart d'heure passé dans les ténèbres. »

Il y eut un long silence, et Theremon fronça lentement les sourcils.

— Je ne crois pas que ça puisse être si catastrophique.

— Dites plutôt que vous ne voulez pas le croire, trancha Sheerin. Vous avez peur de le croire. Regardez par la fenêtre !

Theremon s'exécuta, et le psychologue poursuivit :

— Imaginez les Ténèbres – partout. Pas de lumière, aussi loin que porte votre regard. Les maisons, les arbres, les champs, la terre, le ciel – noirs ! Et les Étoiles qui se lèveront, d'après ce qu'on dit – puisque Étoiles il y a. Vous arrivez à concevoir une chose pareille ?

— Oui, déclara Theremon avec brutalité.

Sheerin abattit son poing sur la table, pris d'une colère soudaine.

— Vous mentez ! C'est impossible à concevoir. Votre cerveau n'a pas plus été fait pour cette conception que pour concevoir l'infini ou l'éternité. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en parler. Une

fraction de cette réalité vous a bouleversé, et quand vous vous trouverez en face de la réalité complète, votre cerveau sera confronté à un phénomène parfaitement incompréhensible pour lui. Vous deviendrez fou, complètement, et définitivement. Il n'y a aucun doute là-dessus !

Il ajouta tristement :

— Et voilà deux millénaires d'efforts réduits à néant, une fois de plus. Demain, il n'y aura pas une ville indemne sur toute la planète.

Theremon recouvra une partie de sa présence d'esprit.

— Ce n'est pas logique. Je ne vois pas pourquoi je devrais devenir fou, juste parce qu'aucun soleil ne brille dans le ciel – mais, même si je devenais fou, et si tout le monde devient fou, en quoi cela peut-il mettre les villes en danger ? On ne va quand même pas les faire sauter ?

Mais Sheerin était en colère maintenant.

— Si vous étiez dans les Ténèbres, qu'est-ce que vous désireriez, par-dessus tout ; qu'est-ce que votre instinct appellerait de toutes ses forces ? La lumière, imbécile, *la lumière* !

— Et alors ?

— Et comment avoir de la lumière ?

— Je ne sais pas, dit carrément Theremon.

— Quelle est la seule façon d'obtenir de la lumière, sinon par le soleil ?

— Comment le saurais-je ?

Ils étaient debout, face à face, nez à nez.

Sheerin dit :

— En brûlant quelque chose, cher monsieur. Vous avez déjà vu un incendie de forêt ? Vous avez déjà campé et fait la cuisine sur un feu de bois ? Le bois qui brûle ne donne pas seulement de la chaleur, voyez-vous. Il donne de la lumière, et les gens le savent. Et quand il fera nuit, ils voudront de la lumière, et ils en auront.

— Alors, ils brûleront du bois ?

— Ils brûleront ce qu'ils trouveront. Il leur faut de la lumière. Il faudra qu'ils brûlent quelque chose, et s'ils n'ont pas de bois sous la main – alors, ils brûleront n'importe quoi. Il la leur faudra, leur lumière – et tous les centres d'habitation seront en flammes !

Ils restaient, les yeux rivés l'un à l'autre, comme si toute l'affaire dépendait de la force de leur volonté respective, puis Theremon céda, sans un mot. Il avait la respiration courte et oppressée, et il s'aperçut à peine du soudain vacarme venant de la pièce voisine, à travers la porte close.

Sheerin parla, et il dut faire un effort pour prendre un ton détaché.

— Il me semble entendre la voix de Yimot. Lui et Faro sont probablement de retour. Allons voir ce qui les a retenus.

— On fera aussi bien, grommela Theremon.

Il prit une profonde inspiration, et sembla se secouer. La tension avait disparu.

Il régnait un vacarme assourdissant dans la pièce. Tout le personnel de l'Observatoire était rassemblé autour des deux jeunes hommes, qui ôtaient leurs manteaux, tout en parant les nombreuses questions qu'on leur jetait de toutes parts.

Aton fendit la foule et regarda les arrivants avec colère.

— Vous vous rendez compte que tout va commencer avant une demi-heure ? Où êtes-vous allés ?

Faro 24 s'assit et se frotta les mains. Le froid du dehors lui avait rougi les joues.

— Yimot et moi, on vient juste de finir une petite expérience assez dingue. On a essayé de voir si

on pouvait construire un environnement permettant de simuler l'apparence des Ténèbres et des Étoiles, pour savoir à l'avance à quoi ça ressemble.

Un murmure confus s'éleva du groupe des auditeurs, et une lueur d'intérêt brilla soudain dans les yeux d'Aton.

— Vous n'en avez jamais parlé. Comment vous y êtes-vous pris ?

— Eh bien, dit Faro, il y a longtemps que nous avons eu cette idée, Yimot et moi, et on y a travaillé durant nos moments de liberté. Yimot connaissait une maison à un étage, à plafond concave, dans le bas de la ville – je crois que c'était un musée, autrefois. Enfin, bref, on l'a achetée...

— Où avez-vous trouvé l'argent ? interrompit Aton d'un ton péremptoire.

— Dans nos comptes en banque, grogna Yimot 70. Elle nous a coûté deux mille crédits.

Puis, sur la défensive :

— Et alors ? Demain, deux mille crédits ne seront plus que deux mille bouts de papier. C'est tout.

— Ça c'est sûr, acquiesça Faro. On a acheté la maison, et on l'a tendue de velours noir du plafond au plancher, pour obtenir des Ténèbres aussi parfaites que possible. Puis, on a percé de petits trous dans le plafond, qu'on a recouverts de petits obturateurs en métal s'ouvrant tous ensemble quand on pousse un bouton. Cette partie-là, on ne l'a pas faite nous-même ; on a pris un charpentier, un électricien et quelques autres – l'argent ne comptait plus. Ce que nous voulions, c'est que de petites lumières puissent briller à travers ces trous du plafond, pour imiter les Étoiles.

Tout le monde retint son souffle pendant le silence qui suivit. Aton dit d'un ton pincé :

— Vous n'aviez pas le droit de vous livrer à une expérience privée...

Faro fut décontenancé.

— Je sais, Monsieur le Directeur – mais, franchement, Yimot et moi, nous pensions que l'expérience était un peu dangereuse. Si elle agissait comme prévu, nous nous attendions à moitié à devenir fous – d'après ce que Sheerin dit là-dessus, nous pensions que c'était plus que probable. Bien entendu, si nous avions découvert que nous restions sains d'esprit, nous nous étions dit que nous pourrions peut-être acquérir l'immunité contre les véritables Ténèbres, puis vous la faire acquérir à votre tour. Mais les choses n'ont pas marché du tout...

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

C'est Yimot qui répondit.

— On s'est enfermés, et on a laissé nos yeux s'accoutumer aux Ténèbres. C'est une sensation extrêmement désagréable, parce que, dans les Ténèbres totales, on a l'impression que les murs et le plafond vont vous écraser. Mais on arriva à surmonter ça, et on pressa le bouton. Les obturateurs glissèrent, et de petites pastilles de lumière se mirent à briller au plafond...

— Et alors ?

— Et alors – rien. C'est ça qui a été dur à avaler. Il ne s'est rien passé. C'était un plafond avec des trous dedans, et ça n'avait pas l'air d'autre chose. On a recommencé l'expérience je ne sais pas combien de fois – c'est ce qui nous a retenus si tard – mais toujours sans aucun résultat.

Un silence choqué s'ensuivit, et tous les yeux se tournèrent vers Sheerin, qui restait assis, immobile et bouche bée.

Theremon fut le premier à parler.

— Après ça, vous savez ce que devient la théorie que vous avez bâtie, Sheerin, non ?

Il souriait de soulagement.

Mais Sheerin leva la main.

— Pas si vite. Laissez-moi réfléchir.

Puis il fit claquer ses doigts, et, quand il releva la tête, il n'y avait ni incertitude ni surprise dans ses yeux.

— Évidemment...

Il n'arriva jamais au bout de sa phrase. Au-dessus d'eux retentit un claquement métallique, et Beenay, bondissant sur ses pieds s'élança dans l'escalier en s'écriant : s'écriant :

— Nom de Dieu !

Les autres suivirent.

Tout se passa très vite. Dans le dôme, Beenay jeta un coup d'œil horrifié sur les plaques photographiques brisées et sur l'homme penché au-dessus d'elles ; puis il se jeta violemment sur l'intrus, lui saisissant la gorge d'une poigne de fer. Il y eut de furieux piétinements, et, quand d'autres se joignirent à lui, l'étranger disparut, aplati sous le poids d'une demi-douzaine d'hommes en colère.

Aton arriva le dernier, respirant avec effort.

— Laissez-le !

La mêlée s'écarta de mauvaise grâce, et l'on remit sur pied l'étranger, haletant, les vêtements déchirés et le front meurtri. Il portait une courte barbe jaune, soigneusement frisée au petit fer, à la mode des Cultistes.

Beenay changea sa prise, l'empoigna au collet et le secoua sauvagement.

— Alors, salaud, qu'est-ce que tu veux ? Ces plaques...

— Elles ne m'intéressent pas, répliqua froidement le Cultiste. C'est un accident.

Beenay suivit la direction de son regard enflammé, et gronda :

— Je vois, c'est les caméras elles-mêmes qui t'intéressent. Alors, tu peux dire que l'accident des plaques est un coup de chance pour toi. Parce que si tu avais touché Bertha-la-vive ou les autres, tu serais mort à petit feu dans les pires tortures. Déjà comme ça...

Il leva le poing.

— Arrêtez ! Laissez-le !

Le jeune technicien hésita, et laissa à regret retomber son bras. Aton le poussa de côté et affronta l'étranger.

— Vous êtes bien Latimer, n'est-ce pas ?

Le Cultiste s'inclina avec raideur et montra le symbole qu'il portait sur la hanche.

— Je suis bien Latimer 25, major de troisième classe auprès de Sa Sérénité Sor 5.

— Et – Aton leva ses sourcils blancs d'un air interrogateur – vous étiez avec Sa Sérénité quand elle m'a rendu visite la semaine dernière ?

Latimer s'inclina pour la seconde fois.

— Et maintenant, qu'est-ce que vous voulez ?

— Rien que vous soyez décidé à me donner de votre propre volonté.

— C'est Sor 5 qui vous envoie, je suppose – ou bien, êtes-vous venu de vous-même ?

— Je ne répondrai pas à cette question.

— Est-ce que nous aurons d'autres visiteurs ?

— Je ne répondrai pas non plus.

Aton regarda sa montre et grogna.

— Maintenant, dites-moi un peu ce que votre maître veut obtenir de moi. J'ai rempli ma part du marché.

Latimer fit un petit sourire, mais ne répondit pas.

— Je lui ai demandé, continua Aton avec colère, des informations que le Culte était seul à connaître, et on me les a données. Je vous en remercie. En retour, je promets de prouver la vérité essentielle, du credo du Culte.

— Il n’y avait pas besoin de la prouver, répondit-il fièrement. C’est prouvé par le *Livre des Révélations*.

— Pour la poignée de gens qui constituent le Culte. Ne faites pas semblant de ne pas comprendre ce que je veux dire. J’ai offert de prouver scientifiquement vos croyances. Et j’ai tenu parole !

Le Cultiste fronça les sourcils avec amertume.

— Oui, vous avez tenu parole – avec une subtilité de renard, parce que vos prétendues explications ont prouvé nos croyances, et en même temps, elles les ont dépouillées de toute nécessité. Vous avez fait des Ténèbres et des Étoiles des phénomènes naturels, dépourvus de toute signification. C’est un sacrilège.

— S’il en est ainsi, ce n’est pas ma faute. Les faits existent. Qu’est-ce que je peux faire d’autre, sinon les énoncer ?

— Vos faits sont une tromperie et une erreur.

Aton tapa du pied avec colère.

— Comment le savez-vous ?

La réponse vint, avec toute la certitude de la foi inconditionnelle.

— Je sais !

Le directeur s’empourpra, et Beenay murmura quelque chose avec insistance. Aton lui imposa le silence d’un geste.

— Qu’est-ce que Sor 5 veut que nous fassions ? Il croit toujours, je suppose, qu’en essayant d’avertir le monde, pour qu’il prenne des mesures destinées à prévenir la folie qui le menace, nous mettons d’innombrables âmes en danger. Eh bien, nous n’avons pas réussi, si ça peut vous faire plaisir.

— Votre tentative a fait assez de mal en elle-même, et vos malins efforts pour acquérir des informations grâce à vos instruments diaboliques doivent être stoppés. Nous obéissons à la volonté des Étoiles, et je regrette seulement que ma maladresse m’ait empêché de détruire vos engins infernaux.

— Ça ne vous aurait pas avancé à grand-chose, rétorqua Aton. Tous nos dossiers à l’exception des preuves directes que nous allons recueillir maintenant, sont déjà en lieu sûr, et hors de toute atteinte.

Il eut un sourire sinistre.

— Mais cela ne change en rien votre statut présent de cambrioleur.

Il se tourna vers les hommes derrière lui.

— Que quelqu’un appelle la police de Saro City.

Sheerin poussa un cri de réprobation.

— Nom de Dieu, Aton, qu’est-ce qui vous prend ? On n’a pas le temps de s’occuper de ça. Écoutez – il se propulsa de l’avant – laissez-moi faire.

Aton toisa le psychologue.

— Ce n’est pas le moment de faire vos singeries, Sheerin. Voulez-vous, s’il vous plaît, me laisser faire à mon idée. D’ailleurs, vous n’avez rien à faire ici, ne l’oubliez pas.

Sheerin fit une grimace éloquente.

— Allons, pourquoi prendre la peine d'appeler la police – avec l'éclipse de Bêta sur le point de commencer – alors que ce jeune homme est tout disposé à nous donner sa parole d'honneur qu'il se tiendra tranquille et ne cassera rien ?

Le Cultiste se hâta de répondre.

— Je ne promettrai rien de pareil. Vous êtes libres de faire ce que vous voulez, mais il n'est que juste de vous prévenir, qu'à la première occasion, je finirai ce que je suis venu faire ici. Si vous voulez que je vous donne ma parole d'honneur, vous feriez mieux d'appeler la police tout de suite.

Sheerin eut un sourire cordial.

— Vous êtes déterminé à nous mettre des bâtons dans les roues, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais vous expliquer quelque chose. Vous voyez ce jeune homme, debout près de la fenêtre ? Il est fort, costaud. Il sait se servir de ses poings, et de plus, il n'est pas de l'Observatoire. Quand l'éclipse aura commencé, il n'aura rien à faire, si ce n'est de vous tenir à l'œil. De plus, je serai là – un peu trop corpulent pour faire le coup de poing, mais très capable de donner un coup de main.

— Et alors ? demanda Latimer d'un ton glacial.

— Écoutez seulement et je vais vous le dire, répliqua Sheerin. Aussitôt que l'éclipse aura commencé, Theremon et moi on vous emportera d'ici, et on vous déposera dans un petit cagibi sans fenêtre, fermé par une seule porte pourvue d'une énorme serrure. Vous y resterez pendant toute la durée de l'éclipse.

— Et après, haleta farouchement Latimer, il n'y aura plus personne pour me faire sortir. Je sais aussi bien que vous ce que signifie l'apparition des Étoiles – je le sais même beaucoup mieux que vous. Quand vous aurez tous perdu l'esprit, il y a peu de chances que vous veniez me libérer. Je mourrai de faim et d'étouffement lent, c'est bien ça ? J'aurais dû m'y attendre, de la part d'un groupe de savants. Mais je ne vous donne quand même pas ma parole. C'est une question de principe, et je ne veux pas en discuter plus longtemps.

Aton avait l'air ébranlé. Son regard semblait troublé.

— Vraiment, Sheerin, l'enfermer...

— Je vous en prie !

Sheerin le fit taire d'un geste d'impatience.

— Je n'ai jamais pensé une minute que les choses aillent si loin. Latimer vient d'essayer de bluffer, mais je ne suis pas psychologue simplement parce que le mot me plaît.

Il sourit au Cultiste.

— Allons donc, vous n'avez jamais pensé que j'allais tenter de vous faire mourir de faim. Mon cher Latimer, si je vous enferme dans le cagibi, vous ne verrez pas les Ténèbres et les Étoiles. Il n'est pas besoin d'être grand clerc en croyances fondamentales du Culte pour savoir que ne pas voir les Étoiles quand elles paraissent signifie pour vous la perte de votre âme immortelle. Maintenant, je crois que vous êtes un homme honorable. Si vous me donnez votre parole d'honneur de ne pas tenter d'intervenir dans nos travaux, je l'accepterai.

Une veine se mit à battre à la tempe de Latimer, et il sembla se recroqueviller dans sa peau en répondant d'une voix rauque :

— Vous l'avez !

Puis il ajouta avec une fureur contenue :

— Ma seule consolation, c'est que vous serez tous damnés pour ce que vous aurez fait

aujourd'hui.

Il tourna les talons et se dirigea à grands pas vers un haut tabouret près de la porte.

Sheerin hocha la tête à l'adresse du journaliste.

— Allez vous asseoir près de lui, Theremon – simple formalité. Hé, Theremon !

Mais le journaliste ne bougea pas. Il était livide ; même ses lèvres s'étaient décolorées.

— Regardez ça !

Le doigt qu'il pointait vers le ciel tremblait ; et sa voix était rauque et cassée.

Un silence de mort tomba sur l'assistance, tandis que tous les yeux suivaient son doigt, et, pendant une seconde d'éternité, se figèrent dans leur contemplation.

*Bêta était écorné d'un côté !*

La minuscule parcelle d'ombre avait à peu près la dimension d'un ongle, mais pour les assistants silencieux, elle signifiait que la fin du monde avait commencé.

Ils ne contemplèrent qu'un instant, puis tout ne fut plus que confusion bruyante pendant un instant encore plus court, et qui fit place aussitôt à une activité bouillonnante, et bien ordonnée, chacun à son poste. Au moment crucial, il n'y avait plus place pour l'émotion. Les hommes n'étaient plus que des savants qui avaient une tâche bien précise à accomplir. Même Aton avait disparu.

Sheerin dit prosaïquement :

— Le premier contact a dû se faire il y a environ un quart d'heure. Un peu tôt, mais quand même pas mal, si l'on considère toutes les incertitudes impliquées dans les calculs.

Il regarda autour de lui, puis, sur la pointe des pieds, il se dirigea vers Theremon, toujours debout devant la fenêtre, et l'entraîna.

— Aton est furieux, murmura-t-il, alors, garez-vous. Il a manqué le premier contact à cause de cette dispute avec Latimer, et si vous le gênez, il est capable de vous jeter par la fenêtre.

Theremon hocha la tête et s'assit Sheerin le regarda avec étonnement.

— Que diable, mon vieux, vous tremblez.

— Hein ?

Theremon passa sa langue sur ses lèvres desséchées, et essaya de sourire.

— Je ne me sens pas bien, c'est un fait.

Les yeux du psychologue se durcirent.

— Vous n'êtes pas en train de perdre les pédales ?

— Non ! cria Theremon avec indignation. Donnez-moi une chance ! Je n'ai jamais vraiment cru tous ces contes à dormir debout jusqu'à cette minute – enfin jamais cru tout au fond de moi. Laissez-moi me faire à cette idée. Vous vous y préparez depuis deux mois ou plus.

— Là, vous avez raison, répliqua pensivement Sheerin. Écoutez ! Vous avez une famille – parents, femme, enfants ?

Theremon secoua la tête.

— Vous pensez à l'Abri je suppose. Non, ne vous inquiétez pas pour ça. J'ai bien une sœur, mais elle est à trois mille kilomètres. Je ne sais même pas son adresse.

— Mais alors, et vous ? Vous avez le temps d'y aller, et il leur manque quelqu'un, de toute façon, puisque je suis parti. Après tout, vous ne servez à rien ici, et vous seriez une excellente recrue...

Theremon regarda l'autre d'un air las.

— Vous pensez que je suis mort de peur, non ? Eh bien, mettez-vous bien ça dans la tête, cher monsieur, je suis journaliste, on m'a chargé de faire un reportage, et je le ferai.

Un sourire fugitif éclaira le visage du psychologue.

— Je vois. Honneur professionnel, n'est-ce pas ?

— Si vous voulez. Mais, mon vieux, je donnerais bien mon bras droit pour avoir une bouteille de ce jus de sockeroo, que vous avez ingurgité, ou même seulement une demi-bouteille. Si j'ai jamais eu besoin de boire un coup, c'est bien maintenant.

Il se tut. Sheerin lui donnait un violent coup de coude.

— Vous entendez ça ? Écoutez !

Sheerin lui montrait quelque chose du menton. Le regard de Theremon se tourna dans la direction indiquée, et se fixa sur le Cultiste qui, oublieux de tout ce qui l'entourait, face à la fenêtre, une expression d'intense exaltation sur le visage, se psalmodiait quelque chose à lui-même sur un ton monotone.

— Qu'est-ce qu'il dit ? murmura le journaliste.

— Il récite le *Livre des Révélations*, chapitre cinq, répliqua Sheerin.

Puis, d'un ton pressant :

— Taisez-vous, et écoutez !

La voix du Cultiste, pris d'une ferveur accrue, s'était faite plus forte :

— Et il arriva qu'en ces jours, le soleil, Bêta, montait, dans le ciel une garde solitaire pour des périodes de plus en plus longues à mesure que les révolutions passaient ; jusqu'au temps où, pendant une entière demi-révolution, il se trouva seul, froid et diminué par la distance, à briller dans le ciel de Lagash.

« Et les hommes s'assemblaient sur les routes et dans les endroits publics, pour débattre et s'émerveiller de ces choses, car une étrange dépression s'était emparée d'eux. Leurs esprits étaient troublés et leurs discours confus, car les âmes des hommes attendaient l'apparition des Étoiles.

« Et dans la cité de Trigon, en plein midi, il vint un homme nommé Vendret 2, et il dit aux hommes de Trigon : « Pécheurs, prêtez l'oreille ! Vous avez méprisé les voies de la justice, mais le jour d'expiation est proche. Car voici que la Grotte s'approche pour engloutir Lagash, et tout ce qui existe à sa surface. »

« Et pendant qu'il parlait, voici que l'entrée de la Grotte des Ténèbres passa sur Bêta, de sorte qu'il fut caché à la face de Lagash. Le désespoir des hommes cria bien haut vers le ciel tandis qu'il disparaissait, et grande fut la peur qui saisit leurs âmes.

« Il arriva que les Ténèbres de la Grotte s'appesantirent sur Lagash, et toute lumière disparut sur la face de la planète. Les hommes étaient comme des aveugles, le voisin ne voyait plus son voisin, et pourtant il sentait son haleine sur sa face.

« Et dans ces Ténèbres, voici qu'apparurent les Étoiles, innombrables comme les grains de sable du désert, et qu'aux accents harmonieux de la musique des sphères, les feuilles des arbres même crièrent leur admiration.

« Et dans ce moment même, voici que les âmes des hommes s'envolèrent, et que leurs corps abandonnés redevinrent comme des bêtes et comme des brutes sauvages ; et voici qu'ils hantaient les rues ténébreuses des cités de Lagash, en remplissant les airs de leurs clameurs démentielles.

« C'est alors que le Feu du Ciel descendit des Étoiles, et tout ce qu'il touchait dans les cités de Lagash s'enflamma et fut détruit jusqu'à ses racines. Et tout fut anéanti, l'homme et les œuvres de l'homme.

« En ce temps-là...



Il y eut un changement subtil dans le ton de Latimer. Ses yeux n'avaient pas bougé, mais il avait dû prendre conscience de l'attention tendue des deux autres. Très naturellement, sans même s'arrêter pour reprendre haleine, le timbre de sa voix changea et son débit se fit plus fluide.

Theremon, pris de court, resta bouche bée. Les mots lui semblaient toujours familiers. Mais il y avait un léger déplacement d'accent, un imperceptible changement dans les voyelles ; rien de plus – et pourtant Latimer était maintenant complètement inintelligible ».

Sheerin eut un sourire entendu.

— Il est passé à une langue d'un ancien cycle, probablement leur second cycle traditionnel. Vous savez que c'est la langue dans laquelle fut écrit le *Livre des Révélations*, à l'origine.

— Ça ne fait rien, j'en ai entendu assez.

Theremon recula sa chaise et passa dans ses cheveux une main qui ne tremblait plus.

— Je me sens beaucoup mieux maintenant.

— Vous êtes sûr ?

Sheerin avait l'air légèrement surpris.

— Absolument sûr. J'ai vraiment eu la tremblote, tout à l'heure. Vos histoires de gravitation, puis le commencement de l'éclipse m'ont presque achevé. Mais ça – il pointa un doigt méprisant sur le Cultiste à barbe jaune – ça, c'est le genre de fadaïses que ma nurse me racontait quand j'étais petit. Ça m'a fait rigoler toute ma vie. Ce n'est pas le moment d'en avoir peur.

Il prit une profonde inspiration, et ajouta, avec une gaieté factice :

— Mais si je ne veux pas perdre la face, il faut que je détourne ma chaise de la fenêtre.

Sheerin dit :

— Oui, mais vous feriez mieux de parler plus bas. Aton vient juste de sortir la tête de la boîte où il l'a fourrée, et si ses yeux étaient des pistolets, vous seriez mort à l'heure qu'il est.

Theremon fit la moue.

— J'avais complètement oublié le vieux.

Avec mille précautions, il tourna sa chaise dos à la fenêtre, regarda par-dessus son épaule d'un air dégoûté et reprit :

— Je viens de penser qu'il y a sans doute beaucoup de gens qui sont naturellement immunisés contre la folie des Étoiles.

Le psychologue ne répondit pas tout de suite. Bêta avait maintenant dépassé le zénith, et le carré de lumière sanglante que projetait la fenêtre sur le sol tombait maintenant sur les genoux de Sheerin. Il contempla pensivement ces couleurs crépusculaires, puis se baissa et regarda le soleil en clignant des yeux.

La minuscule tache noire s'était étendue, et couvrait maintenant le tiers de Bêta. Il frissonna, et, quand il se redressa, ses joues rebondies avaient un peu perdu de leurs couleurs.

Avec un sourire embarrassé, il se renversa sur sa chaise.

— En ce moment, il y a probablement deux millions de personnes à Saro City qui essayent de se convertir au Culte, en une gigantesque cérémonie.

Puis, avec ironie :

— Pendant une heure, le Culte va connaître un triomphe inouï. Ils en tireront le maximum, je leur fais confiance. Qu'est-ce que vous me disiez donc ?

— Seulement ceci : Comment les Cultistes ont-ils pu transmettre le *Livre des Révélations* de cycle en cycle, et comment a-t-il pu être écrit à Lagash, à l'origine ? Il doit bien exister une sorte

d'immunité, car, si tout le monde était devenu fou, personne ne serait resté pour l'écrire.

Sheerin regarda tristement son interlocuteur.

— Eh bien, jeune homme, il n'existe pas de témoins pour répondre à cette question, mais on se doute de ce qui s'est passé. Voyez-vous, il y a trois catégories de gens susceptibles de traverser cette épreuve relativement sans trop de dommages. D'abord, les rares personnes qui ne voient pas du tout les Étoiles : les attardés mentaux, ou ceux qui se saoulent à mort dès le début de l'éclipse, et le restent jusqu'à la fin. Écartons-les – car ce ne sont pas vraiment des témoins.

« Il y a ensuite les enfants de moins de six ans. Pour eux, le monde en son entier est neuf et étrange, et ils ne s'effrayent pas outre mesure des Ténèbres et des Étoiles, qui ne sont, à leurs yeux, que des étrangetés de plus dans un monde déjà stupéfiant. Vous me suivez, n'est-ce pas ? »

L'autre hocha la tête avec hésitation.

— Je crois que oui.

— Enfin, il y a tous ceux dont l'esprit est trop grossier pour être profondément affecté. Les individus peu sensibles sont à peine touchés – comme, par exemple, nos vieux paysans abrutis par le travail. Ainsi donc, les souvenirs confus des enfants, joints aux radotages incohérents des abrutis à demi fous, forment la base du *Livre des Révélations*.

« Ce sont donc les témoignages des individus les moins qualifiés en tant qu'historiens, à savoir les enfants et les idiots, qui ont fourni la matière première du livre ; qui a d'ailleurs été probablement modifié et remodifié au cours des cycles. »

— Est-ce que vous pensez, intervint Theremon, que le livre s'est transmis de cycle en cycle de la manière que nous pensons transmettre le secret de la gravitation ?

Sheerin haussa les épaules.

— Peut-être, mais la méthode qu'ils ont utilisée n'a en soi aucune importance. Ils transmettent, c'est tout. Mais le point sur lequel je voulais attirer votre attention est le suivant : le livre ne peut être qu'un ramassis d'exagérations, même s'il est basé sur des faits. Vous vous souvenez de l'expérience des trous au plafond, tentée par Faro et Yimot, – celle qui n'a pas marché ?

— Oui :

— Et vous savez pourquoi elle n'a pas marché...

Il s'interrompit et se leva d'un air alarmé, car Aton s'approchait, statue vivante de la consternation.

Aton le prit à part, et Sheerin sentait trembler la main qui tenait son bras.

— Pas si fort ! dit Aton d'une voix basse et torturée. Je viens d'avoir des nouvelles de l'Abri, sur la ligne privée.

Sheerin, angoissé, intervint.

— Ils sont en difficulté ?

— Pas *eux* – Aton accentua le pronom de façon significative. – Ils viennent de sceller l'entrée, et ils resteront enterrés jusqu'à après-demain. Ils sont en sûreté. Mais c'est la *ville*, Sheerin – tout est sens dessus dessous. Vous n'avez pas idée...

Il avait du mal à parler.

— Eh bien ? trancha Sheerin avec impatience. Qu'est-ce qu'il y a ? Ce n'est que le commencement. Pourquoi tremblez-vous comme ça ?

Puis, d'un air soupçonneux :

— Comment vous sentez-vous ?

À cette insinuation, les yeux d'Aton lancèrent des éclairs, avant de retrouver leur expression angoissée.

— Vous ne comprenez pas. Les Cultistes se remuent. Ils soulèvent le peuple pour venir détruire l'Observatoire – leur promettant la grâce immédiate, le salut, tout. Qu'est-ce qu'on va faire, Sheerin ?

Sheerin baissa la tête et s'absorba dans la contemplation de ses orteils. Il se tapota le menton, puis leva les yeux et dit d'un ton décidé :

— Ce qu'on va faire ? Et qu'est-ce qu'il y a à faire ? Rien. Est-ce que les hommes sont au courant ?

— Bien sûr que non !

— Très bien ! Ne leur dites rien. Encore combien de temps jusqu'à l'éclipse totale ?

— Pas tout à fait une heure.

— Il n'y a rien à faire, sinon jouer le tout pour le tout. Ça va leur prendre du temps d'organiser une foule formidable, et ça leur prendra encore plus de temps pour l'amener ici. On est à huit bons kilomètres de la ville...

Il regarda par la fenêtre, vers les pentes où les champs cultivés faisaient place aux maisons blanches des banlieues, vers la métropole elle-même, tache floue sur l'horizon, nébuleuse incertaine dans l'éclat mourant des rayons de Bêta.

Il répéta sans se retourner :

— Ça prendra du temps. Continuez à travailler, et priez que l'éclipse totale arrive avant eux.

Bêta était maintenant coupé en deux, la ligne de division concave empiétant légèrement sur la portion toujours brillante du Soleil. C'était comme une paupière gigantesque se fermant doucement sur la lumière du monde.

Il oublia les faibles bruits de la pièce où il se trouvait, et n'entendit plus que le silence du dehors. Les insectes eux-mêmes, comme effrayés, s'étaient tus. Tous les contours s'estompaient.

Une voix résonna à son oreille et il sursauta. Theremon dit :

— Quelque chose qui ne va pas ?

— Hein ? euh... non. Allez vous rasseoir. On les gêne.

Ils retournèrent dans le coin, mais le psychologue ne parla pas d'un moment. Il porta la main à sa gorge et desserra son col. Il tourna la tête de droite et de gauche, mais sans ressentir aucun soulagement. Soudain, il leva les yeux.

— Est-ce que vous avez des difficultés à respirer ?

Le journaliste écarquilla les yeux et respira à fond deux ou trois fois.

— Non. Pourquoi ?

— J'ai dû regarder trop longtemps par la fenêtre. La pénombre m'a influencé. La respiration oppressée est un des premiers symptômes d'une attaque de claustrophobie.

Theremon respira à fond une fois de plus.

— Eh bien, je ne suis pas encore atteint. Tiens, voilà de la visite.

La masse de Beenay venait de s'interposer entre la fenêtre et leur coin, et Sheerin le regarda avec inquiétude en clignant des yeux.

— Hello, Beenay.

L'astronome dansa d'un pied sur l'autre, et sourit avec avec embarras.

— Ça ne vous ennue pas que je vienne parler un peu avec vous ? Mes caméras sont pointées, et

je n'ai plus rien à faire jusqu'à l'éclipse totale.

Il s'arrêta et lorgna le Cultiste qui, un quart d'heure plus tôt avait tiré un petit livre de sa manche, et le lisait depuis avec ferveur.

— Ce salaud n'a pas fait de pétard, non ?

Sheerin secoua la tête. Il avait rejeté les épaules en arrière, et la concentration qu'il apportait à respirer lui crispait le visage. Il dit :

— Est-ce que vous avez eu des difficultés à respirer, Beenay ?

Beenay renifla.

— Non, ça ne sent pas le renfermé.

— La claustrophobie qui commence à se faire sentir, expliqua Sheerin d'un air de s'excuser.

— Ooooh ! Pour moi, les symptômes sont différents. J'ai l'impression que mes yeux me lâchent. Tout devient flou et... enfin, rien n'est clair. Et il fait froid.

— Pour faire froid, il fait froid. Et ce n'est pas une illusion, dit Theremon avec une grimace. J'ai les doigts de pieds gelés comme s'ils avaient traversé tout le pays dans un wagon frigorifique.

— Ce qu'il faut, dit Sheerin, c'est penser à autre chose. Il y a un moment, Theremon, je vous disais pourquoi l'expérience des trous au plafond, tentée par Faro, n'a pas marché.

— Vous ne faisiez que commencer, répliqua Theremon.

Il passa ses deux bras autour des genoux et posa son menton dessus.

— Eh bien, voilà ce que je voulais dire : ils ont pris à la lettre le Livre des Révélation, et c'est ce qui les a égarés. Il est très probable qu'il ne faut accorder aucune signification physique réelle aux Étoiles. Il se peut très bien qu'en présence de Ténèbres totales, l'esprit ait absolument besoin de créer de la lumière. Les Étoiles ne sont peut-être rien de plus qu'une création de l'esprit.

— En d'autres termes, intervint Theremon, vous pensez que les Étoiles sont le résultat, et non la cause de la folie. Alors, à quoi serviront les clichés de Beenay ?

— À prouver qu'il s'agit d'une illusion ; ou à prouver le contraire ; je ne sais pas. Mais pourtant...

Beenay avait rapproché sa chaise, et son visage rayonnait soudain d'enthousiasme.

— Dites donc, je suis content que vous ayez abordé ce sujet.

Il cligna des yeux en levant le doigt.

— J'y ai beaucoup pensé, à ces Étoiles, et je me suis mijoté une petite théorie à moi. Je vous la donne pour ce qu'elle est, et je ne vous demande pas de la prendre trop au sérieux. Mais c'est intéressant. Vous voulez que je vous la dise ?

Il restait malgré tout un peu réticent, mais Sheerin se renversa sur sa chaise et dit :

— Allez-y. On vous écoute.

— Eh bien, supposons qu'il y ait d'autres soleils dans l'univers.

Il s'arrêta, gêné.

— Je veux dire des soleils qui seraient si éloignés que leur lumière n'arriverait pas jusqu'à nous. Vous allez dire que je me suis laissé influencé par la science-fiction, je suppose.

— Pas nécessairement. Pourtant, cette possibilité ne s'élimine-t-elle pas d'elle-même puisque, suivant la Loi de la Gravitation ils seraient descellés par leur force d'attraction ?

— Pas s'ils étaient assez éloignés, reprit Beenay – vraiment très éloignés, comme par exemple à quatre années-lumière, ou même plus. Dans ce cas, on ne pourrait jamais détecter aucune perturbation, parce qu'ils seraient trop petits. Supposons qu'il existe des tas de soleils à de telles

distances ; une douzaine ou deux, peut-être.

Theremon siffla d'un air admiratif.

— Quelle idée pour un feuilleton ! Deux douzaines de soleils dans un univers de huit années-lumière. Nom d'un chien ! C'est ça qui remettrait l'importance de notre monde à sa vraie place. Les lecteurs goberaient ça comme du petit lait.

— Ce n'est qu'une idée, dit Beenay en souriant, mais vous voyez où elle mène. Pendant une éclipse, ces douze soleils deviendraient visibles, parce que leur lumière ne serait plus masquée par celle de nos soleils. Comme ils seraient si éloignés, ils nous apparaîtraient tout petits, gros comme des billes. Je sais que les Cultistes parlent de millions d'Étoiles, mais c'est sûrement une exagération. Il n'y a tout simplement pas assez de place dans l'univers pour un million de soleils, à moins qu'ils ne se touchent.

Sheerin avait écouté avec un intérêt croissant.

— Vous avez mis le doigt sur quelque chose de très intéressant, Beenay. C'est exactement ce qui se passerait, on exagérerait. Nos esprits, comme vous le savez sans doute, ne peuvent pas concevoir directement tout nombre supérieur à cinq ; au-delà subsiste la notion de « beaucoup ». Une douzaine deviendrait facilement un million. Fameuse idée !

— Et j'en ai encore une qui n'est pas mal non plus, dit Beenay. Avez-vous jamais pensé à quel point le problème de la gravitation serait facile si l'on partait d'un système solaire suffisamment simple ? Supposons une planète qui n'aurait qu'un seul soleil. La planète décrirait une ellipse parfaite, et la nature exacte de la force gravitationnelle serait si évidente qu'elle serait acceptée par tous en tant qu'axiome. Dans un tel monde, les astronomes auraient probablement découvert la gravitation avant d'avoir inventé le télescope. L'observation à l'œil nu suffirait.

— Mais un tel système serait-il dynamiquement stable ? demanda Sheerin d'un air dubitatif.

— Certainement ! Nous appelons ça le cas « un – et – un ». Nous l'avons mathématiquement résolu, mais ce sont les implications philosophiques qui m'intéressent.

— Bon sujet de réflexion abstraite, reconnut Sheerin – comme le gaz parfait ou le zéro absolu.

— Bien entendu, reprit Beenay, il ne faut pas oublier que la vie serait impossible sur une telle planète. Elle ne recevrait ni assez de chaleur ni assez de lumière, et, si elle était animée d'un mouvement de rotation, elle serait dans les Ténèbres complètes la moitié du temps. On ne peut pas imaginer que la vie – qui dépend avant tout de la lumière – se développe dans ces conditions. De plus...

L'interrompant brutalement, Sheerin bondit sur ses pieds en renversant sa chaise.

— Aton apporte les lumières.

Beenay dit :

— Euh... se retourna pour regarder, et il eut un sourire de soulagement qui lui faisait presque le tour de la tête.

Aton portait dans ses bras une demi-douzaine de bâtons d'un pied de long et d'un pouce d'épaisseur. Il fusilla du regard tous ses collaborateurs qui s'étaient rapprochés.

— Retournez tous à vos postes. Sheerin, venez m'aider.

Sheerin se hâta d'aller rejoindre le vieillard, et, tous les deux, ils placèrent les bâtons, un par un, dans des sortes de supports en métal accrochés au mur.

De l'air de quelqu'un qui accomplit le geste le plus sacré d'un rite religieux, Sheerin craqua maladroitement une grande allumette et la passa à Aton qui porta la flamme à l'extrémité de l'un des

bâtons.

Elle hésita un moment, léchant futilement le bout de la torche, puis, soudain, une flamme grésillante illumina d'une lumière jaune le visage d'Aton. Il éloigna l'allumette, et des hurrahs spontanés ébranlèrent la fenêtre.

Une flamme de six pouces dansait au bout du bâton ! On alluma méthodiquement les autres baguettes, et tout le fond de la pièce s'éclaira d'une lumière jaune.

La lumière était faible, plus faible même que celle du soleil moribond. Les flammes vacillantes donnaient naissance à des ombres démentielles. Les torches fumaient et puaient atrocement. Mais elles émettaient une lumière jaune.

C'était quelque chose que de la lumière jaune, après quatre heures passées dans la pénombre rougeâtre de Bêta. Même Latimer avait levé les yeux de son livre et regardait avec admiration.

Sheerin se réchauffa les mains à la torche la plus proche, sans prendre garde au suif qui s'y déposait en une fine poussière grise, et murmura d'un ton extasié :

— Que c'est beau ! Que c'est beau ! Je n'avais jamais réalisé la beauté de la couleur jaune !

Mais Theremon regardait les torches d'un air soupçonneux. Il fronça le nez en reniflant l'odeur rance du suif et dit :

— Qu'est-ce que c'est que ces trucs-là ?

— Du bois, répondit laconiquement Sheerin.

— Oh non, ce n'est pas du bois. Ça ne brûle pas. Le haut est tout calciné, et la flamme a l'air de sortir du néant.

— Voilà justement ce qui est admirable. C'est un mécanisme de lumière artificielle très efficace. On en a fabriqué plusieurs centaines, mais la plupart sont dans l'Abri, bien entendu. Voyez-vous – il se retourna et essuya ses mains noircies avec son mouchoir – de la moelle de roseaux bien sèche, vous la trempez dans de la graisse animale, puis, vous allumez et la graisse brûle, petit à petit. Ces torches brûleront près d'une demi-heure, sans s'éteindre. Ingénieux, n'est-ce pas ? C'est un jeune chercheur de l'université de Saro qui les a inventées.

Après la sensation produite par les torches, le dôme avait retrouvé son calme. Latimer avait transporté sa chaise sous une torche et continuait sa lecture, ses lèvres articulant silencieusement les monotones invocations aux Étoiles. Beenay était, une fois de plus, retourné à ses caméras, et Theremon s'était remis à compléter les notes qu'il avait prises pour l'article qu'il écrirait pour le *Saro City Chronicle* du lendemain – activité à laquelle il se consacrait déjà depuis deux heures, consciencieusement, méthodiquement, et, il ne l'ignorait pas, gratuitement.

Mais, ainsi que l'indiquait la lueur amusée qui brillait dans les yeux de Sheerin, ces notes lui occupaient l'esprit, et le distraient du fait que le ciel prenait graduellement une horrible couleur rouge sombre, rappelant celle d'une betterave cuite ; de sorte que ce travail était fort utile.

L'air sembla devenir plus dense. Le crépuscule, tel une entité palpable, emplit la pièce, et le cercle dansant de lumière jaune se détacha de plus en plus distinctement sur la grisaille ambiante. Il y avait l'odeur de la fumée, et les petits grésillements produits par les torches en brûlant ; les pas étouffés des hommes qui contournaient la table sur la pointe des pieds ; et, de temps en temps, la bruyante inspiration de quelqu'un qui cherchait à garder son sang-froid dans un monde qui s'engloutissait peu à peu dans l'ombre.

Theremon entendit le premier bruit du dehors. Ce n'était qu'une *impression* de son, vague et confus, que personne n'aurait entendu si un silence de mort n'avait régné dans le dôme.

Le journaliste se redressa sur sa chaise et rangea son calepin. Il retint son souffle et écouta ; puis, de mauvaise grâce, il se fraya un chemin entre le solarscope et l'un des hommes de Beenay, et vint se placer devant la fenêtre.

D'un cri stupéfait, il rompit le silence :

— Sheerin !

Tout travail s'arrêta ! Immédiatement, le psychologue se trouva à ses côtés. Aton les rejoignit. Même Yimot, perché sur un haut siège, l'œil rivé à la lentille du gigantesque solarscope, baissa les yeux sur eux.

Dehors, Bêta n'était plus qu'un fragment minuscule et fumeux, jetant un dernier regard désespéré sur Lagash. L'horizon oriental, en direction de la ville, était perdu dans les Ténèbres, et la route de Saro à l'Observatoire n'était plus qu'une ligne rouge foncé, bordée de lignes d'ombres, les arbres, qui, ayant perdu leur individualité, s'étaient fondus en une masse sombre et continue.

Mais c'était la route elle-même qui retenait leur attention, car une autre masse sombre et infiniment menaçante venait d'y surgir.

Aton cria d'une voix croassante :

— Les fous de la ville ! Ils sont venus !

— Combien de temps jusqu'à l'éclipse totale ? demanda Sheerin.

— Un quart d'heure, mais... ils seront ici dans cinq minutes.

— Ne vous en faites pas. Continuez à travailler. On va les retenir. L'Observatoire est bâti comme une forteresse. Aton, gardez à l'œil notre jeune Cultiste, juste en cas... Theremon, suivez-moi.

Sheerin avait déjà franchi la porte, Theremon sur les talons. Les escaliers plongeaient dans la grisaille oppressante et terrible, en spirales serrées autour de l'axe central.

Emportés par leur élan, ils étaient descendus de vingt mètres d'un seul coup, de sorte que la lumière jaune venant de la porte ouverte du dôme avait disparu, et, en haut, en bas, partout, l'ombre crépusculaire pressait sur eux.

Sheerin s'arrêta, sa main potelée crispée sur la poitrine. Les yeux lui sortaient de la tête, et sa voix était rauque.

— Je ne peux pas... respirer... Descendez... tout seul. Fermez toutes les portes...

Theremon descendit quelques marches et fit demi-tour.

— Attendez ! Vous pouvez tenir une minute ?

Il haletait lui-même. L'air qui entrait et sortait de ses poumons lui faisait l'effet d'un fluide poisseux, et l'ombre de la panique se profilait dans son esprit à l'idée de trouver son chemin dans les mystérieuses ténèbres qui s'ouvraient au-dessous de lui.

Theremon, lui aussi, avait peur du noir !

— Ne bougez pas, dit-il. Je reviens dans une seconde.

Il s'élança, quatre à quatre, le cœur battant – et pas seulement de fatigue – fit irruption dans le dôme et arracha une torche à son support. L'odeur était affreuse, et la fumée l'aveugla à moitié, mais il s'y cramponna comme si elle était toute sa vie, et la flamme se coucha en arrière comme il redescendait en courant.

Sheerin ouvrit les yeux et gémit quand Theremon se pencha sur lui. Theremon le secoua énergiquement.

— Allez, remettez-vous. On a de la lumière.

Tenant la torche au niveau du sol et guidant le psychologue par le bras, il descendit au milieu du

cercle de lumière.

Il y avait encore un peu de lumière dans les pièces du rez-de-chaussée, et Theremon sentit l'horreur desserrer un peu son étreinte.

— Écoutez, dit-il brusquement en passant la torche à Sheerin, on les entend, dehors.

Et on les entendait. De petits grattements rauques, des cris inarticulés.

Mais Sheerin avait raison ; l'Observatoire était bâti comme une forteresse. Érigé au siècle précédent, dans un style néo-gavottien à son apogée de laideur, on l'avait construit pour durer, et non pour être beau.

Les fenêtres étaient protégées par des grilles, dont les barreaux d'un pouce d'épaisseur étaient profondément enfoncés dans le ciment. La maçonnerie des murs était si solide qu'un tremblement de terre ne l'aurait pas ébranlée, et la porte principale était une énorme plaque de chêne, renforcée par des barres de fer. Theremon tira les verrous qui glissèrent en place avec un claquement sourd.

À l'autre bout du corridor, Sheerin émit un juron étouffé. Il montra la serrure de la porte de derrière qu'on avait forcée et qui était inutilisable.

— C'est par là que Latimer a dû entrer, dit-il.

— Allons, ne restez pas planté comme ça, dit Theremon avec impatience. Aidez-moi à traîner des meubles – et ne me mettez pas la torche dans les yeux. Cette fumée, c'est insupportable.

Tout en parlant, il avait fait glisser une lourde table devant la porte, et, en deux minutes, il eut construit une barricade qui, si elle manquait de beauté et de symétrie ne laissait rien à désirer du côté de la solidité.

Quelque part, très loin, ils entendaient le martèlement étouffé de poings nus sur la porte ; les cris et les hurlements venant du dehors ne leur semblaient qu'à moitié réels.

La foule avait quitté Saro City avec seulement deux choses en tête : l'obtention du salut des Cultistes par la destruction de l'Observatoire, et une peur panique qui les paralysait. Ils n'avaient pas pensé à prendre des voitures ou des armes, ni à s'organiser sous la direction de chefs. Ils étaient partis à pied pour l'Observatoire, et l'attaquaient de leurs mains nues.

Et maintenant qu'ils étaient là, la dernière lueur de Bêta, la dernière goutte de lumière sanglante brilla faiblement sur une humanité à qui rien ne restait, qu'une peur élémentaire et universelle !

Theremon grommela :

— Remontons dans le dôme !

Dans le dôme, seul Yimot, au solarscope, était à son poste. Les autres, rassemblés autour des caméras, écoutaient Beenay qui leur donnait ses dernières instructions d'une voix rauque et tendue.

— Attention tout le monde. Je vais prendre Bêta juste avant l'éclipse totale, et changer la plaque. Vous resterez un par caméra. Vous connaissez tous... les temps de pose...

Murmure d'acquiescement.

Beenay se passa la main devant les yeux.

— Les torches brûlent toujours ? Ça ne fait rien, je les vois.

Il s'appuyait lourdement au dossier d'une chaise.

— Maintenant, n'oubliez pas : n'essayez pas de faire de bonnes photos. Ne perdez pas votre temps à essayer de cadrer deux étoiles en même temps. Une suffira. Et... et si vous vous sentez partir, *éloignez-vous des caméras.*

À la porte, Sheerin murmura à Theremon :



— Amenez-moi à Aton. Je ne le vois pas.

Le journaliste ne répondit pas tout de suite. Les formes vagues des astronomes se mouvaient, indistinctes, et les torches au-dessus de leur tête n'étaient plus que des points jaunes.

— Il fait noir, gémit-il.

Sheerin tendit la main.

— Aton !

Il trébucha.

— Aton !

Theremon fit un pas et lui saisit le bras.

— Attendez, je vais vous conduire.

Il parvint à traverser la pièce. Il fermait les yeux pour se protéger des Ténèbres, et il fermait son esprit pour se protéger du chaos qui montait en lui.

Personne ne les entendait ni ne faisait attention à eux. Sheerin trébucha contre le mur.

— Aton !

Le psychologue sentit des mains tremblantes le toucher puis se retirer, et une voix marmonna :

— C'est vous, Sheerin ?

— Aton !

Il luttait pour respirer normalement.

— Ne vous en faites pas pour la populace. Ils ne passeront pas.

Latimer, le Cultiste, se leva, le visage convulsé de désespoir. Il avait donné sa parole, et, s'il ne la tenait pas, il mettait son âme en péril mortel. Pourtant, sa parole lui avait été arrachée de force, il ne l'avait pas donnée librement. Les Étoiles viendraient bientôt ! Il ne pouvait pas rester là et permettre... Et pourtant, il avait donné sa parole.

Le visage de Beenay se colora faiblement de rouge tandis qu'il levait la tête vers le dernier rayon de Bêta, et Latimer, le voyant se pencher sur sa caméra, prit sa décision. Il se raidit, crispa les poings, et ses ongles lui entrèrent profondément dans la chair.

Il s'élança en vacillant comme un homme saoul. Il n'y avait rien devant lui, que des ombres mouvantes ; le sol semblait s'enfoncer sous ses pas. Puis quelqu'un fut sur lui, et il tomba, la gorge enserrée dans une poigne solide.

Il replia la jambe, et enfonça le genou dans son assaillant.

— Laissez-moi ou je vous tue !

Theremon poussa un cri et marmonna malgré la douleur qui l'oppressait :

— Espèce de salaud !

Le journaliste devint conscient de tout à la fois. Il entendit Beenay croasser :

— Je le tiens ! À vos caméras, les gars !

Puis il y eut l'étrange impression que suscita la disparition du dernier rai de lumière.

Simultanément, il entendit Beenay haleter, et Sheerin pousser un drôle de petit cri, un gloussement hystérique qui se termina dans un râle – puis, soudain, le silence, un silence étrange, mortel, venu du dehors.

Latimer s'était détendu sous ses mains desserrées. Theremon regarda le Cultiste dans les yeux. Ils étaient vides, fixés sur le ciel, et reflétaient la pâle lueur jaune des torches. Il vit l'écume monter aux lèvres de Latimer, et il entendit le gémissement animal qui s'étouffait dans sa gorge.

Avec la lente fascination de la peur, il se leva sur un coude et tourna les yeux vers le noir

terrifiant de la fenêtre.

Dehors, brillaient les Étoiles !

Pas la faible lueur des trois mille six cents Étoiles visibles à l'œil nu de la terre ; Lagash était au centre d'un amas géant. Trente mille puissants soleils scintillaient dans leur splendeur terrible, d'une froideur plus terrifiante dans son affreuse indifférence que le vent glacé qui soufflait sur ce monde sinistre.

Theremon se leva en chancelant, la gorge si serrée qu'il respirait à peine, tous les muscles de son corps contractés par une terreur insupportable. Il était en train de devenir fou, et il le savait, et quelque part, tout au fond de lui, un reste de raison hurlait et se débattait pour rejeter le flot désespérant de cette terreur noire. C'était terrible de devenir fou, et de le savoir – de savoir que dans une minute, votre corps serait toujours là, mais que votre essence serait morte, engloutie dans la folie des Ténèbres. Car les Ténèbres étaient venues – les Ténèbres, et le Froid, et la Fin du Monde. Les murs brillants de l'univers s'étaient écroulés, et leurs atroces fragments noirs tombaient sur lui, et l'écrasaient et l'anéantissaient.

Il bouscula quelqu'un rampant sur les mains et les genoux, et tomba sur lui. Les mains crispées sur sa gorge torturée, il bondit vers la flamme des torches qui emplissait sa vision de dément.

— Lumière ! hurla-t-il.

Quelque part, Aton criait, gémissait affreusement comme un enfant terrorisé.

— Les Étoiles ! Toutes les Étoiles ! Nous ne savions pas. Nous ne savions rien. Nous pensions que six étoiles dans un univers sont quelque chose que les Étoiles n'avaient pas remarqué, les Ténèbres sont éternelles, et les murs s'effondrent et nous ne savions pas ne pouvions pas savoir et tout...

Quelqu'un saisit une torche. Elle tomba et s'éteignit. Au même instant, l'affreuse splendeur des Étoiles indifférentes fit un saut en avant pour se rapprocher d'eux.

Dehors, sur l'horizon, dans la direction de Saro City, une lueur pourpre commença à luire, et elle se renforçait de minute en minute, en un rayonnement qui n'était pas celui d'un soleil.

La longue nuit était revenue.

## *Préface à « Taches vertes »*

*Un beau matin de 1948, je lus au réveil dans le New-York Times que Street and Smith Publications arrêta l'impression de tous ses magazines bon marché.*

*Comme Astounding Science Fiction en faisait partie, le monde chancela devant mes yeux. Il faut vous dire que, durant la période de six années qui s'étend de 1943 à 1948 inclus, j'avais vendu et publié treize nouvelles de science-fiction, toutes à Astounding. Durant cette même période, j'avais constamment travaillé avec l'idée que je n'étais pas un écrivain, mais un homme qui s'était fait une place sur un marché particulier, et que, si quelque chose arrivait à Astounding ou à Mr Campbell, son rédacteur en chef, j'étais fini.*

*Je terminai la lecture de l'article avec beaucoup de mal, et, vers la fin, j'y trouvai une remarque fortuite, (presque rajoutée après coup) déclarant que Astounding constituait la seule exception à cette décision. C'était le seul magazine que Street et Smith continuerait à faire paraître.*

*Je fus soulagé, mais je me sentais toujours dans une situation précaire. Quelque chose pouvait arriver, soit à Astounding, soit à Mr Campbell. (Rien n'arriva ! Tout au moins jusqu'à maintenant ! Au moment où j'écris, vingt ans après ce fameux article, Astounding est toujours une revue florissante, bien qu'elle ait un éditeur différent, et qu'on ait changé son titre en Analog. Et l'inamovible Mr Campbell en est toujours le rédacteur en chef.)*

*En 1949 et 1950, je vendis quatre autres nouvelles à Astounding avant de couper le cordon ombilical. Puis, en 1950, un nouveau magazine de science-fiction naquit soudainement à une vie vigoureuse, sous la direction énergique de son rédacteur en chef, Horace L. Gold.*

*Pendant la préparation de son magazine, Mr Gold cherchait activement des textes, et il me demanda si je pouvais lui en soumettre quelques-uns. J'hésitais, car je n'étais pas sûr du tout qu'ils plairaient à Mr Gold, et je me demandais si je serais capable de supporter des refus m'apportant la preuve patente que je n'étais pas un véritable écrivain, mais l'homme d'un seul éditeur.*

*Pourtant, Mr Gold arriva à me persuader. J'écrivis deux nouvelles, et il les accepta toutes les deux. J'avais le sentiment que la première était une vente forcée, car il en avait un pressant besoin pour son premier numéro. La seconde, qui parut dans la deuxième livraison, n'était pas indispensable, me sembla-t-il. J'en conclus que la vente était méritée, et une agonie de doute remontant à plus de sept ans se trouva du coup soulagée. C'est cette seconde nouvelle que vous allez lire.*

*Encore un mot, pourtant – les rédacteurs en chef ressentent souvent le besoin pressant de changer les titres des histoires. Dieu seul sait pourquoi ! Cette maladie prend des formes plus ou moins virulentes suivant les éditeurs, mais Mr Gold souffrait d'un cas particulièrement aigu.*

*J'avais donné à cette histoire le titre de « Taches vertes », pour une raison qui vous paraîtra parfaitement évidente quand vous lirez la nouvelle. Pour quelque obscure raison, ce titre ne plut pas à Mr Gold, et, quand mon texte parut, il l'avait rebaptisé « Misérable Missionnaire ». À pari l'allitération, je ne vois aucune raison pour laquelle ce titre pourrait séduire un individu*

*rationnel.*

*De sorte que je profite de l'occasion pour lui redonner son titre original. Je ne crois pas faire preuve en cela d'une précipitation inconsidérée. Il y a dix-huit ans que j'attends le moment propice.*

*Publié pour la première fois dans Galaxy Science Fiction, Novembre 1950, sous le titre « Misbegotten Missionary ». Copyright 1950 par World Editions, Inc.*

## Taches vertes

Il avait glissé à bord du cosmonef ! Ils étaient des douzaines à attendre à l'extérieur de la barrière énergétique, alors qu'il semblait que l'attente ne mènerait à rien. Puis la barrière avait eu une défaillance de deux minutes, (ce qui montre bien la supériorité d'un organisme unifié sur des fragments de vie) et il s'était retrouvé de l'autre côté.

Personne d'autre n'avait été capable de se mouvoir assez vite pour profiter de la défaillance de la barrière, mais ça ne faisait rien. Il était seul, mais il suffirait. Personne d'autre n'était nécessaire.

Et la pensée s'estompa dans son sentiment de satisfaction et de solitude. C'était une chose terriblement douloureuse et contre nature que d'être séparé du reste de l'organisme unifié. Comment ces étrangers pouvaient-ils supporter de n'être que des fragments de vie ?

Cela accrut sa sympathie pour les étrangers. Maintenant qu'il était à même d'expérimenter par lui-même ce que c'était que la fragmentation, il ressentait, bien que comme à distance, l'isolement terrible dont ils avaient si peur. C'est la peur, née de cet isolement, qui dictait toutes leurs actions. Qu'est-ce qui aurait pu les pousser à incendier une région d'un mille de diamètre avant d'atterrir, si ce n'est la peur démentielle de leur condition ? Même la vie organisée enfouie à dix pieds sous terre avait été détruite.

Il mit le contact, écoutant avidement, et laissant la pensée étrangère entrer en lui jusqu'à saturation. Le contact de la vie avec sa conscience lui fit plaisir. Il faudrait qu'il se rationne ce plaisir. Il ne devait pas oublier sa mission.

Mais ça ne faisait de mal à personne que d'écouter des pensées. Sur le cosmonef, certains fragments de vie avaient une pensée assez claire, si l'on tenait compte du fait que c'étaient des créatures si primitives et incomplètes. Leurs pensées étaient comme de petites clochettes.

Roger Oldenn disait :

— J'ai l'impression d'être contaminé. Vous voyez ce que je veux dire ? Je n'arrête pas de me laver les mains, sans résultat.

Jerry Thorn n'aimait pas qu'on dramatise, et il ne leva pas les yeux. Ils en étaient toujours à manœuvrer dans la stratosphère de la planète Saybrook, et il préférait surveiller le tableau de bord. Il dit :

— Aucune raison de te sentir contaminé. Il ne s'est rien passé.

— J'espère que non, dit Oldenn. Du moins, tous les hommes qui sont sortis ont dû laisser leur combinaison spatiale dans le sas à air, en vue d'une complète désinfection. Tous les hommes revenant du dehors ont pris un bain de radiations. Je *suppose* que rien n'est arrivé.

— Alors, pourquoi te sens-tu nerveux ?

— Je ne sais pas. J'aurais mieux aimé que la barrière ne flanche pas.

— Tout flanche, non ? C'est un accident.

— Je me le demande, reprit Oldenn avec véhémence. J'étais là quand c'est arrivé. Mon tour de garde. Il n'y avait aucune raison de survolter les câbles. Il y avait certaines pièces d'équipement branchées, qui n'avaient rien à voir avec la barrière énergétique. Absolument rien.

— D'accord. Les gens sont bêtes.

— Pas si bête que ça. J'étais là quand le Vieux a fait une petite enquête sur l'affaire. Personne n'avait d'excuse valable.

Les circuits cuirassés, qui pompent deux mille watts, avaient été rebranchés sur la barrière. Depuis une semaine, on se servait du second circuit de secours. Pourquoi pas cette fois-ci ? Personne n'a pu donner une raison valable.

— Et toi ?

Oldenn rougit.

— Non, mais je me demande si les hommes – il s'arrêta pour chercher ses mots – n'ont pas agi sous l'influence de l'hypnose. Hypnotisés par ces choses de l'extérieur.

Thorn leva la tête et regarda l'autre droit dans les yeux.

— Si j'étais toi, je ne dirais cela à personne. La barrière a flanché pendant deux minutes. Si quelque chose était arrivé, si le moindre brin d'herbe s'était infiltré, cela se verrait dans la demi-heure qui suit sur les cultures de bacilles, et dans les quelques jours qui viennent sur nos colonies de drosophiles. Avant notre retour, ça se verrait sur les hamsters, les lapins, peut-être même les chèvres. Mets-toi bien ça dans la tête, rien n'est arrivé. Rien.

Oldenn tourna les talons et sortit. En partant, sa botte passa à deux pieds de l'objet se trouvant dans le coin de la pièce. Il ne le vit pas.

Il déconnecta ses centres récepteurs et laissa les pensées couler autour de lui sans les percevoir. Ces fragments de vie n'avaient aucune importance, de toute façon, puisqu'ils n'étaient pas conçus pour transmettre la vie. Même en temps que fragments, ils étaient incomplets.

Maintenant, il y avait d'autres types de fragments – et ils étaient différents. Il fallait qu'il soit prudent avec eux. La tentation serait grande, et pourtant, il ne devait donner aucune indication, absolument aucune, de sa présence à bord de ce cosmonef jusqu'à l'atterrissage sur leur planète mère.

Il se concentra sur d'autres parties du vaisseau, s'émerveillant de la diversité des formes vivantes. Chaque objet, si petit qu'il fût, se suffisait à lui-même. Il se força à réfléchir à cela, jusqu'à ce que cette idée déplaisante lui devînt pénible, et qu'il se mît à regretter la vie normale de sa planète natale.

La plupart des pensées qu'il recevait des fragments les plus petits étaient vagues et fugitives, comme il fallait s'y attendre. Il n'y avait pas grand-chose à en tirer, mais cela signifiait qu'ils avaient d'autant plus besoin d'être complets. Et c'est ça qui le touchait si profondément.

Il y avait un fragment de vie qui, accroupi sur ses hanches, tripotait le filet métallique qui l'entourait. Ses pensées étaient claires mais limitées. Elles se rapportaient principalement à un fruit jaune qu'un de ses compagnons était en train de manger. Il désirait ardemment le fruit. Et seul le filet métallique qui les séparait l'empêchait de s'emparer de force du fruit.

Il interrompit la réception en proie à une révolulsion complète. *Ces fragments rivalisaient pour de la nourriture !*

Il essaya de sonder l'espace, au loin, pour retrouver la paix et l'harmonie de sa planète, mais elle était déjà à une immense distance. Il n'atteignit que le néant qui le séparait de l'équilibre mental.

Pendant un moment, il regretta même la sensation du sol mort qui séparait la barrière du cosmonef. Il y avait rampé la nuit dernière. Il n'y avait plus de vie sur ce sol, mais c'était le sol de chez lui, et, de l'autre côté de la barrière, il avait toujours le réconfort de sentir le reste de la vie

organisée.

Il se rappelait le moment où il s'était retrouvé à la surface du vaisseau, s'y maintenant par un effet de ventouse jusqu'à l'ouverture du sas. Il était entré, évoluant avec précaution entre les pieds qui sortaient. Il y avait un sas intérieur, et il l'avait passé plus tard. Maintenant, il gisait là, fragment de vie lui-même, inerte et ignoré.

Prudemment, il rétablit le contact avec l'objet précédent. Le fragment de vie accroupi tirait furieusement sur le filet métallique. Il désirait toujours la nourriture de l'autre, bien qu'il fût le moins affamé des deux.

Larsen dit :

— Ne lui donne rien, à cette sale bête. Elle n'a pas faim ; mais elle est vexée parce que Fillie a eu le culot de manger avant qu'elle ne soit elle-même complètement repue. Guenon vorace ! Je voudrais être déjà rentré, et n'avoir plus besoin de regarder un seul animal en face jusqu'à la fin de mes jours.

Il regarda l'autre chimpanzé d'un air menaçant, et le singe lui fit la grimace et se mit à caqueter en retour.

Rizzo dit :

— O.K., O.K... Alors, pourquoi traîner ici ? Ce n'est plus l'heure de leur repas. Allons-nous-en. Ils passèrent près des cages des chèvres, des lapins et des hamsters.

Larsen dit avec amertume :

— On se porte volontaire pour une exploration spatiale. On est un héros. On vous fait de grands discours au départ... et après ça, on fait de vous un gardien de zoo.

— On te paye double.

— D'accord, et alors ? Je ne me suis pas engagé seulement pour l'argent. Dans les instructions originelles, ils disaient que nous avions de grandes chances de ne pas revenir, que nous pourrions bien finir comme Saybrook. Je me suis engagé parce que je voulais faire quelque chose d'important.

— Je te dis, t'as une vocation de héros, dit Rizzo.

— En tout cas, je suis pas un gardien de bestioles.

Rizzo s'arrêta pour soulever un hamster hors de sa cage, et le caressa.

— Hé, hé dit-il, tu as déjà pensé que l'un de ces petits hamsters avait peut-être un gentil petit bébé dans le ventre, qui commence juste à pousser ?

— C'est malin ! On les examine tous les jours.

— Bien sûr, bien sûr.

Il musela de la main le petit animal, qui fit vibrer le bout de son nez.

— Mais suppose seulement que tu t'amènes un matin, et que tu les trouves là. Des petits hamsters nouveau-nés, qui te regarderaient avec des petites taches de fourrure verte et douce, à l'endroit où les yeux auraient dû se trouver.

— Ferme-la, pour l'amour de Mike, hurla Larsen.

— De douces petites taches vertes de fourrure brillante, dit Rizzo.

Et il reposa le hamster, mal à l'aise.

Il rétablit le contact et changea d'objectif. Il n'existait pas un fragment de vie, chez lui, qui n'eût son grossier équivalent à bord du cosmonef.

Il y avait des mouvants-coureurs, de formes variées, des mouvants-nageurs, et des mouvants-volants. Certains des volants étaient assez grands, avec des pensées perceptibles ; d'autres étaient de petites créatures aux ailes diaphanes. Ces dernières transmettaient seulement de vagues perceptions, et encore, perceptions imparfaites, sans rien ajouter d'intelligent de leur propre chef.

Il y avait les immobiles, qui, comme les immobiles de chez lui, étaient verts, et vivaient du sol, de l'air et de l'eau. Ceux-là, au point de vue mental, étaient complètement vides. Ils n'avaient que la vague, très vague perception de la lumière, de l'humidité et de la pesanteur.

Et chaque fragment, mouvant ou immobile, semblait une caricature de vie.

Pas encore. Pas encore...

Il réprima sévèrement ses sentiments.

Une fois déjà, ces fragments de vie étaient venus, et tout le monde, chez lui, avait essayé de les aider – mais trop précipitamment. Ça n'avait pas marché. Cette fois, il fallait attendre.

Si seulement ces fragments ne le découvraient pas.

Jusqu'à présent, ils ne l'avaient pas découvert. Ils n'avaient pas remarqué qu'il gisait dans un coin de la cabine de pilotage. Personne ne s'était penché pour le ramasser et le jeter. Tout d'abord, il avait dû rester parfaitement immobile. Quelqu'un aurait pu se retourner et examiner cette sorte de ver, d'à peine quinze centimètres de long. L'examiner, d'abord, puis appeler, et alors tout serait dit.

Mais maintenant, peut-être avait-il assez attendu. Il y avait longtemps qu'on avait décollé. Le pilotage automatique était branché ; la cabine était vide.

Il découvrit bien vite la fente lui permettant de se glisser dans le renforcement contenant tous les fils électriques. Certains n'étaient pas connectés.

L'avant de son corps était une râpe, qui coupa un fil du diamètre voulu. Puis, quinze centimètres plus loin, il coupa de nouveau. Il poussa devant lui le morceau de fil coupé, et le cacha dans un coin du renforcement. Son enveloppe était une sorte de matériau brun et élastique, tandis que le centre était constitué par un métal rouge et brillant. Lui-même ne pouvait pas imiter l'apparence de ce noyau, mais ce n'était pas nécessaire. Il suffisait que la pellicule le recouvrant eût été soigneusement conçue pour ressembler à l'enveloppe d'un de ces fils.

Il revint en arrière, et saisit les deux extrémités coupées du fil, auxquelles il se colla étroitement grâce à ses petites ventouses. Les raccords ne se voyaient absolument pas.

Maintenant, ils ne pouvaient pas le trouver. Ils pouvaient le regarder, et ne voir qu'un fil sans solution de continuité.

Sauf, bien entendu, s'ils regardaient vraiment de tout près, et remarquaient qu'en une certaine portion du fil, il y avait deux minuscules taches de fourrure verte, douce et brillante.

— Il est remarquable, dit le Dr Weiss, que ces petits poils verts aient tant de propriétés.

Le Capitaine Loring versa le whisky avec précaution. En un sens, ils arrosaient un événement agréable. Dans deux heures, ils seraient prêts à faire le grand saut dans l'hyper-espace, et, après ça, deux jours suffiraient pour les ramener sur terre.

— Ainsi, vous êtes convaincu que la fourrure verte constitue l'organe des sens ? demanda-t-il.

— Parfaitement, dit Weiss.

À cause du whisky, il parlait par à-coups, mais il était conscient de la nécessité d'arroser – parfaitement conscient.

— Les expériences ont été faites dans des conditions difficiles, mais elles ont eu des résultats tout



à fait probants.

Le Capitaine sourit avec raideur.

— Des conditions difficiles, c'est une façon de parler. Quant à moi, je n'aurais jamais accepté de prendre les risques que vous avez courus pour les faire.

— Foutaises ! Ici, nous sommes tous des héros, tous volontaires, tous des grands hommes méritant les fanfares et le tapis rouge à l'arrivée. Vous avez pris le risque de venir.

— Mais vous avez été le premier à vous aventurer hors de la barrière énergétique.

— Il n'y avait pas de risque spécial, dit Weiss. J'ai calciné le sol devant moi à mesure que j'avancais, sans parler de la barrière mobile qui m'entourait. Foutaises, Capitaine. On aura tous droits à nos médailles au retour ; acceptons-les, tous, sans chercher à établir des différences de mérite. De plus, je suis un mâle.

— Mais vous êtes plein de bactéries ; plein jusque-là !

La main du Capitaine se porta à dix centimètres au-dessus de sa tête, en un geste significatif.

— Ce qui vous rend aussi vulnérable qu'une femelle.

Ils s'arrêtèrent pour s'humecter le gosier.

— Vous en reprenez ? demanda le Capitaine.

— Non, merci. J'ai déjà dépassé ma dose quotidienne.

— Alors, un dernier verre pour la route.

Il leva son verre dans la direction de la Planète de Saybrook, qui n'était plus visible, et dont le soleil n'était plus qu'une étoile brillante dans la visiplaque.

— Aux petits poils verts qui ont mis Saybrook sur la bonne voie.

Weiss hocha la tête.

— Un coup de veine. Bien entendu, on mettra la planète en quarantaine.

Le Capitaine dit :

— La mesure ne me paraît pas assez draconienne. Il se peut qu'un beau jour, quelqu'un y atterrisse par hasard, sans avoir le flair ou les tripes de Saybrook. Supposez qu'il ne fasse pas sauter son vaisseau, comme Saybrook l'a fait. Supposez qu'il revienne dans un endroit habité.

Le Capitaine était sombre.

— Est-ce que vous croyez qu'ils seraient capables d'inventer les voyages interstellaires ?

— J'en doute. Je n'ai pas de preuves, bien entendu. Mais c'est que leur orientation est radicalement différente de la nôtre. Leur organisation vitale rend les outils inutiles. À notre connaissance, il n'existe même pas une hache de silex sur leur planète.

— Je souhaite que vous ayez raison. Oh, Weiss, accepteriez-vous de recevoir Drake un moment ?

— Le gars de la Presse Galactique ?

— Oui. À notre retour, on publiera l'histoire de la Planète de Saybrook à l'intention du grand public, et, à mon avis, il serait plus sage de ne pas en faire une histoire trop sensationnelle. J'ai demandé à Drake de vous voir à ce sujet. Vous êtes biologiste, et votre autorité est assez grande en ce domaine pour lui faire impression. Acceptez-vous ?

— Avec plaisir.

Le Capitaine ferma les yeux d'un air las et secoua la tête.

— Migraine, Capitaine ?

— Non. Je pense à ce pauvre Saybrook.

Il en avait assez du vaisseau. Un moment auparavant, il avait ressenti une sensation bizarre et fugitive, comme si on l'avait retourné comme un gant. C'était alarmant, et il avait sondé les esprits des penseurs du bord pour découvrir l'explication de ce phénomène. Apparemment, le vaisseau s'était élancé à travers l'immensité du vide spatial, en coupant à travers quelque chose qu'ils appelaient « hyper-espace ». Ces penseurs étaient ingénieux.

Mais – il en avait assez du vaisseau. C'était un phénomène si futile. Ces fragments de vie étaient capables de faire d'habiles constructions, mais après tout, elles n'exprimaient que la mesure de leur insatisfaction profonde. Ils luttèrent avec acharnement pour trouver, dans le contrôle de la matière inanimée, ce qu'ils ne pouvaient pas trouver en eux-mêmes. Dans leur nostalgie inconsciente de la plénitude dans l'unité, ils construisaient des machines et exploraient l'espace, cherchant, cherchant sans fin...

Ces créatures, il le savait, ne pourraient jamais, par la nature même des choses, trouver ce qu'elles cherchaient. Tout au moins pas avant qu'il ne leur donne. Il frissonna un peu à cette pensée.

La plénitude dans l'unité !

Ces fragments n'avaient pas même un concept pour désigner ce que c'était. Et encore, cette expression de « plénitude dans l'unité » n'était qu'une pauvre approximation !

Dans leur ignorance, ils étaient même capables de la combattre. Il y avait eu le vaisseau qui était venu avant eux. Ce premier vaisseau contenait de nombreux fragments-penseurs. Il contenait même deux variétés de fragments : les féconds, et les stériles. (Ce deuxième vaisseau était vraiment différent. Les fragments-penseurs étaient tous stériles, tandis que les autres fragments, les penseurs-flous et les non-penseurs, étaient tous féconds. Étrange.)

Avec quel bonheur toute la planète avait-elle accueilli ce premier vaisseau ! Il se souvenait encore de la violence du choc qu'ils avaient ressenti, en réalisant que les visiteurs n'étaient que des fragments, et non des individus complets. Puis le choc avait fait place à la pitié, et la pitié à l'action. On ne savait pas exactement comment ils arriveraient à s'intégrer à la communauté, mais on n'avait pas hésité. Toute vie était sacrée, et, d'une façon ou d'une autre, on se serait arrangé pour leur faire place – à tous, depuis les grands fragments-penseurs jusqu'aux petits fragments-multiplicateurs qui vivaient dans les ténèbres.

Mais on avait fait une erreur de calcul. On n'avait pas analysé correctement le mode de pensée des fragments. Les fragments-penseurs s'étaient aperçus de ce qu'on avait fait et ça leur avait déplu. Ils avaient eu peur, bien sûr ; ils n'avaient pas compris.

D'abord, ils avaient élevé une barrière, puis, plus tard, ils s'étaient détruits, en faisant sauter leur vaisseau.

Pauvres fragments, pauvres fous !

Au moins, cette fois-ci, ce serait différent. Ils seraient sauvés malgré eux.

John Drake n'aurait jamais voulu l'admettre en termes aussi explicites, mais il était très fier de ses talents de photo-type. Il avait un appareil portatif de voyage, de quinze centimètres sur vingt, simple plaque de plastique noir, avec des renflements cylindriques aux deux bouts, destinés à contenir les rouleaux de papier fin. Il le portait dans une sorte de sacoche en cuir, pourvue d'une courroie qui le lui maintenait sur la hanche, à hauteur de la ceinture. Le tout ne pesait pas plus d'un livre.

Drake pouvait manœuvrer son appareil indifféremment des deux mains. Ses doigts volaient avec

rapidité, pressant légèrement des points précis de la surface vierge, et, silencieusement, les mots s'inscrivaient.

Il considéra d'un air pensif le début de son article, puis leva les yeux sur le Dr Weiss.

— Qu'est-ce que vous en pensez, Doc ?

— Bon début.

Drake hocha la tête.

— J'ai pensé qu'il valait mieux commencer par Saybrook lui-même. On n'a pas encore publié son histoire, chez nous. Je donnerais beaucoup pour avoir lu le rapport original de Saybrook. À propos, comment s'y est-il donc pris pour nous le faire parvenir ?

— D'après ce que j'ai compris, il a passé sa dernière nuit à le transmettre par la voie subéthérique. Quand il eut fini, il coupa les moteurs, et un millionième de seconde plus tard, il transforma son vaisseau en un nuage de vapeur. Y compris son équipage et lui-même.

— Quel homme ! Et vous êtes sur le coup depuis le début, Doc ?

— Non, pas depuis le début, corrigea doucement Weiss. Seulement depuis la réception du rapport de Saybrook.

Il ne pouvait s'empêcher de faire un retour en arrière. Il avait lu le rapport, réalisant instantanément combien la planète avait dû sembler merveilleuse à l'expédition colonisatrice quand elle y était arrivée. Pratiquement, c'était une réplique de la Terre, avec une vie végétale abondante et une faune purement végétarienne.

Seules, les petites taches de fourrure verte, (et cette expression revenait inlassablement dans la pensée et dans les paroles de Saybrook !) semblaient étranges. Aucun être vivant de la planète n'avait d'yeux. À leur place, il y avait cette fourrure. Même les plantes, sur chaque brindille, feuille ou fleur, possédaient deux taches d'un vert plus soutenu.

Puis Saybrook avait remarqué, perplexe et stupéfait, que la lutte pour la nourriture était inconnue sur la planète. Sur toutes les plantes, croissaient des appendices charnus que mangeaient les animaux. Et ils repoussaient en quelques heures. Aucune autre partie de la plante n'était touchée. Les plantes nourrissaient les animaux, comme si cela faisait partie de l'ordre naturel. Et les plantes elles-mêmes ne poussaient pas à profusion et en désordre. On aurait pu croire qu'elles étaient cultivées, tant elles étaient judicieusement réparties sur les surfaces disponibles.

Weiss s'était demandé combien de temps il avait fallu à Saybrook pour observer les lois étranges de la planète – le fait que le nombre des insectes demeurait raisonnable, bien qu'il n'y eût aucun oiseau pour les dévorer ; que les rongeurs ne grouillaient pas, bien qu'il n'existât aucun carnivore pour qu'ils ne se multiplient pas à l'infini.

C'est alors que l'incident des rats blancs avait trouvé place.

Cette pensée détermina Weiss à se corriger. Il dit :

— Oh, rectification, Drake. Les premiers animaux atteints ne furent pas les hamsters, mais les rats blancs.

— Les rats blancs, répéta Drake en corrigeant ses notes.

— Tous les vaisseaux colonisateurs emportent des rats blancs pour tester les nourritures indigènes. Car les rats sont très semblables aux humains en ce qui concerne la nutrition. Naturellement, on n'emmène que des femelles.

Naturellement. Si un seul sexe est représenté, il n'y a aucun danger de prolifération au cas où la planète serait favorable à la vie. Il ne faut pas oublier le cas des lapins en Australie.

— À propos, pourquoi ne pas prendre des mâles ? demanda Drake.

— Les femelles sont plus résistantes, dit Weiss, ce qui, dans ce cas, fut une bénédiction, car c'est ce qui dévoila le pot aux roses. On constata soudain que toutes les femelles étaient grosses.

— D'accord. C'est d'ailleurs là que le bât me blesse, et je vais profiter de l'occasion pour éclairer ma lanterne. Pour mon information personnelle, Doc, dites-moi comment Saybrook s'est aperçu qu'elles étaient toutes en situation intéressante ?

— Par hasard, bien entendu. Au cours des études sur la nutrition, on dissèque des rats, pour trouver des traces éventuelles de dommages internes. Il était fatal qu'on découvrit leur condition. On en disséqua quelques autres, avec le même résultat. Finalement, toutes celles qui restèrent en vie mirent bas – et il n'y avait pas de mâle à bord !

— Et surtout, tous les petits naquirent avec de petites taches de fourrure verte à la place des yeux.

— C'est exact. Saybrook l'avait noté, et nous confirmons ses dires. Après les rates, c'est la chatte d'un des enfants qui se trouva affectée. Quand elle mit bas, les chatons ne vinrent pas au monde avec les yeux fermés, mais avec de petites taches de fourrure verte. Et il n'y avait pas de matou à bord.

« Saybrook finit par faire examiner toutes les femmes. Sans leur en dire la raison. Il ne voulait pas les effrayer. Toutes, sans exception, en étaient aux premiers stades de la grossesse, sans tenir compte de celles qui étaient déjà enceintes au moment du départ. Bien entendu, Saybrook n'attendit pas que les enfants viennent au monde. Il savait qu'ils n'auraient pas d'yeux, mais seulement de petites taches de fourrure verte et brillante à la place.

« Il prépara même des cultures microbiennes (Saybrook ne laissait rien au hasard), et il découvrit que tous les bacilles présentaient des taches vertes microscopiques. »

Drake était tout excité.

— Ça dépasse de très loin toutes nos informations – du moins toutes celles qu'on m'a personnellement communiquées. Mais, en admettant que la vie sur la Planète de Saybrook se présente sous la forme d'un tout unifié, comment cela se passe-t-il ?

— Comment ? Comment vos cellules peuvent-elles former un tout unifié ? Prenez une cellule individuelle de votre corps, même une cellule cérébrale – qu'est-ce qu'elle est, en soi ? Rien. Un petit globule de protoplasme, sans plus de capacités humaines qu'une amibe. Moins, même, puisqu'elle est incapable de vivre par elle-même. Mais mettez toutes ces cellules ensemble, et vous obtenez un composé capable d'inventer un vaisseau spatial ou d'écrire une symphonie.

— Je comprends, dit Drake.

Weiss continua :

— *Toute* la vie sur la Planète de Saybrook ne constitue qu'un *seul* organisme. En un certain sens, la vie sur Terre aussi, mais c'est une interdépendance basée sur la lutte, une interdépendance où tout s'entre-dévore. Les bactéries fixent l'azote ; les plantes fixent le carbone ; les animaux mangent les plantes et se mangent entre eux ; les microbes de la décomposition s'attaquent à toutes les matières organiques, et le cycle est bouclé. Chacun dévore tout ce qu'il peut, et est, à son tour, dévoré.

« Sur la Planète de Saybrook, tout organisme a sa place bien définie, comme chaque cellule de notre organisme. Les bactéries et les plantes produisent de la nourriture, et ce qui est en excès sert à nourrir les animaux, qui produisent à leur tour de l'acide carbonique et de l'azote sous forme de déchets résiduels. Il n'est produit que ce qui est nécessaire, ni plus, ni moins. L'ordre naturel est intelligemment modifié suivant les conditions environnantes. Aucune espèce ne se reproduit plus ou

moins qu'il n'est nécessaire, comme les cellules de notre corps cessent de se diviser quand elles sont assez nombreuses pour un but donné. Quand elles continuent à se multiplier indéfiniment, nous appelons ça le cancer. Et c'est bien ce qu'est la vie sur la Terre, c'est la définition exacte de notre organisation naturelle, comparée à celle de la Planète de Saybrook. Un cancer géant. Toutes les espèces, tous les individus font de leur mieux pour prospérer aux dépens de toutes les autres espèces et de tous les autres individus. »

— À vous entendre, on dirait que vous approuvez l'organisation de la Planète de Saybrook. Doc ?

— En un sens, oui. C'est une façon raisonnable de concevoir la vie. Et je comprends leur attitude envers nous. Supposez qu'une des cellules de notre corps puisse prendre conscience de l'efficacité du corps humain, comparée à celle d'une cellule isolée, et qu'elle puisse réaliser que ce n'est que le résultat de l'union de nombreuses cellules en un tout complet. Puis, supposez que cette cellule prenne conscience de l'existence de cellules indépendantes, douées de vie végétative, un point c'est tout. Elle ressentirait un violent désir d'inclure cette pauvre chose dans une organisation. Elle la plaindrait, et se sentirait prise à son égard d'une sorte d'esprit missionnaire. C'est peut-être ce que ressentent ces choses de la Planète de Saybrook – ou plutôt cette chose, au singulier.

— Et c'est ce qui l'aurait déterminée à provoquer toutes ces naissances virginales, Doc ? Dans ce domaine, il faut que j'y aille sur la pointe des pieds : vous connaissez les lois postales !

— Il n'y a rien d'indécent là-dedans, Drake. Voilà des siècles que nous avons provoqué la fertilisation des œufs d'oursins, d'abeilles, de grenouilles etc., sans intervention des mâles. Il suffisait parfois du contact d'une aiguille ou de l'immersion dans une solution saline de concentration donnée. La chose de la Planète de Saybrook provoque la fécondation par l'usage contrôlé de l'énergie radiante. C'est pourquoi elle est mise en échec par une barrière énergétique appropriée ; qui agit par interférence, ou par la force statique.

« Et ils ne se contentent pas de provoquer et de stimuler la division d'un œuf stérile. Ils peuvent imprimer leurs propres caractéristiques sur ses nucléoprotéines, de sorte que les petits naissent avec les petites taches de fourrure verte, qui servent d'organe sensoriel et de moyen de communiquer sur la planète. En d'autres termes, les petits ne sont pas des individus, mais font partie intégrante de la chose de la Planète de Saybrook. Cette chose de la planète peut fertiliser, et cela n'est pas un hasard, toute espèce vivante – plante, animal ou microbe.

— Quelle puissance, murmura Drake.

— C'est omnipotent, dit le Dr Weiss d'un ton tranchant. Tout-puissant. Tout fragment en est omnipotent. Avec le temps, une seule bactérie de la Planète de Saybrook peut convertir *toute la Terre* en un seul et unique organisme ! Nous en avons la preuve expérimentale.

Drake dit à brûle-pourpoint :

— Je crois que je suis milliardaire en puissance, Doc. Est-ce que vous êtes capable de garder un secret ?

Weiss hocha la tête, perplexe.

— J'ai un souvenir de la Planète de Saybrook, dit Drake avec un grand sourire. Ce n'est qu'un caillou, mais après toute la publicité qu'on va faire à cette planète, plus le fait qu'elle sera dorénavant en quarantaine, ce caillou sera tout ce que les humains en connaîtront jamais. Combien croyez-vous que je puisse le vendre ?

Weiss écarquilla les yeux.

— Un caillou ? dit-il en arrachant l'objet qu'on lui tendait – un caillou ovoïde, dur et gris. Vous n'auriez pas dû faire ça. C'est contraire à tous les règlements.

— Je sais. C'est pourquoi je vous ai demandé si vous étiez capable de garder un secret. Si vous pouviez me signer un papier pour authentifier... *Qu'est-ce qu'il y a, Doc ?*

Au lieu de répondre, Weiss se mit à claquer des dents en lui montrant du doigt quelque chose. Drake courut vers lui et examina la pierre. Elle était comme avant...

Sauf que la lumière l'éclairait sous un angle tel qu'elle révélait deux petites taches vertes. Et en regardant bien, on voyait que c'étaient des taches de poils verts.

Quelque chose le gênait. Quelque chose à bord du vaisseau l'avertissait d'un danger. On suspectait sa présence. Comment était-ce possible ? Il n'avait encore rien fait. Est-ce qu'une autre parcelle vivante de sa planète s'était aussi glissée à bord et s'était montrée moins prudente ? C'était impossible sans qu'il le sût, et, bien qu'il sondât le vaisseau à fond, il se trouva rien.

Puis ses soupçons diminuèrent, mais ne disparurent pas complètement. L'un des fragments-penseurs continuait à se poser des questions et frôlait la vérité.

Combien de temps encore avant l'atterrissage ? Est-ce qu'un monde entier de fragments de vie serait privé de la plénitude dans l'unité ? Il se pressa plus étroitement contre les extrémités coupées du fil qu'on l'avait spécialement entraîné à imiter, effrayé d'être découvert, craignant pour sa mission altruiste.

Le Dr Weiss s'était enfermé dans sa chambre. Ils étaient déjà dans le système solaire, et ils atterriraient dans trois heures. Il lui fallait réfléchir. Il avait trois heures pour prendre une décision.

Ainsi, le « caillou » diabolique de Drake avait fait partie intégrante de la vie organisée de la Planète de Saybrook, mais il était mort. Il était déjà mort quand il l'avait vu, mais, même s'il ne l'était pas à ce moment-là, il l'était maintenant, après être passé dans les moteurs hyper-atomiques qui l'avaient converti en un souffle de chaleur pure. Et les cultures bactériennes étaient toujours normales quand Weiss étreint par l'angoisse les avaient vérifiées.

Ce n'était pas cela qui tracassait Weiss pour le moment.

Drake avait ramassé son « caillou » durant les dernières heures de leur séjour sur la Planète de Saybrook – *après* la défaillance de la barrière énergétique, et si cette défaillance avait été provoquée par la pression mentale, lente et continue de cette chose de la planète ? Et si une partie de cette chose attendait la défaillance de la barrière pour envahir le vaisseau ? Si le « caillou » n'avait pas été assez rapide, et n'était passé qu'après le rétablissement de la barrière, il avait été tué. Et c'est pourquoi il gisait là, à la portée de Drake.

C'était un « caillou », non une forme de vie naturelle. Mais était-il certain qu'il ne représentait pas une certaine forme de vie ? C'était peut-être un produit délibéré de l'organisme unifié de la planète – une créature spécialement conçue pour ressembler à un caillou, banal et inoffensif. Un camouflage, en quelque sorte – un camouflage d'une habileté et d'une réussite terrifiantes.

Est-ce que d'autres créatures camouflées avaient réussi à traverser la barrière *avant* qu'elle ne fût rétablie – des créatures dont la forme aurait été dérobée dans l'esprit des humains par l'organisme télépathique de la planète ? Auraient-elles l'innocente apparence d'un presse-papiers ? Ou d'un clou ornemental dans l'antique fauteuil du capitaine ? Et comment les localiser ? Devaient-ils examiner à fond le vaisseau y compris les microbes de chacun, à la recherche des fatidiques taches vertes ?

Et pourquoi un camouflage ? Cette créature voulait-elle rester ignorée pendant un certain temps ? Pourquoi ? Pour attendre l'atterrissage ?

Une infection survenue *après l'atterrissage* ne pourrait pas être stoppée par la simple destruction d'un vaisseau. Les bactéries de la Terre, les moisissures, les levures, les protozoaires seraient affectés les premiers. En l'espace d'un an, les petits non-humains commenceraient à voir le jour par milliards.

Weiss ferma les yeux et se dit que ce ne serait peut-être pas si mal. Il n'y aurait plus de maladies, puisque les bactéries ne se reproduiraient plus aux dépens de leurs hôtes, mais, au contraire, se satisferaient de ce qui leur tomberait en partage. Plus de surpopulation ; les hordes de l'humanité se réduiraient peu à peu pour correspondre à la nourriture disponible. Plus de guerres, plus de crimes, plus d'envie.

Mais plus d'individualité non plus.

L'humanité trouverait la sécurité en devenant un rouage dans une machine biologique. Un homme serait le frère d'un microbe, ou d'une cellule du foie.

Il se leva. Il lui fallait en parler avec le Capitaine Loring. Ils transmettraient leur rapport, puis feraient sauter le vaisseau, comme Saybrook.

Il se rassit. Saybrook avait des preuves, tandis qu'il n'avait que les conjectures d'un esprit terrorisé, retourné par la vue de deux taches vertes sur un caillou. Pouvait-il tuer les deux cents hommes de l'équipage à cause d'un soupçon sans fondement certain ?

Il avait besoin de *réfléchir* !

Il se fatiguait. Si seulement il pouvait souhaiter dès maintenant la bienvenue à tous ceux qui étaient à bord. *Maintenant* !

Pourtant, une partie de son être, plus froide et raisonnable, lui disait qu'il ne le pouvait pas. Les petits multiplicateurs des ténèbres trahiraient leur nouveau statut en l'espace d'un quart d'heure, et les fragments-penseurs les observaient continuellement. Même à un mille de la surface de leur planète, ce serait encore trop tôt, car ils auraient encore le temps de se détruire dans l'espace avec leur vaisseau.

Il valait mieux attendre l'ouverture des sas, car l'air de la planète s'y engouffrerait avec des millions de minuscules multiplicateurs. Il valait mieux les accueillir, chacun en particulier, dans la fraternité de la vie unifiée, et les laisser repartir pour répandre la bonne nouvelle.

Et alors, ce serait accompli ! Un autre monde organisé, complet !

Il attendit. Il y avait les sourdes vibrations des moteurs travaillant à pleine puissance pour contrôler la chute lente du vaisseau ; le choc du contact avec la surface planétaire, puis...

Il laissa la jubilation des fragments-penseurs l'envahir, et sa propre jubilation leur répondit. Bientôt, ils seraient capable de le recevoir, comme lui les recevait. Peut-être pas ces fragments spécifiques, mais les fragments qui naîtraient des fragments équipés pour reproduire la vie.

On allait ouvrir le sas principal...

Et toute pensée s'arrêta.

Jerry Thom pensa : « Nom de Dieu ! Quelque chose qui flanche. C'est le moment ! »

Il dit au Capitaine Loring :

— Désolé. On dirait qu'il y a une panne de courant. Le sas ne s'ouvre pas.

— Vous en êtes sûr, Thom ? la lumière est allumée.

— Oui, Capitaine. On est en train de vérifier.

Il s'éloigna, et rejoignit Roger Oldenn qui vérifiait les fils commandant l'ouverture du sas.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Donne-moi le temps, veux-tu ?

Les mains d'Oldenn s'affairaient. Puis il dit :

— Nom d'un chien, il manque quinze centimètres de fil dans le circuit de vingt ampères.

— Quoi ? Pas possible !

Oldenn tenait les deux extrémités sectionnées, aux bords nets et brillants.

Le Dr Weiss les rejoignit. Il avait l'air hagard et son haleine sentait l'alcool.

Il dit d'une voix tremblante :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Ils le lui dirent. Par terre dans un coin du renforcement, il y avait la portion de fil manquante.

Weiss se baissa. Il y avait un fragment noir par terre. Il le toucha, et la chose s'étala, laissant une marque grasse et charbonneuse sur son doigt. Il l'essuya d'un air absent.

Il y avait peut-être eu quelque chose qui avait pris la place du fil manquant. Quelque chose de vivant, et qui n'était fil qu'en apparence, et qui pourtant pouvait mourir et se carboniser en une fraction de seconde à la fermeture du circuit électrique qui contrôlait le sas.

Il dit :

— Et les bactéries ?

Un membre de l'équipage alla vérifier, revint et dit :

— Tout est normal, Doc.

Pendant ce temps, on avait reconnecté les fils, ouvert les sas, et le Dr Weiss sortit dans le monde de vie anarchique qu'était la Terre.

— Anarchique, dit-il en riant nerveusement. Et ça continuera comme ça.



## Préface à « Hôtesse »

*Vers la fin de 1950, ma femme et moi, de bien mauvaise grâce, nous commençons à nous faire à la triste idée que nous n'aurions jamais d'enfant. Ni l'un ni l'autre n'étions affligés de quelque affection détectable, mais, pourtant, il ne se passait rien.*

*Ma femme décida donc que nous ferions aussi bien d'organiser autrement notre vie de couple sans enfants. Elle se prépara à jouer un rôle plus considérable dans ma carrière d'écrivain-de-plus-en-plus-demandé. Il nous sembla que mon efficacité serait accrue si nous travaillions en équipe. Je dicterais mes histoires, et elle les taperait à la machine.*

*J'étais quelque peu sceptique. En théorie, ça avait l'air épatant, mais je n'avais jamais dicté une histoire de ma vie. J'avais l'habitude de taper mes textes, et de voir les phrases apparaître sous mes yeux, mot après mot. De sorte que je n'achetai pas un dictaphone tout de suite. Je convainquis le vendeur de m'en prêter un à l'essai pendant un mois.*

*Au cours du mois qui suivit, je dictai trois histoires au dictaphone, dont « Hôtesse ». Expérience terrifiante et pleine d'enseignements. Par exemple, je découvris que je me laissais prendre à mes histoires beaucoup plus que je n'en avais eu conscience jusque-là, le jour où ma femme vint me trouver avec un petit disque en plastique, disant : « Impossible de taper ça. »*

*J'écoutai le passage qui avait soulevé ses objections, passage dans lequel l'un de mes personnages s'excite de plus en plus au cours d'une dispute. Je découvris que la courbe de mes émotions épousait celle de mes personnages, et que, quand ces émotions avaient atteint leur point culminant, je n'émettais plus que des sons rageurs et incohérents. Je fus obligé de redicter ce passage. Grands Dieux, ça n'arrive jamais quand je tape !*

*Mais ça marcha pourtant bien. Quand mes nouvelles furent tapées, elles sonnaient tout à fait juste ; exactement comme si je les avais tapées moi-même en premier lieu. (Du moins, c'est ce qu'il me sembla ; vous allez lire « Hôtesse », et juger par vous-mêmes.)*

*Naturellement, j'étais ravi. J'allai voir le vendeur, et lui dis que j'achetais la machine. Et je lui fis un chèque, payant le dictaphone en une seule fois.*

*Pourtant, durant la semaine qui suivit, suivant des calculs ultérieurs, on se débrouilla pour mettre un enfant en train. Quand le fait devint incontestable, nous eûmes une conversation, au cours de laquelle ma participation se limita exclusivement à l'interjection maintes fois répétée : « Sans blague ! »*

*Quoiqu'il en soit, le dictaphone ne fut plus jamais remis à contribution, bien qu'il soit toujours en notre possession. Quatre mois après la publication d'« Hôtesse », mon fils, David, vint au monde.*

*Publié pour la première fois dans Galaxy Science Fiction, Mai 1951. Copyright 1951 par World Editions, Inc.*

# Hôtesse

Rose Smollett était fort satisfaite de la chose ; presque triomphante. Elle ôta ses gants, retira son chapeau, et tourna des yeux brillants vers son mari.

Elle dit :

— Drake, on va l'avoir ici.

Drake la regarda d'un air contrarié.

— Tu as raté le dîner. Je pensais que tu serais rentrée à sept heures.

— Oh, ça ne fait rien. Je me suis arrêtée pour manger un morceau. Mais, Drake, on va l'avoir ici !

— *Qui* est-ce qu'on va avoir ici ? De qui parles-tu ?

— Du docteur de la Planète de Hawkin. Tu ne savais pas que c'était le sujet de la réunion d'aujourd'hui ? Nous n'avons parlé que de ça toute la journée. C'est bien la chose la plus merveilleuse qui puisse m'arriver.

Drake Smollett éloigna sa pipe de son visage, la contempla un moment puis reporta son regard sur sa femme.

— Entendons-nous bien. Quand tu dis le docteur de la Planète de Hawkin, tu veux parler de ce Hawkinsien que vous avez à l'institut ?

— Mais oui, évidemment. Qui, sinon ?

— Et puis-je me permettre de demander respectueusement ce que tu veux dire par : « on va l'avoir ici », nom de Dieu !

— Drake, tu ne comprends pas ?

— Qu'est-ce qu'il y a à comprendre ? Ton Institut s'intéresse peut-être à *ça*, mais pas moi. Qu'est-ce qu'on a à voir avec lui, personnellement ? C'est l'affaire de l'institut, non ?

— Mais, chéri, dit Rose d'un ton patient, le Hawkinsien aimerait séjourner dans une famille, où il serait débarrassé de l'étiquette officielle, et où il vivrait plus en accord avec ses goûts et ses habitudes. Je trouve ça bien normal.

— Mais pourquoi dans *notre* maison ?

— Parce que notre maison convient à ce projet, je pense. Ils m'ont demandé si j'étais d'accord, et franchement, ajouta-t-elle avec quelque raideur, je considère que c'est une faveur.

— Écoute, dit Drake en s'ébouriffant les cheveux, on a une petite maison très confortable – d'accord. Ce n'est pas une merveille d'élégance, mais elle nous convient parfaitement. Par exemple, je ne vois pas où nous avons la place de loger des visiteurs extra-terrestres.

Rose prit l'air soucieux. Elle ôta ses lunettes et les mit dans leur étui.

— Il peut s'installer dans la chambre d'amis. Il se débrouillera tout seul. Je lui ai parlé, et il est très sympathique. Franchement, tout ce qu'on nous demande, c'est de nous adapter un peu à lui.

Drake dit :

— Mais voyons ! Nous adapter un peu ! Les Hawkinsien respirent du cyanure. Est-ce qu'il faudra nous adapter à ça, aussi ?

— Il transporte son cyanure dans un petit cylindre. Tu ne t'en apercevras même pas.

— Et qu'est-ce qu'il aura d'autre, dont je ne m'apercevrai même pas ?

— Rien d'autre. Ils sont parfaitement inoffensifs. Mon Dieu ! Ils sont même végétariens.

— Et tu sais ce que ça veut dire ? Est-ce qu'on sera obligés de lui servir une balle de foin à dîner ?

Les lèvres de Rose tremblaient.

— Drake, tu es délibérément odieux. Il y a beaucoup de végétariens sur la Terre ; ils ne mangent pas du foin.

— Et nous ? Est-ce qu'on pourra manger de la viande, ou bien cela risque-t-il de nous faire passer pour des cannibales à ses yeux ? Je ne vais pas brouter de la salade pour lui faire plaisir, je te préviens.

— Tu es parfaitement ridicule.

Rose se sentait désemparée. Elle s'était mariée relativement tard. Sa carrière était choisie, et elle en semblait satisfaite. Elle était biologiste à l'institut Jenkins pour les Sciences naturelles, avec plus de vingt publications savantes à son actif. Bref, le sort en était jeté, la voie était tracée ; elle était faite pour la recherche et le célibat. Et maintenant, à 35 ans, elle était toujours un peu étonnée de se retrouver mariée depuis moins d'un an.

À l'occasion, cela l'embarrassait, aussi, car elle découvrait parfois qu'elle n'avait pas la moindre idée sur la façon de manœuvrer avec son mari. Que faisaient *les autres* quand l'homme de la famille devenait têtu comme une mule ? Elle n'avait pas appris ça pendant ses études. En tant que femme de carrière et d'esprit indépendants, elle répugnait à cajoler.

C'est pourquoi elle le regarda droit dans les yeux en disant simplement :

— C'est très important pour moi.

— Pourquoi ?

— Parce que, s'il reste ici pendant quelque temps, je pourrai l'étudier de très près, Drake. Il y a très peu de travaux, en biologie et en psychologie, sur le Hawkinsien en tant qu'individu, ou sur toute autre forme d'intelligences extra-terrestres. Nous connaissons en partie leur sociologie et leur histoire, bien sûr, mais c'est tout. Tu réalises sûrement quelle occasion cela représente. Il vivra ici ; on le verra, on lui parlera, on observera ses habitudes...

— Sans intérêt.

— Oh, Drake, je ne te comprends pas.

— Je suppose que tu vas dire que je ne suis pas comme ça d'habitude ?

— C'est pourtant vrai.

Drake garda le silence un moment. Il semblait absorbé ; ses pommettes saillantes et son large menton étaient figés en un masque maussade.

Il dit enfin :

— Écoute, moi aussi par mon boulot je sais certaines choses sur les Hawkinsiens. Tu dis qu'on a fait des recherches sur leur sociologie, mais qu'on ne sait rien de leur biologie. Évidemment. C'est parce que les Hawkinsiens n'aiment pas plus que nous être étudiés en tant que spécimens de laboratoire. J'ai parlé avec des hommes chargés d'assurer la sécurité des missions de Hawkinsiens sur Terre. Eh bien, ils restent dans les appartements qui leur sont assignés, et n'en sortent jamais, sauf pour leurs travaux officiels les plus importants. Ils n'ont aucun contact avec les Terriens. Il est évident qu'ils éprouvent autant de répulsion pour nous que j'en ressens pour eux, personnellement.

« En fait, je ne vois pas en quoi le Hawkinsien de l'institut serait différent. Il me semble contraire

à toutes les règles qu'il soit venu ici tout seul – quant à son désir de séjourner dans une famille de Terriens, alors, ça, c'est le bouquet. »

Rose dit avec lassitude :

— Mais si, il est différent. Ça m'étonne que tu ne comprennes pas ça, Drake. Il est médecin. Il vient ici pour faire des recherches médicales, et je t'accorde qu'il trouve sans doute très désagréable d'avoir à habiter chez des humains, et que nous lui paraîtrons sans doute parfaitement affreux. Mais il doit le faire quand même ! Tu crois que les médecins humains trouvent les tropiques agréables, ou qu'ils apprécient particulièrement le fait de se faire piquer par des moustiques porteurs de germes ?

Drake dit d'un ton cassant :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de moustiques ? Qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

— Eh bien, rien, répondit Rose, étonnée. Une idée qui m'est passée par la tête, c'est tout. Je pensais à Reed et à ses expériences sur la fièvre jaune.

Drake haussa les épaules.

— Bon, fais comme tu veux.

Rose hésita un moment.

— Tu n'es pas en colère, au moins ?

Son ton de petite fille résonna désagréablement à ses propres oreilles.

— Non.

Rose se contemplait d'un air perplexe dans la grande glace. Elle n'avait jamais été belle, et elle s'était faite à cette idée ; si bien que ça n'avait plus d'importance. Et certainement, ça n'aurait aucune importance pour un être de la Planète de Hawkin. Mais ce qui la tracassait *vraiment*, c'était de jouer les hôtes dans des circonstances si particulières, où il lui faudrait se montrer pleine de tact aussi bien vis-à-vis d'une créature extraterrestre que vis-à-vis de son mari. Elle se demanda lequel serait le plus difficile.

Ce jour-là, Drake devait rentrer tard ; il n'arriverait pas avant une demi-heure. Rose inclinait à croire qu'il l'avait fait exprès, poussé par sa propre contrariété à la laisser seule avec son problème. Elle découvrit qu'elle lui en voulait un peu.

Il l'avait appelée à l'institut, juste avant midi, et lui avait demandé de but en blanc :

— Quand est-ce que tu le ramènes à la maison ?

Elle avait répondu, pincée :

— Dans trois heures, environ.

— Bon. Comment s'appelle-t-il ? Son nom Hawkinsien ?

— Pourquoi veux-tu le savoir ?

Malgré elle, sa voix était glaciale.

— Disons que je fais ma petite enquête personnelle. Après tout, *ça* va vivre chez moi.

— Oh, Drake, pour l'amour du ciel, ne mêle pas ton travail à notre vie privée !

La voix de Drake prit un ton innocent et méchant, lui sembla-t-il.

— Pourquoi pas, Rose ? Est-ce que ce n'est pas exactement ce que tu es en train de faire ?

Il avait raison, bien sûr, et elle lui donna le renseignement qu'il demandait.

Dans leur vie conjugale, c'était la première fois qu'ils avaient ne fût-ce que l'ombre d'une querelle, et, tout en s'asseyant en face du grand miroir, elle se demanda si elle ne devait pas faire un effort pour se mettre à la place de Drake. Au fond, elle avait épousé un flic. Bien entendu, il était plus

qu'un simple flic ; il était membre du Conseil Mondial de Sécurité.

Cela avait beaucoup étonné tous ses amis. Le fait qu'elle se mariât avait constitué la plus grande surprise, mais, puisqu'elle avait décidé de se marier, semblait-on penser généralement, pourquoi pas avec un biologiste ? Ou encore, si elle désirait quitter sa spécialité, avec un anthropologiste, peut-être ; ou même un chimiste ; mais pourquoi grands dieux, aller juste choisir un flic ? Personne n'était venu lui dire ça explicitement, bien sûr, mais c'était dans l'atmosphère au moment de son mariage.

Elle leur en avait voulu, à l'époque, et elle leur en voulait encore. Un homme pouvait se marier avec qui il voulait, mais si un docteur ès sciences, variété femelle, choisissait d'épouser un homme n'ayant jamais dépassé la licence, tout le monde était choqué. Pourquoi ? Est-ce que ça les regardait ? Il était beau, dans son genre, intelligent dans un genre encore différent, et elle était parfaitement satisfaite de son choix.

Et pourtant, n'avait-elle pas apporté avec elle un peu de ce snobisme dans sa propre maison ? Son attitude ne disait-elle pas clairement que son travail à elle, ses recherches biologiques, étaient importantes, tandis que son travail à lui devait rester étroitement confiné entre les quatre murs de son petit bureau, dans le vieil immeuble des Nations Unies, sur l'East River ?

Elle se leva avec agitation, respira profondément, et décida de ne plus penser à tout ça. Elle avait le désir désespéré de ne pas se disputer avec lui. Et elle ne le contrecarrerait en rien. Elle s'était engagée à recevoir le Hawkinsien, mais à part ça, elle laisserait Drake faire à son idée. Il lui faisait déjà une très grande concession.

Harg Tholan se tenait debout, immobile au milieu du living-room quand elle descendit. Il ne s'était pas assis, n'étant pas anatomiquement construit pour le faire. Il se dressait sur deux paires de membres très rapprochés, tandis qu'une troisième paire, d'anatomie totalement différente, était suspendue à un endroit qui, chez l'homme, aurait correspondu à la partie supérieure du thorax. Sa peau était dure, brillante et sillonnée de rides profondes, tandis que son visage présentait une lointaine ressemblance avec ce qu'aurait pu être un bovin extraterrestre. Il n'était pas absolument répugnant, et il portait des vêtements, si l'on peut dire, sur la partie inférieure de son corps, pour ne pas offenser la sensibilité de ses hôtes humains.

Il dit :

— Mrs Smollett, je vous suis reconnaissant de votre hospitalité, plus que je ne saurais l'exprimer dans votre langage.

Et il s'inclina tout d'une pièce, de sorte que ses membres supérieurs frôlèrent le sol un moment.

Rose savait que c'était un geste de gratitude chez les êtres de la Planète de Hawkin. Elle lui sut gré de parler aussi bien l'anglais. La construction de sa bouche, combinée avec l'absence d'incisives, accentuait le chuintement des consonnes sifflantes, mais à part ça, à son accent, il aurait pu tout aussi bien être né sur la Terre.

Elle dit :

— Mon mari va bientôt rentrer, et nous pourrons dîner.

— Votre mari ?

Pendant un moment, il ne dit plus rien, puis, il ajouta :

— Oui, bien sûr.

Elle n'insista pas. S'il y avait une source de confusions infinies entre les cinq races intelligentes connues dans la Galaxie, c'était bien les différences qu'il y avait entre elles en ce qui concernait la vie sexuelle et les institutions sociales qui en découlaient. Le concept mari-et-femme, par exemple,

n'existait que sur la Terre. Les autres races pouvaient arriver à une sorte de compréhension intellectuelle, mais qui n'engageait jamais les émotions.

Elle dit :

— J'ai consulté l'institut pour la préparation de votre menu. Je pense que vous n'y trouverez rien qui vous révolte.

Le Hawkinsien cligna rapidement des yeux. Rose se souvint que c'était une réaction traduisant l'amusement.

Il dit :

— Les protéines sont des protéines, chère Mrs Smollett. Quant aux quantités infinitésimales des substances qui ne se rencontrent pas dans vos aliments, j'en ai apporté des concentrés qui suffiront amplement.

Les protéines *sont* des protéines. Rose savait que c'était vrai. Son souci du régime de la créature relevait principalement de la plus stricte politesse. Dans la découverte de la vie sur des planètes très éloignées, l'une des constatations les plus intéressantes qu'on eût faites était que, bien que la vie pût se développer à partir d'autres substances que les protéines – même à partir d'autres éléments que le carbone – il restait pourtant vrai que les seules intelligences connues étaient de nature protéinique. Ce qui signifiait aussi que chacune des cinq races intelligentes pouvait subsister, pendant des périodes prolongées, en consommant la nourriture d'une des quatre autres.

Elle entendit la clé de Drake tourner dans la serrure et se raidit d'appréhension.

Elle fut obligée de reconnaître qu'il se comportait bien. Il entra avec naturel, et, sans hésitation, tendit la main au Hawkinsien, en disant d'une voix ferme :

— Bonsoir, Dr Tholan.

Le Hawkinsien tendit son membre supérieur, large et maladroit et ils se serrèrent la main, si l'on peut dire. Rose y était déjà passée, et elle savait quelle sensation bizarre produit le contact d'une main hawkinsienne dans la vôtre. Elle lui avait paru rugueuse, chaude et sèche. Elle imaginait que, pour le Hawkinsien, la sienne devait paraître froide et gluante.

Au moment des salutations, elle avait profité de l'occasion pour observer la main de l'extra-terrestre. C'était un excellent exemple d'évolution convergente. Son développement morphologique était totalement différent de celui d'une main humaine, et pourtant, elles étaient assez similaires. Il y avait quatre doigts, mais pas de pouce. Chaque doigt avait cinq phalanges indépendantes, montées sur roulement à billes. De cette façon, le manque de flexibilité causé par l'absence de pouce était compensé par celle des doigts, presque aussi souples que des tentacules. Ce qui était encore plus intéressant pour son œil de biologiste, c'était le fait que chaque doigt hawkinsien était terminé par un sabot atrophié, très petit, et, pour le non-initié, impossible à identifier en tant que tel, mais clairement adapté à la course, à une époque reculée, comme la main de l'homme avait été faite pour grimper.

Drake dit d'un air assez cordial :

— Êtes-vous bien installé, Monsieur ?

Le Hawkinsien répondit :

— Très bien. Votre femme a pensé à tout.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

Le Hawkinsien ne répondit pas, mais regarda Rose avec une légère contorsion faciale indiquant quelque émotion, que celle-ci, malheureusement, fut incapable d'interpréter. Elle dit nerveusement :

— Sur Terre, nous avons coutume de boire des liquides fortifiés par de l'alcool éthylique. Nous trouvons que c'est stimulant.

— Ah oui. Alors, j'ai bien peur d'être obligé de refuser. L'alcool éthylique produirait des perturbations très désagréables dans mon métabolisme.

— L'effet est le même sur les Terriens, mais je vous comprends, Dr Tholan, répliqua Drake. Est-ce que ça vous dérangerait que je boive, moi ?

— Non, je vous en prie.

Drake passa près de Rose en allant au bar, et elle ne saisit qu'un mot. Il disait : « Ciel ! » en un souffle imperceptible, mais il s'arrangea pour le faire suivre de dix-sept points d'exclamation.

Le Hawkinsien était à table, *debout*. Ses doigts s'enroulaient autour des couverts avec une dextérité admirable. Rose essayait de ne pas le regarder manger. Sa grande bouche sans lèvres ouvrait un trou béant dans sa face tandis qu'il ingérait sa nourriture, et ses larges mâchoires oscillaient de droite à gauche de façon extrêmement déconcertante. Une preuve de plus qu'il descendait d'une race d'ongulés. Rose se surprit à se demander si, dans l'intimité de sa chambre, il se mettrait plus tard à ruminer, et se sentit prise de panique à l'idée que Drake pourrait avoir la même idée, et quitter la table de dégout. Mais Drake prenait tout avec beaucoup de calme.

Il dit :

— Je suppose, Dr Tholan, que ce cylindre que vous portez au côté contient du cyanure ?

Rose tressaillit. En fait, elle ne l'avait pas remarqué. C'était un objet métallique courbe, semblable à une gourde de camping, qui épousait étroitement le flanc de la créature, à demi dissimulé dans ses vêtements. Mais évidemment, Drake avait des yeux de flic.

Le Hawkinsien ne fut pas déconcerté le moins du monde.

— En effet, dit-il, et ses doigts ongulés montrèrent un mince tube flexible qui montait le long de son corps pour arriver au coin de sa grande bouche, sa couleur se confondant avec celle de la peau jaunâtre.

Rose se sentit un peu gênée, comme à l'étalage d'une lingerie intime.

Drake dit :

— Et il contient du cyanure pur ?

Le Hawkinsien cligna des yeux avec humour.

— J'espère que vous ne pensez pas à un danger possible pour les Terriens. Je sais que ce gaz constitue pour vous un poison violent, et je n'en ai pas besoin de grandes quantités. Le mélange contenu dans ce cylindre est composé de cinq pour cent de cyanure d'hydrogène, le reste étant de l'oxygène. Il n'en sort absolument rien, sauf quand j'aspire le tube, ce que je n'ai pas besoin de faire très fréquemment.

— Je comprends. Et vous avez vraiment besoin de ce gaz pour vivre ?

Rose était atterrée. Ça ne se faisait pas de poser ces questions sans une préparation minutieuse. Impossible de connaître à l'avance les points sensibles de la psychologie d'un extra-terrestre. Drake devait faire ça intentionnellement, car il devait bien réaliser qu'elle pouvait très facilement répondre à ses questions. Ou bien aimait-il mieux ne rien lui demander, à elle ?

En apparence, le Hawkinsien ne se troubla pas.

— N'êtes-vous pas biologiste, Mr Smollett ?

— Non, Dr Tholan.

— Mais pourtant, vous vivez en étroite association avec Mrs Smollett.

Drake eut un petit sourire.

— Oui, je suis marié à une dame docteur, mais je n'en suis pas biologiste pour ça ; je suis simplement fonctionnaire du gouvernement. Les amis de ma femme, ajouta-t-il, disent que je suis un flic.

Rose se mordit les joues. Dans ce cas, c'était le Hawkinsien qui avait touché un point sensible de la psychologie d'un être étranger. Sur la Planète de Hawkin, il existait un système de castes très strict, et les associations inter-castes étaient très limitées. Mais Drake ne pouvait pas le savoir.

Le Hawkinsien se tourna vers elle.

— Me permettez-vous, Mrs Smollett, de donner à votre mari quelques explications sur notre biochimie ? Ce sera assez ennuyeux pour vous, car vous devez déjà savoir tout cela, je n'en doute pas.

Elle dit :

— Faites, je vous en prie, Dr Tholan.

Il dit :

— Voyez-vous, Mr Smollett, le système respiratoire de votre corps, et celui de toutes les créatures respirant de l'air, est contrôlé par des enzymes métalliques, d'après ce qu'on m'a dit. Le métal est généralement du fer, quoique ce soit parfois du cuivre. Dans les deux cas, de faibles traces de cyanure se combinant avec ces métaux provoquent la paralysie de la respiration de la cellule vivante. Elle ne peut plus fixer l'oxygène, et meurt en quelques minutes.

« Sur ma planète, la vie n'est pas ainsi constituée. Les composants respiratoires ne contiennent ni fer ni cuivre ; en fait, aucun métal. C'est pour cette raison que mon sang n'a pas de couleur. Nos composants respiratoires comportent certains groupements organiques indispensables à la vie, et ces groupements ne demeurent intacts qu'en présence de petites quantités de cyanure. Sans aucun doute, ce type de protéine s'est développé au cours d'une évolution portant sur des millions d'années, dans un monde où l'atmosphère naturelle contient des traces infinitésimales de cyanure d'hydrogène. Sa présence est maintenue par un cycle biologique naturel. De nombreux micro-organismes de notre planète libèrent ce gaz. »

— Vos explications sont très claires, Dr Tholan, et très intéressantes, dit Drake. Mais qu'est-ce qui se passe si vous n'avez pas de cyanure ? Vous partez comme ça ?

Et il fit claquer ses doigts.

— Pas exactement. Ce n'est pas l'équivalent de la présence de cyanure pour vous. Dans mon cas, la privation de cyanure équivaldrait à une strangulation lente. Cela arrive quelquefois, sur ma planète, dans les pièces mal ventilées, que tout le cyanure soit peu à peu consommé, et que sa concentration tombe au-dessous du minimum nécessaire. Les résultats en sont très douloureux et difficiles à guérir.

Rose était obligée de rendre justice à Drake : il avait l'air intéressé. Et l'extra-terrestre, Dieu merci, n'avait pas l'air de s'ennuyer à faire le catéchisme.

Le reste du dîner se passa sans incident. Ce fut presque agréable.

Pendant toute la soirée, Drake ne changea pas ; il resta intéressé. Plus même – absorbé. Il l'éclipsa même, et elle en était heureuse. C'était lui qui était vraiment pittoresque, et ce n'est que grâce à son travail, à sa spécialité à elle, qu'elle lui ravissait la vedette. Elle le regarda d'un air sombre et pensa : *Pourquoi m'a-t-il épousée ?*



Drake était assis, jambes croisées, le menton posé sur les mains, et regardait le Hawkinsien avec intensité. Le Hawkinsien était en face de lui, debout sur ses quatre membres.

Drake dit :

— J'ai du mal à réaliser que vous êtes docteur.

Le Hawkinsien cligna des yeux avec bonne humeur.

— Je comprends ce que vous voulez dire, dit-il. Moi, j'ai du mal à réaliser que vous êtes un policier. Dans mon monde, les policiers sont des individus très spécialisés et distinctifs.

— Vraiment ? dit Drake assez sèchement, et il changea la conversation. Je suppose que vous n'êtes pas ici en voyage d'agrément ?

— Non, tout au contraire. J'ai l'intention d'étudier cette bizarre planète que vous appelez la Terre, comme elle n'a jamais été étudiée auparavant par quelqu'un appartenant à mon peuple.

— Bizarre ? demanda Drake. Sous quel aspect ?

Le Hawkinsien regarda Rose.

— Est-ce qu'il connaît la Mort par Inhibition ?

Rose se sentit gênée.

— Son travail est très important, dit-elle. J'ai bien peur que mon mari n'ait jamais eu le temps de s'informer des détails de mon travail.

Elle savait que l'explication n'était pas adéquate, et, une fois de plus, elle sentit qu'elle provoquait une des émotions énigmatiques du Hawkinsien.

La créature extra-terrestre se tourna vers Drake.

— Je suis toujours étonné de constater à quel point, vous autres Terriens, êtes ignorants de l'unicité de vos caractéristiques. Voyez-vous, il y a cinq races intelligentes dans la galaxie. Elles se sont toutes développées indépendamment les unes des autres, et pourtant, leur évolution est remarquablement convergente. Tout compte fait, c'est comme si l'intelligence requerrait certaines bases physiques pour s'épanouir. Je laisse cette question aux philosophes. Et je n'ai pas besoin d'insister sur ce point, qui doit vous être assez familier.

« Maintenant, quand on étudie de près les différences existant entre ces races intelligentes, il se révèle toujours que c'est vous, les Terriens, qui êtes uniques, sous bien plus de rapports que les autres. Par exemple, il n'y a que sur Terre que la vie dépend d'enzymes respiratoires contenant des métaux. Vous êtes le seul peuple pour qui le cyanure d'hydrogène soit un poison. Vous êtes la seule forme de vie intelligente carnivore. Vous êtes la seule forme de vie qui ne descende pas des ruminants. Et, ce qui est encore plus remarquable que tout le reste, vous êtes la seule race qui cesse de grandir quand l'individu a atteint sa maturité. »

Drake lui sourit. Le cœur de Rose se mit à battre à grands coups. Ce sourire, c'est ce qu'il avait de mieux, et il s'en servait de façon parfaitement naturelle. Ce n'était pas un sourire faux ou forcé. Il s'adaptait à la présence de cette créature étrangère. Il était agréable – et il devait faire ça pour elle. Cette pensée lui fit plaisir, et elle se la répéta. Il faisait ça pour elle ; c'est pour elle qu'il était gentil avec le Hawkinsien.

Tout en souriant, Drake disait :

— Vous ne me paraissez pas tellement grand, Dr Tholan. Vous devez avoir deux centimètres de plus que moi, ce qui vous fait environ un mètre quatre-vingt-deux. Est-ce parce que vous êtes jeune, ou parce que, sur votre planète, les individus sont généralement petits ?

— Ni l'un ni l'autre, dit le Hawkinsien. Notre vitesse de croissance diminue avec les années, de sorte qu'à mon âge, il me faut quinze ans pour grandir de deux centimètres. Mais – et ceci est le point important – nous ne cessons jamais *complètement* de grandir. Et, bien entendu, en conséquence, nous ne mourons jamais complètement.

Drake en resta bouche bée, et même Rose se raidit sur sa chaise. C'était un fait nouveau. Un fait qu'aucune des expéditions sur la Planète de Hawkin n'avait rapporté, à sa connaissance. Elle était haletante d'excitation, mais elle retint une exclamation, et laissa Drake parler pour elle.

Il dit :

— Ils ne meurent pas complètement ? Est-ce à dire, Monsieur, que les individus de la Planète de Hawkin sont immortels ?

— Aucun être n'est vraiment immortel. Il y a toujours les accidents, et, à défaut, l'ennui. Peu d'entre nous vivent plus de quelques siècles de votre temps. Malgré tout, il est extrêmement déplaisant de penser que la mort peut arriver inopinément. C'est quelque chose qui, pour nous, est absolument horrible. Et cela me tourmente rien que d'y penser en ce moment, cette idée que, *contre ma volonté et malgré toutes les précautions*, la mort peut survenir.

— Nous, dit Drake d'un air sombre, nous y sommes habitués.

— Vous autres Terriens, vous vivez avec cette idée ; pas nous. Et c'est pourquoi nous sommes grandement troublés de constater que les cas de Mort par Inhibition ont augmenté ces dernières années.

— Vous ne m'avez pas encore expliqué, dit Drake, ce qu'est la Mort par Inhibition, mais laissez-moi deviner. Est-ce que la Mort par Inhibition est due à un arrêt pathologique de la croissance ?

— C'est exact.

— Et la mort survient combien de temps après cet arrêt ?

— Dans l'année. C'est une maladie dévastatrice, tragique, et absolument incurable.

— Qu'est-ce qui la provoque ?

Le Hawkinsien garda le silence un long moment avant de répondre, et quand il reprit, il avait l'air tendu et mal à son aise.

— Mr Smollett, nous ne savons rien sur la cause de la maladie.

Drake hocha pensivement la tête. Rose suivait la conversation, comme si elle assistait à un match de tennis.

Drake dit :

— Et pourquoi venez-vous sur Terre pour étudier cette maladie ?

— Parce que les Terriens sont uniques. Ils sont les seuls êtres intelligents immunisés contre la Mort par Inhibition. Elle frappe *toutes* les autres races. Est-ce que vos biologistes savent cela, Mrs Smollett ?

Il l'avait brusquement apostrophée, et elle avait sursauté. Elle dit :

— Non, ils ne le savent pas.

— Ça ne m'étonne pas. Cette découverte est le résultat de recherches très récentes. Dans le cas de la Mort par Inhibition, il est facile de faire un diagnostic incorrect, et les cas en sont beaucoup moins nombreux sur les autres planètes. En fait, il est très étrange, et l'on pourrait philosopher là-dessus, que les cas soient le plus nombreux sur ma planète, qui est la plus proche de la Terre – et moins nombreux à mesure qu'on s'en éloigne – de sorte que c'est sur Tempora la planète la plus

éloignée de la Terre qu'ils sont le moins fréquents, tandis que la Terre elle-même jouit d'une immunité naturelle. C'est dans la biochimie des Terriens que réside le secret de cette immunité. Il serait bien intéressant de le découvrir.

Drake dit :

— Voyons, vous dites que la Terre est immunisée. Mais à mon point de vue, il me semble que nous sommes frappés à cent pour cent. Tous les Terriens cessent de grandir, et tous meurent. Nous avons *tous* la Mort par Inhibition.

— Pas du tout. Les Terriens peuvent vivre soixante-dix ans après l'arrêt de la croissance. Ce n'est pas la mort telle que *nous* la connaissons. La maladie équivalente, chez vous, serait plutôt une croissance illimitée. Vous appelez cela cancer... Mais je vous ennuie.

Rose se récria aussitôt. Drake fit de même, avec encore plus de véhémence, mais le Hawkinsier changea de sujet avec la plus grande détermination. Et c'est à ce moment que les premiers soupçons effleurèrent l'esprit de Rose. Drake entortillait Harg Tholan dans ses paroles, l'inquiétant, le tracassant, cherchant toujours à ramener la conversation au point où le Hawkinsien l'avait laissée. Ce n'était pas mal fait, c'était habile, mais Rose le connaissait, et elle savait ce qu'il voulait. Et qu'aurait-il voulu, sinon ce que son métier demandait de lui ? Et, comme répondant à sa pensée, le Hawkinsien releva la phrase qui lui tournait dans la tête, comme un disque cassé sur un tourne-disque animé d'un mouvement perpétuel.

Il demanda :

— N'avez-vous pas dit que vous étiez policier ?

Drake répondit sèchement :

— Oui.

— Alors, j'aimerais vous présenter une requête. J'y ai pensé toute la soirée, depuis que j'ai découvert votre profession, et pourtant, j'hésite. Je ne voudrais pas importuner mon hôte et mon hôtesse.

— Nous ferons ce que nous pourrons.

— Je ressens une profonde curiosité à l'égard du mode de vie des Terriens ; curiosité que la majorité de mes compatriotes ne partagent peut-être pas. Aussi voulais-je vous demander si vous pourriez me faire visiter une administration policière de votre planète.

— Je ne fais pas exactement partie de la police au sens où vous l'entendez, dit Drake, prudent. Pourtant, la police de New York me connaît, et je pourrai obtenir facilement ce que vous demandez. Demain ?

— Cela me conviendrait parfaitement. Est-ce que je pourrai visiter le Bureau des Personnes Disparues ?

— Le quoi ?

Le Hawkinsien rapprocha ses quatre jambes, comme si la tension montait en lui.

— C'est un de mes violons d'Ingres, un petit passe-temps bizarre qui m'est propre. D'après ce que j'ai cru comprendre, vous avez un corps de police dont le seul rôle est de rechercher les hommes qui ont disparu.

— Et aussi les femmes et les enfants, ajouta Drake. Mais pourquoi cela vous intéresse-t-il particulièrement ?

— Parce que, là encore, vous êtes uniques. Sur notre planète, les personnes disparues, ça n'existe pas. Je ne peux pas vous expliquer le mécanisme, bien entendu, mais les peuples des autres mondes

ont constamment conscience de la présence les uns des autres, spécialement s'il existe entre eux des liens affectifs très forts. Nous savons toujours où les autres se trouvent, en n'importe quel point de la planète.

De nouveau, Rose était tout excitée. Les expéditions scientifiques sur la Planète de Hawkin avaient toujours eu les plus grandes difficultés à pénétrer le mécanisme internes des émotions des indigènes, et en voilà un qui parlait librement, qui expliquait tout ! Elle oublia ses inquiétudes au sujet de Drake et intervint dans la conversation.

— Est-ce que vous en avez conscience en ce moment ? Sur Terre ?

Le Hawkinsien dit :

— Vous voulez dire à travers l'espace ? Non, j'en ai bien peur. Mais vous voyez l'importance de cette question. Toutes les caractéristiques uniques des Terriens doivent être reliées. Si l'absence de ce sens peut être expliquée, peut-être que l'immunité à la Mort par Inhibition peut l'être aussi. De plus il me paraît extrêmement curieux que des gens dépourvus de ce sens puissent bâtir une forme de vie sociale intelligente. Comment, par exemple, un Terrien peut-il savoir à quel moment il est arrivé à former un sous-groupe valable, une famille ? Tous les deux, par exemple, comment pouvez-vous savoir s'il y a des liens solides entre vous ?

Rose se surprit à hocher la tête. Elle ressentait très fort l'absence de ce sens.

Mais Drake se contenta de sourire.

— Nous avons nos méthodes. Il est aussi difficile de vous expliquer ce que nous entendons par le mot « amour », qu'il l'est pour vous de nous expliquer vos sens.

— Je le crois. Pourtant, dites-moi franchement, Mr Smollett, si Mrs Smollett quittait cette pièce et entraît dans une autre sans que vous l'ayez vue, vous ne sauriez vraiment pas où elle est ?

— Je ne le saurais vraiment pas.

Le Hawkinsien dit :

— Étonnant !

Il hésita, puis ajouta :

— Je vous prie de ne pas vous offenser si j'ajoute que je trouve ça également, révoltant.

Après que les lumières de la chambre se furent éteintes, Rose alla trois fois à la porte, l'entrouvrant à peine et glissant un coup d'œil au-dehors. Elle sentait que Drake l'observait. Il lui demanda enfin, d'une voix à la fois dure et amusée :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle dit :

— Je voudrais te parler.

— Tu as peur que ton ami nous entende ?

Rose chuchotait. Elle se mit au lit et posa la tête sur l'oreiller de Drake pour pouvoir chuchoter plus bas. Elle dit :

— Pourquoi parlais-tu de la Mort par Inhibition avec le Dr Tholan ?

— Je m'intéresse à ton travail, Rose. Tu as toujours désiré que je m'y intéresse.

— Ne sois pas sarcastique.

Elle était presque violente, autant qu'on peut l'être en chuchotant.

— Je sais qu'il y a quelque chose là-dedans qui t'intéresse, toi – qui intéresse la *police*, probablement. Qu'est-ce que c'est ?

Il dit :

— Je te parlerai demain.

— Non, tout de suite.

Il passa la main sous la tête de Rose et la souleva.

Pendant une folle seconde, elle pensa qu'il allait l'embrasser – l'embrasser comme ça, comme les maris le font quelquefois, ou comme elle s'imaginait qu'ils le font. Drake ne le faisait jamais, et il ne le fit pas.

Tout simplement, il la tint tout près de lui, et murmura :

— Pourquoi est-ce que ça t'intéresse tellement ?

Sa main était dure, presque brutale sous sa nuque, et elle se raidit, cherchant à se dégager. Son murmure s'était fait plus fort :

— Arrête, Drake.

Il dit :

— Je ne veux pas que tu poses de questions et que tu te mêles de mon travail. Tu fais ton boulot, je fais le mien.

— Mon travail, par nature, est connu et se fait au grand jour.

— Pas le mien, rétorqua-t-il, par définition. Mais je vais te dire une chose. Notre ami à six jambes est dans cette maison pour une raison bien définie. On ne t'a pas choisie au hasard comme biologiste de service. Sais-tu qu'il y a deux jours, il a posé des questions sur moi à la Commission ?

— Tu plaisantes.

— Ne crois surtout pas ça. Cette histoire à des dessous que tu ne soupçonnes pas. Mais c'est mon boulot, et je ne veux pas en discuter davantage avec toi. Tu comprends ?

— Non, mais je ne te poserai pas de questions si tu ne veux pas.

— Alors, dors.

Elle se recoucha sur le dos, et les minutes passèrent, puis les quarts d'heure. Elle essayait d'ajuster les pièces du puzzle. Même avec ce que Drake lui avait dit, les contours et les couleurs ne concordaient pas. Elle se demanda ce que dirait Drake s'il savait qu'elle avait enregistré la conversation de ce soir !

À ce moment, une image restait bien claire dans son esprit. Elle l'obsédait, moqueuse. Le Hawkinsien, à la fin de cette longue soirée, s'était tourné vers elle et avait dit gravement :

— Bonne nuit, Mrs Smollett. Vous êtes une charmante hôtesse.

Elle avait désespérément combattu un violent fou rire. Comment pouvait-il la traiter de charmante hôtesse ? À ses yeux, elle devait être une horreur, une monstruosité, avec trop peu de membres et un visage trop étroit.

Et pourtant, au moment où le Hawkinsien prononçait cette simple formule de politesse dépourvue pour lui de tout sens, Drake était devenu livide ! Pendant un instant, ses yeux avaient brillé, comme terrorisés.

Elle n'avait jamais vu Drake avoir peur de quoi que ce fût, et l'image de cet instant de panique pure hanta l'esprit de Rose jusqu'à ce que ses pensées se confondent dans l'oubli du sommeil.

Le lendemain, Rose ne fut pas à son bureau avant midi. Délibérément, elle avait attendu que Drake et le Hawkinsien soient partis, puisque c'était le seul moment où elle pouvait récupérer le petit magnétophone qu'elle avait caché derrière le fauteuil de Drake, la veille. À l'origine, elle n'avait pas eu l'intention de cacher sa présence à son mari. C'est seulement parce qu'il était rentré si tard, et

après, elle n'avait rien pu dire devant le Hawkinsien. Plus tard, bien sûr, les choses avaient changé...

L'installation du magnétophone n'était qu'une manœuvre de pure routine. Il fallait conserver les phrases et les intonations du Hawkinsien pour que les divers spécialistes de l'institut puissent les étudier à fond et à loisir. Et il avait été caché pour éviter les déformations que l'embarras, provoqué par la vue de cet instrument, suscite toujours ; et maintenant, elle ne pouvait pas le montrer du tout aux membres de l'institut. Elle lui destinait une fonction différente. Et plutôt moche.

Elle allait espionner Drake.

Elle toucha du doigt la petite boîte, et se demanda sans savoir pourquoi, comment Drake s'arrangerait ce jour-là. Les relations sociales entre les mondes habités n'étaient pas si courantes que la vue d'un Hawkinsien dans les rues de la ville n'attirât pas les foules. Mais Drake se débrouillerait. Drake se débrouillait toujours.

Elle repassa la conversation de la veille, écoutant plusieurs fois les passages intéressants. Elle n'était pas satisfaite de ce que Drake lui avait dit. Pourquoi le Hawkinsien s'intéresserait-il tout particulièrement à eux deux ? Pourtant, Drake ne lui aurait pas menti. Elle aurait aimé vérifier cela auprès de la Commission de Sécurité, mais elle savait que c'était impossible. De plus, cette pensée lui fit l'effet d'un manque de loyauté ; Drake ne mentait pas.

Mais alors, pourquoi Harg Tholan avait-il fait une enquête sur eux ? Il aurait aussi bien pu faire une enquête similaire sur les familles de tous les biologistes de l'institut. Rien n'était plus naturel que de choisir la maison qu'il trouverait la plus agréable d'après ses propres critères, quels qu'ils fussent.

Et – même s'il n'avait enquêté que sur les Smollett – pourquoi cela avait-il changé Drake à ce point, qui était passé d'une farouche hostilité à un intérêt farouche ? Sans aucun doute, Drake avait des connaissances qu'il gardait pour lui. Combien, Dieu seul le savait.

Elle ruminait lentement dans sa tête les possibilités d'intrigues interstellaires. Jusqu'à maintenant, il n'y avait aucun signe d'hostilité ou de malaise entre aucune des cinq races intelligentes connues dans la galaxie, c'était certain. Elles étaient trop éloignées les unes des autres pour avoir des inimitiés. Même les contacts les plus fugitifs étaient presque impossibles. Les intérêts politiques et économiques n'avaient pas la plus petite chance d'entrer en conflit.

Mais ça, c'était son idée à elle, et elle n'était pas membre de la Commission de Sécurité. S'il y avait conflit, s'il y avait danger, s'il y avait une raison quelconque de suspecter que la mission d'un Hawkinsien n'était pas pacifique – Drake devait le savoir.

D'un autre côté, la situation de Drake à la Commission de Sécurité était-elle suffisamment importante pour qu'il sût, sur-le-champ, les dangers impliqués par la visite d'un médecin Hawkinsien ? Elle n'avait jamais pensé que sa situation fût supérieure à celle d'un fonctionnaire subalterne de la Commission ; il ne s'était jamais donné pour autre chose. Et pourtant...

Était-il quelque chose de plus ?

Elle frissonna à cette pensée. Ça lui rappelait les romans d'espionnage du vingtième siècle, et les drames historiques d'une époque où la bombe atomique restait un secret.

L'idée de drame historique la décida. Au contraire de Drake, elle n'était pas de la police, et elle ne savait pas ce qu'un vrai policier aurait fait à sa place. Mais elle savait comment on faisait dans les vieux drames.

Elle prit une feuille de papier, et d'un geste rapide, tira un trait vertical au milieu. En tête de l'une

des colonnes, elle écrivit « Harg Tholan », et « Drake » en haut de l'autre. Dans la colonne « Harg Tholan », elle écrivit « bonne foi », puis elle traça pensivement trois points d'interrogation. Après tout, était-il médecin, ou bien était-il ce qu'on aurait pu appeler un agent interstellaire ? Quelle preuve l'institut même avait-il de sa profession, à part ses propres déclarations ? Était-ce pour cela que Drake l'avait inlassablement questionné sur la Mort par Inhibition ? Est-ce qu'il s'était documenté à l'avance, pour essayer de surprendre le Hawkinsien en flagrant délit d'erreur ?

Elle demeura un moment dans son irrésolution ; puis, sautant sur ses pieds, elle plia son papier qu'elle mit dans une poche de sa courte veste, et s'élança hors de son bureau. Elle ne dit rien à tous ceux qu'elle rencontra en sortant de l'institut. Au bureau de la réception, elle ne dit pas où elle allait ni quand elle reviendrait.

Une fois dehors, elle se hâta vers le métro du troisième niveau, et attendit le passage d'un compartiment vide. Les deux minutes qui s'écoulèrent lui parurent insupportablement longues. Elle put à peine articuler : « New York, Académie de Médecine » dans le micro placé au-dessus du siège.

Les portes du petit cube se refermèrent, et le bruit de l'air qui frottait contre le compartiment se changea bientôt en un sifflement aigu.

L'académie de médecine de New York avait été agrandie, verticalement et horizontalement, au cours des deux dernières décades. La bibliothèque, à elle seule, occupait toute une aile du deuxième étage. Sans aucun doute, si tous les livres, pamphlets et périodiques qu'elle contenait avaient été sous leur forme imprimée originelle, au lieu d'être sur microfilms, le bâtiment tout entier, aussi immense qu'il fût, n'aurait pas suffi. En ce moment même, Rose savait qu'on parlait déjà de limiter aux cinq dernières années les œuvres imprimées, au lieu des dix dernières, comme c'était actuellement le cas.

Rose, en tant que membre de l'Académie, avait ses entrées à la bibliothèque. Elle se hâta vers les boxes réservés à la médecine extra-terrestre, et fut soulagée en constatant qu'il n'y avait personne.

Il aurait peut-être été plus sage de s'assurer le concours d'un aide-bibliothécaire, mais elle préféra s'en passer. Plus sa piste serait mince et ténue, moins Drake serait capable de la retrouver.

Et ainsi, sans aucune aide, elle se contenta de se promener le long des étagères, suivant impatiemment les titres du doigt. Les livres étaient presque tous en anglais, mais quelques-uns étaient en allemand ou en russe. Curieusement, aucun n'était en symboles extra-terrestres. Il y avait une salle, quelque part, pour ces originaux, mais ils n'étaient accessibles qu'aux traducteurs officiels.

Son doigt et son œil inquisiteurs s'arrêtèrent. Elle avait trouvé ce qu'elle cherchait.

Elle tira une demi-douzaine de volumes de l'étagère, et les étala sur la petite table noire. Elle tripota l'interrupteur et ouvrit le premier volume. Il était intitulé : *Études sur l'inhibition*. Elle le feuilleta, puis consulta l'index des auteurs. Le nom de Harg Tholan y figurait.

Une par une, elle nota les références indiquées, puis elle retourna aux rayons, pour y prendre les traductions des articles qu'elle pourrait trouver.

Elle passa plus de deux heures à l'Académie. Quand elle eut fini, voici ce qu'elle avait appris : il y avait un docteur hawkinsien nommé Harg Tholan, qui était spécialiste de la Mort par Inhibition. Il était en rapport avec l'organisation de recherches hawkinsienne avec laquelle l'institut correspondait. Bien entendu, le Harg Tholan qu'elle connaissait pouvait parfaitement jouer le rôle du vrai docteur pour faire plus réaliste, mais pourquoi cela aurait-il été nécessaire ?

Elle tira son papier de sa poche, et, là où elle avait écrit « bonne foi », suivi de trois points

d'interrogation, elle écrivit maintenant un grand OUI en majuscules. Elle retourna à l'institut, et, à 4 heures, elle était de nouveau à son bureau. Elle appela le standard pour dire qu'elle ne prendrait aucune communication, et elle ferma sa porte à clé.

Dans la colonne « Harg Tholan », elle écrivit maintenant deux questions : « Pourquoi Harg Tholan est-il venu tout seul sur la Terre ? » Elle laissa beaucoup de place, puis : « Pourquoi s'intéresse-t-il au Bureau des Personnes Disparues ? »

Certainement, la Mort par Inhibition était bien ce que le Hawkinsien avait dit. D'après ses lectures à l'Académie, il était évident que la plus grande partie de la recherche médicale lui était consacrée sur la Planète de Hawkin. On la craignait davantage qu'on ne craignait le cancer sur la Terre. S'ils pensaient que la Terre pouvait leur fournir une réponse, les Hawkinsiens auraient envoyé toute une expédition. Était-ce soupçon ou méfiance de leur part de n'envoyer qu'un seul chercheur ?

Qu'est-ce que Harg Tholan avait donc dit le soir précédent ? Les cas de Mort par Inhibition étaient plus nombreux dans son monde natal qui était le plus proche de la Terre, moins nombreux dans le monde le plus éloigné de la Terre. Il fallait ajouter à cela le fait, sous-entendu par le Hawkinsien, et vérifié par ses lectures à l'Académie, que les cas avaient beaucoup augmenté depuis que le contact interstellaire avait été fait avec la Terre...

Lentement et de mauvaise grâce, elle en arriva à une conclusion. Les habitants de la Planète de Hawkin devaient avoir décidé, pour une raison ou pour une autre, que la Terre avait découvert la cause de la Mort par Inhibition, et en favorisait le développement parmi les peuples de la Galaxie, dans l'intention, peut-être, de devenir prépondérante parmi les étoiles.

Elle rejeta cette conclusion, presque paniquée. Ce ne pouvait pas être ça ; c'était impossible. D'abord, la Terre ne *ferait* pas une chose aussi affreuse. Et ensuite, elle ne le *pouvait* pas.

En ce qui concernait le niveau scientifique, les êtres de la planète de Hawkin étaient certainement les égaux des Terriens. La Mort sévissait sur la Terre depuis des milliers d'années, et les recherches médicales avaient échoué sur toute la ligne. Certainement que la Terre, au cours de ses investigations à longue distance sur la biochimie des extra-terrestres, n'aurait pas réussi si rapidement. En fait, à sa connaissance, les biologistes et les médecins terriens n'avaient entrepris aucune recherche sur la pathologie hawkinsienne.

Et pourtant, tout indiquait que Harg Tholan était venu habité par la suspicion, et qu'il avait été reçu avec suspicion. Sous la question : « Pourquoi Harg Tholan est-il venu tout seul sur la Terre ? », elle écrivit avec application la réponse : « La Planète de Hawkin *croit* que la Terre cause la Mort par Inhibition. »

Mais alors, que venait faire là-dedans cette histoire du Bureau des Personnes Disparues ? En sa qualité de chercheuse scientifique, elle examinait ses propres théories avec une grande rigueur. Elles devaient rendre compte de *tous* les faits, et non pas seulement de certains d'entre eux.

Le Bureau des Personnes Disparues ! Si c'était une fausse piste, délibérément introduite pour égarer Drake, c'était maladroit, car il n'en avait parlé qu'après plus d'une heure de discussion sur la Mort par Inhibition.

Est-ce que c'était simplement pour faire naître une occasion d'étudier Drake ? Si oui, pourquoi ? Est-ce que cela constituait le point le plus important ? Le Hawkinsien s'était renseigné sur Drake avant de venir chez eux. Y était-il venu parce que Drake était un policier ayant ses entrées au Bureau des Personnes Disparues ?

Mais pourquoi ? Pourquoi ?



Elle renonça, et tourna son attention sur la colonne « Drake ».

Et là, une question s'écrivit d'elle-même, non en encre sur papier, mais dans les lettres plus visibles de la pensée sur l'esprit. *Pourquoi m'a-t-il épousée ?* pensa Rose, et elle se couvrit les yeux de ses mains pour les protéger de la lumière brutale.

Ils s'étaient rencontrés par hasard, environ un an plus tôt, quand il avait emménagé dans la maison qu'elle habitait. Les salutations polies s'étaient peu à peu transformées en conversations amicales, et cela, à son tour, avait mené à des dîners occasionnels dans un restaurant du voisinage. C'était très naturel et amical, c'était une expérience nouvelle et excitante, et elle était tombée amoureuse.

Quand il lui avait demandé de l'épouser, elle avait été contente – et confondue. À cette époque, elle avait trouvé beaucoup d'explications à cette demande. Il l'appréciait pour son intelligence et sa gentillesse. C'était une femme très bien. Elle ferait une bonne épouse, une compagne merveilleuse.

Elle n'avait pas mis toutes ces suppositions à l'épreuve, et les avait toutes crues à moitié. Mais ce n'était pas suffisant que de croire à moitié.

Ce n'est pas qu'elle eût rien de précis à reprocher à Drake. Il était toujours gentil, attentionné et bien élevé. Leur vie conjugale n'était pas une vie de passion, mais elle convenait aux émotions plus calmes de la trentaine finissante. Elle n'avait plus quinze ans. À quoi s'attendait-elle donc ?

C'était bien ça ; elle n'avait plus quinze ans. Elle n'était ni belle, ni charmante, ni séduisante. À quoi s'attendait-elle ? Pouvait-elle s'attendre à épouser Drake – rude et beau, qui ne portait que peu d'intérêt à la vie intellectuelle, qui ne lui avait jamais posé aucune question sur son travail durant toute leur vie conjugale, ni n'avait offert de parler du sien avec elle ? Alors, pourquoi l'avait-il épousée ?

Mais c'était une question sans réponse, et elle n'avait rien à voir avec ce que Rose cherchait à découvrir pour le moment. C'est en dehors du problème, se dit-elle farouchement ; c'était enfantin de se laisser distraire ainsi de la tâche qu'elle s'était assignée. Après tout, elle agissait comme une jeune fille de quinze ans, et n'avait même plus l'excuse de l'âge.

Elle s'aperçut qu'elle avait cassé la mine de son crayon, et elle en prit un autre. Dans la colonne « Drake », elle écrivit : « Pourquoi soupçonne-t-il Harg Tholan ? » et, au-dessous, elle traça une flèche dirigée vers l'autre colonne.

Ce qu'elle y avait déjà écrit constituait une explication suffisante. Si la Terre répandait la Mort par Inhibition, ou si la Terre savait qu'on la soupçonnait de le faire, il était évident qu'elle devait se préparer aux représailles des extra-terrestres. En fait, il s'agirait alors de manœuvres préliminaires à la première guerre interstellaire de l'histoire. L'explication était adéquate mais horrible.

Maintenant, restait la seconde question, celle à laquelle elle n'avait pas trouvé de réponse. Elle l'écrivit lentement : « Que signifie la réaction de Drake aux paroles : « Vous êtes une charmante hôtesse ? »

Elle tâcha de se remettre en situation. Le Hawkinsien avait dit ça, c'était inoffensif, naturel et poli, mais Drake s'était pétrifié en l'entendant. Inlassablement, elle avait repassé cette partie de la bande magnétique. Un Terrien aurait pu dire la même chose du même ton sans conséquence, en quittant un banal cocktail. L'enregistrement n'avait pas conservé l'expression de Drake ; pour ça, elle n'avait que ses souvenirs. Les yeux de Drake s'étaient remplis de terreur et de haine, et pourtant, Drake n'avait pratiquement peur de rien. Dans cette phrase : « Vous êtes une charmante hôtesse », qu'est-ce qui pouvait lui faire peur, le bouleverser à ce point ? Jalousie ? C'était absurde.

L'impression que Tholan s'était montré sarcastique ? Peut-être, mais peu probable. Elle était sûre que Tholan était sincère.

Elle renonça et traça un grand point d'interrogation sous cette question. Il y en avait deux, maintenant, un dans la colonne « Harg Tholan », et un dans la colonne « Drake ». Pouvait-il y avoir un lien entre l'intérêt manifesté par Tholan pour les Personnes Disparues, et la réaction de Drake à une phrase banalement polie ? Elle n'en voyait pas.

Elle posa sa tête sur ses bras. Il commençait à faire sombre dans le bureau, et elle était très fatiguée. Pendant un moment, elle dut errer dans cet étrange pays entre la veille et le sommeil, où la conscience perd le contrôle des pensées et des paroles qui se mettent à folâtrer dans la tête, folles et surréalistes. Mais, elles avaient beau sauter et danser, elles revenaient toujours à cette seule phrase : « Vous êtes une charmante hôtesse. » Parfois, elle l'entendait de la voix cultivée et atone de Harg Tholan, tantôt de la voix vibrante de Drake. Quand c'était Drake qui la prononçait, elle était vibrante d'amour, d'un amour qu'il ne lui avait jamais manifesté. Elle aimait l'entendre prononcer par Drake.

Elle se secoua pour reprendre ses esprits. Il faisait maintenant assez sombre dans la pièce et elle alluma sa lampe de bureau. Elle cligna des yeux puis fronça les sourcils. Une autre pensée devait lui être venue dans son demi-sommeil agité. Il y avait une autre phrase qui avait bouleversé Drake. Qu'est-ce que c'était ? Son front se sillonna de rides sous l'effort de la réflexion. Ce n'était pas hier soir. Ce n'était pas dans la conversation enregistrée ; donc, ce devait s'être placé avant. Elle ne trouva rien, et sa nervosité s'accrut.

Elle regarda sa montre et resta bouche bée. Il était presque huit heures. Ils devaient l'attendre à la maison.

Mais elle n'avait pas envie de rentrer chez elle. Elle n'avait pas envie de les affronter. Lentement, elle prit le papier sur lequel elle avait griffonné ses pensées de l'après-midi, le déchira en petits morceaux qui voletèrent dans le cendrier à flash atomique de son bureau. Il y eut une petite flamme, et ils disparurent sans laisser de trace.

Si seulement les pensées qu'ils représentaient avaient disparu de même.

Rien à faire. Elle devait rentrer à la maison.

Tout compte fait, ils ne l'attendaient pas. Elle les rencontra alors qu'ils émergeaient d'un gyrotaxi, comme elle sortait elle-même du métro. Le chauffeur du gyrotaxi, écarquilla les yeux en contemplant son pourboire, puis s'éleva en l'air et disparut. D'un accord tacite, ils attendirent tous les trois d'être dans l'appartement avant de parler.

Rose dit d'un air indifférent :

— J'espère que vous avez passé une bonne journée ? Dr Tholan.

— En effet. Et de plus, fascinante et instructive.

— Avez-vous pris le temps de manger ?

Bien que Rose n'eût elle-même rien mangé, elle n'avait pas faim du tout.

— Oui, certainement.

Drake intervint.

— J'ai fait monter le déjeuner et le dîner. Des sandwiches.

Il avait l'air fatigué.

Rose dit :

— Hello, Drake.

C'était la première fois qu'elle lui adressait la parole.

Drake la regarda à peine.

— Hello.

Le Hawkinsien dit :

— Vos tomates sont des légumes remarquables. Nous n'avons rien qu'on puisse leur comparer sur notre planète. J'ai bien dû en manger deux douzaines, plus une bouteille d'un dérivé de tomate.

— Ketchup, expliqua Drake, laconique.

Rose dit :

— Et votre visite au Bureau des Personnes Disparues, Dr Tholan ? Vous disiez que vous l'aviez trouvée instructive ?

— Oui, en effet.

Rose lui tourna le dos et se mit à tapoter les coussins du canapé, en disant :

— Instructive à quel point de vue ?

— Il m'a semblé très intéressant que la grande majorité des personnes disparues soient des hommes. Les épouses avertissent fréquemment la police de la disparition de leur mari, mais le contraire n'arrive pratiquement jamais.

Rose dit :

— Il n'y a aucun mystère à ça, Dr Tholan. C'est que vous ne connaissez pas notre organisation économique sur la Terre. Sur cette planète, voyez-vous, c'est généralement le mâle qui pourvoit aux besoins de la famille. C'est celui dont le travail est payé en unité monétaire.

Le rôle de la femme, dans la plupart des cas, est de s'occuper de la maison et des enfants.

— Mais ce n'est certainement pas universel !

Drake intervint :

— Plus ou moins. Si c'est à ma femme que vous pensez, elle représente une petite minorité de femmes capables de faire leur chemin toutes seules.

Rose tourna vivement la tête vers lui. Est-ce qu'il était sarcastique ?

Le Hawkinsien dit :

— Voulez-vous dire par là, Mr Smollett, que, les femmes, étant économiquement dépendantes de leurs maris, ont moins de facilité pour disparaître ?

— C'est une façon polie d'exprimer la chose, dit Rose, mais, en gros, c'est ça.

— Et diriez-vous que le Bureau des Personnes Disparues de New York donne une idée raisonnablement exacte de ce qui se passe dans le reste de la planète ?

— Oui, je crois.

Le Hawkinsien dit brusquement :

— Et y a-t-il aussi une explication économique au fait que, depuis l'invention des voyages interstellaires, le pourcentage des jeunes mâles disparus a augmenté ?

Ce fut Drake qui répondit d'un ton cassant.

— Grands dieux, c'est encore moins mystérieux que le reste. De nos jours, les fugitifs ont tout l'espace à leur disposition pour disparaître. Quiconque veut se débarrasser de ses problèmes n'a qu'à sauter dans le cosmonef en partance le plus proche. Ils cherchent toujours des hommes d'équipage, sans poser de questions, et après ça, c'est à peu près impossible de localiser les fugitifs, s'ils veulent vraiment rester en dehors de la circulation.

— Et ce sont presque toujours de jeunes hommes mariés depuis moins d'un an.

Rose éclata de rire. Elle dit :

— C'est toujours à ce moment-là que les problèmes paraissent aux hommes le plus insolubles. S'ils survivent à la première année de mariage, il n'y a en général plus aucune raison de disparaître.

De toute évidence, Drake ne trouvait pas ça drôle. De nouveau, Rose pensa qu'il avait l'air fatigué et malheureux. *Pourquoi s'obstinait-il à garder tous ses soucis pour lui ?* Puis elle pensa qu'il ne pouvait peut-être pas faire autrement.

Le Hawkinsien dit soudain :

— Est-ce que cela vous offenserait que je me débranche un moment ?

Rose dit :

— Pas du tout. J'espère que votre journée n'a pas été trop épuisante. Comme vous venez d'une planète dont l'attraction est plus forte que celle de la Terre, nous sommes tentés de présumer trop facilement que vous avez plus de résistance physique que nous.

— Oh, je ne suis pas fatigué physiquement.

Il regarda un moment les jambes de Rose, puis cligna les yeux d'amusement.

— Vous savez, je m'attends toujours à ce que les Terriens tombent en avant ou en arrière, à cause de la pauvreté de leur équipement en membres inférieurs. Pardonnez-moi la trop grande familiarité de ce commentaire, mais c'est votre remarque au sujet de la plus faible attraction de la Terre qui m'y a fait penser. Sur ma planète, deux jambes seraient insuffisantes. Mais tout cela est à côté de la question, pour le moment. J'ai absorbé toute la journée tant de concepts nouveaux et inusités pour moi, que je ressens le désir de me débrancher un peu.

Rose frissonna intérieurement. Enfin, impossible à deux races totalement différentes de se comprendre complètement. D'après ce qu'avaient compris les expéditions sur la Planète de Hawkins, les Hawkinsiens avaient la faculté de débrancher leur esprit conscient de toutes leurs fonctions corporelles, pour lui permettre de sombrer dans un état de calme méditatif qui pouvait durer pendant plusieurs jours terrestres. Les Hawkinsiens trouvaient cela agréable, parfois même nécessaire, quoiqu'aucun Terrien n'eût pu dire à quoi servait cette fonction.

Réciproquement, il n'avait jamais été complètement possible aux Terriens de faire comprendre le concept de « sommeil » à un Hawkinsien ou à toute autre créature extra-terrestre. Ce qu'un Terrien nommait sommeil ou rêve, paraissait à un Hawkinsien un symptôme alarmant de désintégration mentale.

Mal à l'aise, Rose pensa : *Voilà une chose de plus en quoi les Terriens sont uniques.*

Le Hawkinsien sortait à reculons, s'inclinant de sorte que ses membres supérieurs frôlaient le sol en un adieu poli. Drake lui adressa un signe de tête très sec comme il disparaissait au détour du couloir. Ils l'entendirent ouvrir, puis fermer sa porte, puis le silence.

Au bout de quelques minutes durant lesquelles le silence s'épaissit entre eux, Drake s'agita nerveusement et sa chaise craqua. Horrifiée, Rose remarqua qu'il avait du sang sur les lèvres. Elle pensa en elle-même : *il a des ennuis. Il faut que je lui parle. Ça ne peut pas continuer comme ça.*

Elle dit :

— Drake !

Drake sembla la regarder de très très loin. Lentement, ses yeux revinrent à la réalité et il dit :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu raccroches pour la journée, toi aussi ?

— Non, je suis prête à commencer au contraire. Aujourd’hui, c’est le demain dont tu parlais hier.  
Es-tu prêt à me parler ?  
— Je te demande pardon ?  
— Hier soir, tu as dit que tu me parlerais demain. Je t’écoute.

Drake fronça les sourcils. Ses yeux semblèrent s’enfoncer sous ses sourcils, et Rose sentit un peu de son courage l’abandonner. Il dit :

— Je croyais qu’il était convenu que tu ne me poserais pas de questions sur la part que j’ai dans cette affaire.

— Je crois qu’il est trop tard. J’en sais déjà trop sur ce qui t’intéresse là-dedans.

— Qu’est-ce que tu veux dire ? hurla-t-il en se levant d’un bond.

Puis, se ressaisissant, il s’approcha, lui posa les mains sur les épaules, et répéta d’une voix plus douce :

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

Rose fixait obstinément ses mains qui reposaient, toutes molles, sur ses genoux. Elle supporta patiemment les doigts qui s’enfonçaient douloureusement dans sa chair, et articula lentement :

— Le Dr Tholan pense que la Terre propage volontairement la Mort par Inhibition. C’est bien ça n’est-ce pas ?

Elle attendit. Lentement, l’étreinte se relâcha, et il resta debout devant elle, bras ballants, le visage perplexe et malheureux. Il dit :

— Qu’est-ce qui te fait penser ça ?

— C’est vrai, n’est-ce pas ?

Il dit tout d’une traite, d’une voix qui sonnait faux :

— Je veux savoir exactement pourquoi tu dis ça. Ne joue pas avec moi, Rose. C’est sérieux.

— Si je te le dis, est-ce que tu répondras à une question ?

— Quelle question ?

— Est-ce que la Terre propage délibérément la maladie, Drake ?

Drake leva les bras au ciel.

— Pour l’amour de Dieu, Rose !

Il s’agenouilla devant elle. Il prit ses mains dans les siennes, et elle les sentait trembler. Il se forçait à parler d’une voix apaisante et tendre.

Il disait :

— Rose, ma chérie, écoute. Tu as dans les mains une bombe à retardement, et tu t’en sers pour m’asticoter dans la meilleure tradition des disputes conjugales. Je ne te demande pas grand-chose. Seulement de me dire exactement pourquoi tu as dit – ce que tu viens de dire.

Il était terriblement grave.

— Je suis allée à l’Académie de Médecine de New York cet après-midi. J’ai fait quelques lectures.

— Mais pourquoi ? Pour quelle raison as-tu fait ça ?

— D’abord, parce que tu avais l’air de t’intéresser tellement à la Mort par Inhibition. Et aussi à cause de la remarque du Dr Tholan, suivant laquelle les cas sont plus nombreux depuis que les voyages interstellaires existent, et le plus fréquent sur la planète la plus proche de la Terre.

Elle s’arrêta.

— Et tes lectures ? dit-il vivement. Parle un peu de tes lectures, Rose.

Elle dit :

— Elles confirment ce qu'il dit. Je n'ai fait que feuilleter leurs travaux de ces dernières années pour me rendre compte de l'orientation de leurs recherches. Pourtant, il me semble assez évident que certains Hawkinsiens considèrent sérieusement la possibilité que la Mort par Inhibition vienne de la Terre.

— Est-ce qu'ils disent ça en toutes lettres ?

— Non, ou alors, je ne l'ai pas lu.

Elle le contempla avec surprise. Dans une affaire de cette importance, le gouvernement devait certainement avoir fait une enquête sur les recherches hawkinsiennes. Elle dit doucement :

— Tu n'es pas au courant des recherches hawkinsiennes sur cette question, Drake ? Le gouvernement...

— Ne t'occupe pas de ça.

Drake s'était éloigné d'elle, et maintenant, il se retournait. Il avait les yeux brillants. Il dit, comme faisant une heureuse découverte :

— Mais c'est vrai que tu es spécialiste de ces questions !

L'était-elle ? Ne découvrait-il cela que maintenant, alors qu'il avait besoin d'elle ? Les narines frémissantes, elle répondit avec raideur :

— Je suis biologiste.

Il dit :

— Ça je le sais. Mais ce que je veux dire, c'est que tu es spécialiste de la croissance. Tu ne m'as pas dit, un jour, que tu avais fait des travaux sur la croissance ?

— Si on veut. Sur les fonds qui m'ont été attribués par la Société du Cancer, j'ai publié vingt articles traitant des rapports de la structure de l'acide nucléique avec le développement embryonnaire.

— Parfait. J'aurais dû y penser.

Il haletait d'excitation.

— Dis-moi, Rose... Écoute, excuse-moi de m'être mis en colère tout à l'heure. Tu dois être aussi compétente que personne pour comprendre l'orientation de leurs recherches, si tu lis leurs publications, non ?

— Assez compétente, oui.

— Alors, dis-moi comment croient-ils que la maladie est propagée. En détail.

— Oh, écoute, tu m'en demandes un peu trop. J'ai passé quelques heures à l'Académie, c'est tout. Il me faudrait y passer beaucoup plus de temps pour être en mesure de répondre à ta question.

— Une hypothèse plausible, alors. Tu n'as pas idée à quel point c'est important.

Elle dit d'un ton dubitatif :

— Évidemment, « Études sur l'inhibition » est un traité de base sur cette question. Il doit résumer tous les faits connus.

— Oui ? Et c'est récent ?

— C'est une revue périodique. Le dernier volume date de l'année dernière.

— Est-ce qu'on y parle de ses travaux, à lui ? dit-il en pointant le doigt en direction de la chambre de Tholan.

— Plus que de n'importe qui. C'est une des autorités en la matière. J'ai particulièrement consulté ses articles.

— Et quelles sont ses théories sur l'origine de la maladie ? Tâche de te souvenir, Rose.  
Elle secoua la tête.

— Je pourrais jurer qu'il en rend la Terre responsable, mais il admet ne rien savoir sur la façon dont la maladie se propage. Ça aussi, je peux le jurer.

Il était debout devant elle, très raide. Il crispait les poings, et sa voix était à peine plus qu'un murmure.

— Ce n'est peut-être qu'une exagération. Qui sait...

Il pivota sur lui-même.

— Je veux en avoir le cœur net tout de suite, Rose. Merci de ton aide.

Elle lui courut après.

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

— Lui poser quelques questions.

Il fouilla dans les tiroirs de son bureau, et en ressortit bientôt la main droite. Elle tenait un pistolet à aiguille.

Elle cria :

— Non, Drake !

Il se dégagea brutalement, et tourna dans le couloir, vers la chambre du Hawkinsien.

Drake ouvrit la porte d'un geste brusque, et entra. Rose était sur ses talons, toujours cherchant à l'attraper par le bras, mais maintenant, il s'arrêtait et regardait Harg Tholan.

Le Hawkinsien était debout, immobile, le regard vague, les quatre membres inférieurs écartés au maximum dans toutes les directions. Rose avait honte de cette intrusion, comme si elle violait un rite intime. Mais Drake, insoucieux de cela, avança jusqu'à quatre pieds de la créature et resta là à la contempler. Ils étaient face à face, Drake tenant son pistolet à aiguille pointé sur le thorax du Hawkinsien.

Drake dit :

— Reste tranquille. Il va prendre graduellement conscience de ma présence.

— Comment le sais-tu ?

Il répondit sans ambages :

— Je *sais*. Maintenant, va-t'en !

Mais elle ne bougea pas, et Drake était trop absorbé pour lui prêter attention.

Sur certaines parties de son visage, la peau du Hawkinsien se mit à frissonner légèrement. C'était plutôt répugnant, et Rose préféra ne pas regarder.

Et Drake, soudain :

— C'est tout, Dr Tholan. Ne rebranchez aucun de vos membres. Les sens et la voix, ça suffira.

Le Hawkinsien parla d'une voix faible et lointaine.

— Pourquoi envahissez-vous ma chambre de débranchement ?

Puis, plus fort :

— Et pourquoi êtes-vous armé ?

Sa tête dodelinait légèrement au sommet d'un thorax parfaitement rigide. Il avait apparemment suivi les injonctions de Drake, et n'avait pas rebranché ses membres. Rose se demanda comment

Drake pouvait être au courant de la possibilité de ce rebranchement partiel. Elle ne le savait pas elle-même.

Le Hawkinsien reprit la parole.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Et cette fois, Drake répondit. Il dit :

— La réponse à certaines questions.

— Avec un pistolet à la main ? Je ne veux pas complaire à ce point à votre impolitesse.

— Il ne s'agit pas de me complaire. Il s'agit de sauver votre vie.

— Dans les circonstances actuelles, cela m'est assez indifférent. Je regrette, Mr Smollett, que les devoirs envers un invité soient si mal compris sur la Terre.

— Vous n'êtes pas mon invité, Dr Tholan, dit Drake. Vous vous êtes introduit chez moi sous des prétextes mensongers. Vous aviez des raisons pour ça, un plan que vous avez imaginé pour m'utiliser à vos fins. Et je n'ai aucun scrupule à renverser la situation.

— Vous feriez mieux de tirer. Ça gagnerait du temps.

— Vous êtes convaincu que vous ne répondrez pas à mes questions ? Cette réponse est en elle-même suspecte. Elle donne à penser que vous considérez certaines réponses comme plus importantes que votre vie.

— Je considère que les principes de la courtoisie sont très importants. Mais, en tant que Terrien, vous ne comprenez peut-être pas.

— Peut-être pas, en effet. Mais, en tant que Terrien, il y a une chose que je comprends parfaitement.

Drake bondit, avant que Rose n'ait eu le temps de crier, avant que le Hawkinsien n'ait pu rebrancher ses membres. Quand il recula, il avait à la main le tube flexible du cylindre de cyanure de Harg Tholan. Au coin de la grande bouche du Hawkinsien, à l'endroit où le tube avait été fixé, perlait une goutte de liquide incolore par une écorchure de la peau rugueuse. Elle se solidifia lentement en un globule gélatineux, à mesure qu'elle s'oxydait.

Drake donna une secousse au tube, et le cylindre se détacha. Il remit le capuchon sur la valve, au bout du cylindre, et le léger sifflement cessa.

— Je doute, dit Drake, qu'il s'en soit échappé assez pour nous mettre en danger. J'espère, pourtant, que vous réalisez ce qui va vous arriver, *maintenant*, si vous ne répondez pas aux questions que je vais vous poser – et y répondre de telle façon que je sois convaincu que vous dites la vérité.

— Rendez-moi mon cylindre, dit lentement le Hawkinsien. Sinon, je serai obligé de vous attaquer, et vous serez obligé de me tuer.

Drake recula d'un pas.

— Pas du tout. Attaquez-moi, et je vous tire dans les jambes. Vous les perdrez ; toutes les quatre, si c'est nécessaire, mais vous continuerez à vivre, d'une vie horrible. Vous vivrez pour mourir lentement d'une carence de cyanure. C'est une mort très désagréable. Moi, en tant que Terrien, je suis mal placé pour en apprécier toute l'horreur, mais vous, vous le pouvez, non ?

Le Hawkinsien avait la bouche grande ouverte, et dedans, quelque chose de jaune verdâtre remua. Rose avait envie de vomir. Elle aurait voulu crier : « *Rends-lui son cylindre, Drake !* » Mais rien ne sortait de sa gorge. Elle ne pouvait même pas détourner la tête.

Drake dit :



— Je crois que vous avez environ une heure avant que les effets de la carence de cyanure soient irréversibles. Parlez vite, Dr Tholan, et je vous rendrai votre cylindre.

— Et après ça... dit le Hawkinsien.

— Après ça, que vous importe ? Même si je vous tue, ce sera une mort facile ; pas la mort par carence de cyanure.

Quelque chose sembla mourir chez le Hawkinsien. Sa voix devint gutturale et ses mots indistincts comme s'il n'avait plus l'énergie de parler l'anglais avec perfection. Il dit :

— Quelles sont vos questions ?

Et tout en parlant, il suivait des yeux le cylindre dans la main de Drake.

Drake le balançait délibérément, cruellement, et les yeux de la créature suivaient, suivaient toujours...

Drake dit :

— Quelles sont vos théories concernant la Mort par Inhibition ? Quelle est la vraie raison de votre venue sur Terre ? Qu'est-ce qui vous intéresse au Bureau des Personnes Disparues ?

Rose s'aperçut qu'elle attendait, le souffle coupé par l'angoisse. C'étaient justement les questions qu'elle aurait voulu poser. Peut-être pas de cette façon, mais, dans le métier de Drake, la gentillesse et l'humanité passaient après l'efficacité.

Elle se répéta cela plusieurs fois, dans un effort pour lutter contre la haine que lui inspiraient les agissements de Drake à l'égard du Dr Tholan.

Le Hawkinsien dit :

— La réponse convenable prendrait plus que l'heure que j'ai devant moi. Vous m'avez profondément humilié en me forçant à parler sous la contrainte. Sur ma planète, vous n'auriez pas pu agir ainsi, quelles que soient les circonstances. Il n'y a qu'ici, sur cette planète révoltante, que je puisse être privé de cyanure.

— Vous gaspillez votre heure, Dr Tholan.

— Je vous en aurais probablement parlé, Mr Smollett. J'avais besoin de votre aide. C'est pourquoi je suis venu ici.

— Vous ne répondez toujours pas à mes questions.

— Je vais y répondre maintenant. Pendant des années, en plus de mon travail scientifique normal, j'ai fait des recherches personnelles sur les cellules de mes malades atteints de la Mort par Inhibition. J'ai été obligé de travailler dans le plus grand secret, car mon peuple voit d'un mauvais œil les méthodes utilisées pour connaître le corps d'un malade. Votre société aurait des réactions semblables à l'égard de quelqu'un qui pratiquerait, par exemple, la vivisection. C'est pour cette raison que je n'ai pas pu présenter mes conclusions à mes collègues médecins avant de les vérifier ici, sur la Terre.

— Quelles étaient vos théories ? demanda Drake.

De nouveau, il avait les yeux fiévreux.

— À mesure que j'avancais dans mes travaux, il devint de plus en plus évident pour moi que l'orientation des recherches sur la Mort par Inhibition était complètement fausse. Physiquement, il n'y a pas de solution au mystère. La Mort par Inhibition est exclusivement une maladie mentale.

Rose intervint.

— Pourtant, Dr Tholan, ce n'est certainement pas une maladie psychosomatique.

Un voile gris et translucide passa sur le regard du Hawkinsien. Il ne les regardait plus. Il dit :

— Non, Mrs Smollett, ce n'est pas une maladie psychosomatique. C'est une véritable maladie mentale ; une infection mentale. Mes malades avaient un esprit double. Au-delà et au-dessous de celui qui leur appartenait en propre, certaines évidences tendaient à prouver qu'il y avait un *autre* esprit – et un esprit *étranger* à la planète. J'ai travaillé sur des victimes de la Mort par Inhibition appartenant à d'autres races que la mienne, et j'ai fait la même constatation. Bref, il n'y a pas cinq sortes d'intelligences dans la Galaxie, mais six. Et la sixième est parasitaire.

Rose dit :

— C'est fantastique ! Impossible ! Vous devez vous tromper, Dr Tholan.

— Je ne me trompe pas. Jusqu'à ce que je vienne sur Terre, je pensais que je me trompais peut-être. Mais mon séjour à l'institut et ma visite au Bureau des Personnes Disparues m'ont convaincu du contraire. Qu'est-ce qu'il y a de tellement fantastique dans le concept d'une intelligence parasitaire ? Des intelligences de cette sorte ne laissent pas de restes fossiles – ni aucune trace de leur existence – si leur seule fonction est de tirer, d'une façon ou d'une autre, leur nourriture des activités mentales d'une autre créature. On peut très bien imaginer un tel parasite, perdant, peut-être au cours d'une évolution s'étendant sur des millions d'années, toutes les parties de son être physique, à part celle qui demeure nécessaire, comme le ver solitaire, parmi vos parasites terriens, a graduellement perdu toutes ses fonctions, à part la fonction reproductrice. Dans le cas d'une intelligence parasitaire, tous les attributs physiques disparaîtraient peu à peu. Il n'en resterait rien, qu'un pur esprit, vivant de l'esprit des autres, d'une façon que nous ne pouvons pas concevoir. Vivant particulièrement de l'esprit des Terriens.

Rose dit :

— Pourquoi particulièrement des Terriens ?

Drake se contentait de rester immobile, écoutant avidement, sans plus poser de questions. Il était satisfait, apparemment, de laisser parler le Hawkinsien.

— Ne devinez-vous donc pas que la sixième intelligence est originaire de la Terre ? Depuis ses commencements, l'humanité a vécu avec elle, s'y est adaptée, est devenue inconsciente de sa présence. C'est pourquoi les espèces supérieures d'animaux terrestres, y compris l'homme, cessent de grandir à leur maturité, puis, à leur heure, meurent de ce qu'on appelle leur mort naturelle. C'est le résultat d'une infection parasitaire universelle. C'est pourquoi vous dormez et vous rêvez, car c'est alors que l'esprit parasite se nourrit, et alors, peut-être devenez-vous un peu plus conscients de son existence. C'est pourquoi aussi, de toutes les intelligences, l'esprit terrestre est si sujet à l'instabilité. Ailleurs dans la Galaxie, où trouve-t-on des dédoublements de personnalités et autres manifestations semblables ? Après tout, même au bout de si longtemps, il doit encore y avoir des esprits qui souffrent de la présence du parasite.

« D'une façon ou d'une autre, ces esprits parasites pouvaient voyager à travers l'espace. Ils n'avaient pas de limitations physiques. Ils pouvaient glisser entre les étoiles en un état qui correspondrait à l'hibernation. Qu'est-ce qui poussa les premiers à ce voyage, je l'ignore ; on ne le saura probablement jamais. Mais après que ces pionniers eurent découvert l'existence d'intelligences sur d'autres planètes de la Galaxie, il y eut un courant, faible mais continu, d'intelligences parasites à travers l'espace. Nous, les habitants des mondes extérieurs, nous devons être pour eux une friandise de choix, sinon ils ne se seraient jamais donné tant de mal pour nous atteindre. Je suppose que beaucoup ne sont pas arrivés au bout de leur voyage, mais ça devait en valoir la peine

pour ceux qui réussissaient.

« Mais, voyez-vous, nous, des mondes extérieurs, nous n'avons pas vécu avec ce parasite depuis des millions d'années, comme l'homme et ses ancêtres. Nous ne nous y étions pas adaptés. Nos souches peu résistantes n'avaient pas été détruites graduellement au cours de centaines de générations, pour ne laisser survivre que les individus résistants. C'est pourquoi, tandis que les Terriens survivaient à l'infection pendant des décades, nous mourions d'une mort rapide, dans l'année. »

— Et c'est pour ça que le nombre des cas a augmenté depuis le début des voyages interstellaires entre la Terre et les autres planètes ?

— Oui.

Il y eut un silence, puis le Hawkinsien dit, dans un brusque accès d'énergie :

— Rendez-moi mon cylindre. Vous avez votre réponse.

Drake dit froidement :

— Et le Bureau des Personnes Disparues ?

Il s'était remis à balancer le cylindre ; mais maintenant, le Hawkinsien ne suivait plus ses mouvements. Le voile gris et translucide qui lui couvrait les yeux s'était épaissi, et Rose se demanda si cela traduisait sa lassitude, ou si c'était le résultat de la carence de cyanure.

Le Hawkinsien dit :

— De même que nous ne sommes pas très bien adaptés à l'intelligence qui infeste l'homme, elle n'est pas non plus très bien adaptée à nous. Elle peut vivre sur nous – et même, apparemment, elle le préfère – mais elle ne peut pas se reproduire en nous, considérés en tant que la source de sa vie. Aussi, la Mort par Inhibition n'est-elle pas directement contagieuse dans notre peuple.

Rose le regarda avec une horreur grandissante.

— Où voulez-vous en venir, Dr Tholan ?

— Le Terrien reste l'hôte privilégié du parasite. Un Terrien peut infecter l'un d'entre nous, s'il reste parmi nous. Mais le parasite, une fois installé dans une intelligence d'un autre monde, doit, d'une façon ou d'une autre, retourner sur la Terre s'il veut se reproduire. Avant les voyages interstellaires, cela n'était possible qu'en refaisant dans l'autre sens le voyage à travers l'espace, c'est pourquoi les cas d'infection demeuraient très rares. Maintenant, nous sommes infectés et réinfectés par les parasites qui retournent sur Terre, et reviennent chez nous dans l'esprit des Terriens qui voyagent dans les cosmonefs.

Rose dit d'une voix mourante :

— Et les personnes disparues...

— Sont les hôtes intermédiaires. Bien entendu, je ne connais pas la façon exacte dont ils procèdent. L'esprit terrestre masculin semble mieux convenir à leur propos. Vous vous souvenez qu'à l'institut, on m'a dit que la vie moyenne d'un homme était environ trois ans plus courte que celle de la femelle. Une fois que la reproduction a trouvé place, le mâle infecté s'en va, par cosmonef, dans les mondes extérieurs. Il disparaît.

— Mais c'est impossible, insista Rose. Ce que vous dites suppose que le parasite peut contrôler les actions de son hôte ! Cela ne peut pas être, ou alors, nous, les Terriens, nous nous serions bien aperçus de sa présence.

— Le contrôle, Mrs Smollett, peut être très subtil, et ne s'exercer que pendant la période active de la reproduction. Pensez à votre Bureau des Personnes Disparues. Pourquoi les jeunes hommes

disparaissent-ils ? Vous avez des explications économiques et psychologiques, mais elles ne sont pas suffisantes. Mais je m'affaiblis, et je ne peux pas parler plus longtemps. Je n'ai qu'une chose à ajouter. Dans ce parasite mental, votre peuple et le mien ont un ennemi commun. Les Terriens, eux non plus, ne seraient pas sujets à une mort involontaire, si ce n'était sa présence. J'avais pensé que, si j'étais dans l'impossibilité de retourner dans mon propre monde avec mes informations, à cause de la façon peu orthodoxe dont je les ai obtenues, je pourrais les communiquer aux autorités de la Terre, et leur demander leur aide pour anéantir cette menace. Imaginez ma satisfaction quand j'ai découvert que le mari de l'une des biologistes de l'institut était membre de l'une des commissions d'enquêtes terriennes les plus importantes. Naturellement, j'ai fait ce que j'ai pu pour être invité dans cette maison, afin de pouvoir traiter avec lui en privé, le convaincre de la terrible vérité et utiliser sa situation pour attaquer le parasite.

« Bien entendu, cela est maintenant impossible. Je ne peux pas trop vous en vouloir. En tant que Terriens, je ne pouvais pas m'attendre à ce que vous compreniez la psychologie de mon peuple. Néanmoins, vous devez bien comprendre que je ne peux plus rien avoir à faire avec aucun de vous. Je ne pourrais même pas supporter de rester plus longtemps sur Terre. »

Drake dit :

— Ainsi, dans tout votre peuple, il n'y a personne d'autre que vous à connaître votre théorie ?

— Personne.

Drake tendit le cylindre.

— Votre cyanure, Dr Tholan.

Le Hawkinsien le saisit avidement. Ses doigts souples manipulèrent le tube et la valve avec la plus grande délicatesse. En l'espace de dix secondes, il l'avait remis en place et respirait à pleins poumons. Ses yeux redevinrent clairs et transparents.

Drake attendit que la respiration du Hawkinsien fût redevenue normale, puis, sans expression, il leva son pistolet à aiguille et fit feu. Rose hurla. Le Hawkinsien resta debout. Ses quatre membres ne pouvaient pas se fléchir, mais sa tête retomba, et, de sa bouche soudain flasque, s'échappa le tube de cyanure, inutile. Une fois encore, Drake ferma la valve, puis il jeta le cylindre, et resta debout, à regarder la créature morte d'un air sombre. Aucune marque extérieure ne révélait qu'il avait été tué. La balle du pistolet à aiguille, plus fine que l'aiguille dont il tirait son nom, était entrée dans le corps sans bruit et sans rencontrer d'obstacles, et n'avait explosé avec des effets dévastateurs qu'une fois dans la cavité abdominale.

Rose sortit de la chambre en courant, sans cesser de hurler. Drake la poursuivait et la saisit par le bras. Elle entendit le claquement dur et sec de sa paume contre ses joues sans le sentir, et se mit à sangloter doucement.

Drake dit :

— Je t'avais dit de ne pas te mêler de ça. Maintenant, qu'est-ce que tu penses faire ?

Elle dit :

— Lâche-moi. Je veux partir. Je veux m'en aller.

— Parce que j'ai fait mon devoir ? Tu as bien entendu ce qu'a dit cette créature. Crois-tu que je pouvais lui permettre de retourner dans son monde pour y répandre ces mensonges ? Ils l'auraient cru. Et alors, qu'est-ce que tu crois qui serait arrivé ? Tu imagines ce que serait une guerre interstellaire ? Ils se seraient imaginé qu'ils étaient obligés de nous tuer tous pour arrêter la maladie.

Au prix d'un immense effort, Rose se ressaisit. Elle regarda Drake droit dans les yeux et dit :

— Dans ce qu’a dit le Dr Tholan, il n’y a ni mensonge ni erreur, Drake.

— Allons donc, tu deviens hystérique. Tu as besoin de dormir.

— Je sais qu’il a dit vrai parce que la Commission de Sécurité connaît très bien cette théorie et sait qu’elle est vraie.

— Pourquoi dis-tu quelque chose d’aussi absurde ?

— Parce que toi-même, tu t’es coupé deux fois.

Drake dit :

— Assieds-toi.

Elle s’assit, et il resta debout, à la regarder avec curiosité.

— Ainsi, je me suis coupé deux fois ? Tu as dû avoir une dure journée de détective amateur, ma chère. Tu caches vraiment bien certaines facettes de ton caractère.

Il s’assit en croisant les jambes.

Rose pensa qu’en effet la journée avait été dure. D’où elle était assise, elle voyait l’horloge électrique de la cuisine ; il était deux heures du matin. Harg Tholan était entré dans leur maison trente-cinq heures auparavant, et maintenant il gisait, mort, dans la chambre d’amis.

Drake dit :

— Eh bien, vas-tu me dire quand j’ai fait mes deux gaffes ?

— Tu es devenu livide quand Harg Tholan m’a dit que j’étais une charmante hôtesse. Le mot hôtesse est à double sens, tu sais. Un hôte est aussi quelqu’un qui donne asile à un parasite.

— Et d’une, dit Drake. Et la deuxième ?

— C’est quelque chose que tu as fait avant l’arrivée de Harg Tholan. Tu te rappelles, Drake ? Tu disais que ce devait être très désagréable pour des Hawkinsiens de frayer avec des Terriens, et je t’ai dit que Harg Tholan était médecin et qu’il n’avait pas le choix. Je t’ai demandé si tu pensais que les docteurs humains appréciaient particulièrement le fait d’aller sous les tropiques et de se laisser infecter par les piqûres de moustiques. Tu te souviens comme ça t’a bouleversé ?

Drake éclata de rire.

— Je ne me rendais pas compte que j’étais si transparent. Les moustiques sont les hôtes des parasites de la malaria et de la fièvre jaune.

Il soupira.

— J’ai fait ce que j’ai pu pour ne pas te mêler à tout ça. J’ai essayé de tenir le Hawkinsien à l’écart. J’ai essayé de te menacer. Mais maintenant, il n’y a plus rien à faire qu’à te dire la vérité. Il le faut, parce que seule la vérité – ou la mort – te fera tenir tranquille. Et je n’ai pas envie de te tuer.

Elle se recroquevilla sur sa chaise, les yeux écarquillés.

Drake dit :

— La Commission sait la vérité. Ça ne nous avance à rien. Tout ce que nous pouvons, c’est faire ce qui est en notre pouvoir pour empêcher les autres mondes de la découvrir.

— Mais on ne peut pas éternellement cacher la vérité ! Harg Tholan l’a découverte. Tu l’as tué, mais un autre extra-terrestre refera la même découverte – et cela n’aura pas de fin. Tu ne peux pas les tuer tous.

— Nous savons cela aussi, acquiesça Drake. Nous n’avons pas le choix.

— Pourquoi ? cria Rose. Harg Tholan t’a donné la solution. Il n’a fait ni allusions ni menaces au sujet d’une guerre entre les mondes. Il a suggéré qu’on s’associe avec les autres intelligences pour aider à anéantir le parasite. Et c’est possible ! Si, en commun accord avec les autres, nous tendons

tous nos efforts dans ce but...

— Tu veux dire que nous pouvions lui faire confiance ? Est-ce qu'il parlait au nom de son gouvernement ou des autres races ?

— Est-ce que nous avons le droit de refuser le risque ?

Drake dit :

— Tu ne comprends pas.

Il se pencha vers elle et prit l'une de ses mains, froide et sans résistance, entre les siennes. Il continua :

— Je vais avoir l'air idiot, à vouloir t'enseigner quelque chose sur ta propre spécialité, mais je veux que tu m'écoutes. Harg Tholan avait raison. L'homme et ses ancêtres préhistoriques vivent avec cette intelligence parasitaire depuis des siècles innombrables ; certainement très longtemps avant que nous soyons devenus l'*Homo Sapiens*. Dans cet intervalle, non seulement nous nous sommes adaptés à lui, mais nous en sommes devenus dépendants. Ce n'est pas un cas de parasitisme, c'est un cas de coopération mutuelle. Tes biologistes ont un nom pour ça, je crois.

Elle lui retira sa main.

— De quoi parles-tu ? De la symbiose ?

— Exactement. N'oublie pas que nous avons une maladie qui nous est propre. La maladie contraire, qui consiste en une croissance non contrôlée. Tu en as déjà parlé, en opposition avec la Mort par Inhibition. Eh bien, quelle est la cause du cancer ? Depuis combien de temps les biologistes, les physiologistes, les biochimistes et autres travaillent-ils sur cette question ? Et à quels résultats sont-ils arrivés ? Pourquoi ? Est-ce que tu ne peux pas répondre toute seule à cette question, maintenant ?

Elle dit lentement :

— Non, je ne peux pas. Qu'est-ce que tu veux dire ?

— C'est très bien de dire que, si nous pouvions nous débarrasser du parasite nous pourrions grandir, et même vivre indéfiniment si nous le désirions ; ou tout au moins, jusqu'à ce que nous soyons las d'être trop grands ou de vivre trop longtemps, et que nous nous supprimions nous-mêmes. Mais, combien de millions d'années se sont écoulés depuis que le corps humain n'a plus été soumis à cette croissance illimitée ? Pourrait-il la supporter de nouveau ? Est-ce que la chimie du corps serait adaptée à cela ? Le corps possède-t-il tous les je-ne-sais-quoi qu'il faut ?

— Les enzymes, lui souffla doucement Rose.

— Oui, les enzymes. C'est impossible pour nous. Si, pour une raison quelconque, l'intelligence parasitaire, comme Harg Tholan l'appelle, quitte le corps humain, ou si ses rapports avec l'esprit humain sont altérés, la croissance a bien lieu, mais d'une façon désordonnée. Nous appelons cette croissance, cancer. Tu es contente ? Il n'y a pas moyen de se débarrasser du parasite. Nous sommes liés pour l'éternité. Pour se débarrasser de leur Mort par Inhibition, les extra-terrestres doivent d'abord exterminer tous les vertébrés de la Terre. Il n'y a pas d'autre solution pour eux, c'est pourquoi nous devons leur cacher ces connaissances. Tu comprends ?

Elle avait la bouche sèche et il lui était difficile de parler.

— Je comprends, Drake.

Elle remarqua qu'elle avait le front couvert de transpiration, et que la sueur lui coulait le long des joues.

— Et maintenant, il va falloir le sortir de l'appartement.

— La nuit est bien avancée, et je vais pouvoir sortir le corps de l'immeuble. À partir de là...

Il se tourna vers elle.

— Je ne sais pas quand je reviendrai.

— Je comprends, Drake, répéta-t-elle.

Harg Tholan était lourd. Drake fut obligé de le traîner à travers tout l'appartement. Rose se détourna, prise de nausée. Elle se cacha les yeux, jusqu'à ce qu'elle entendît la porte se refermer. Elle se murmura à elle-même :

— Je comprends, Drake.

Il était trois heures du matin. Près d'une heure s'était écoulée depuis qu'elle avait entendu la porte se refermer doucement sur Drake et son fardeau. Elle ne savait pas où il allait, ce qu'il avait l'intention de faire...

Elle était assise, engourdie. Elle n'avait pas envie de dormir, pas envie de bouger. Elle surveillait étroitement ses pensées, pour les empêcher de revenir à des choses qu'elle savait, et qu'elle aurait préféré ignorer.

Des esprits parasites ! Était-ce une coïncidence, ou s'agissait-il d'un étrange souvenir de la race, d'un vestige ténu mais impérissable de la tradition ou de l'intuition, venu du fond des millénaires, et qui maintenait vivant le mythe curieux des origines humaines ? Elle pensa qu'au commencement il y avait eu deux intelligences sur la Terre. Il y avait des humains dans le Jardin d'Éden, et il y avait aussi le serpent, qui « était plus subtil qu'aucun animal des champs ». Le serpent avait infecté l'homme, et, en conséquence, avait perdu ses membres. Ses attributs physiques n'étaient plus nécessaires. Et à cause de l'infection, l'homme avait été chassé du Jardin de la vie éternelle. La Mort avait fait son apparition dans le monde.

Pourtant, malgré ses efforts, ses pensées revenaient à Drake. Elle les repoussaient, et elles revenaient ; elle compta, prononça tout haut le nom des objets qu'elle voyait, elle cria : « Non, non, non », et les pensées revenaient. Elles revenaient inlassablement.

Drake lui avait menti. Son histoire était plausible. Elle aurait tenu en tout autres circonstances ; mais Drake n'était pas biologiste. Le cancer ne pouvait pas être, comme Drake le prétendait, une maladie qui n'était que le résultat de la perte de la capacité de grandir normalement. Le cancer s'attaquait à des enfants encore en pleine croissance ; il pouvait même s'attaquer aux tissus embryonnaires. Il s'attaquait aux poissons, qui, comme les extra-terrestres, n'arrêtaient jamais de grandir tout au long de leur vie, et ne mouraient que par maladie ou accident. Il s'attaquait à des planètes qui n'avaient pas d'esprit et ne pouvaient pas être parasitées. Le cancer n'avait rien à voir avec la présence ou l'absence d'une croissance normale ; c'était une maladie générale de la vie, contre laquelle *aucun* tissu d'*aucun* organisme multicellulaire n'était complètement immunisé.

Il n'aurait pas dû se donner la peine de mentir. Il n'aurait pas dû laisser quelque obscure faiblesse sentimentale le persuader d'éviter la nécessité de la tuer. Elle leur dirait tout, à l'institut. Le parasite *pouvait* être vaincu. Son absence ne causerait pas le cancer. Mais qui la croirait ?

Elle se mit la main sur les yeux. Les jeunes hommes qui disparaissaient le faisaient généralement au cours de leur première année de mariage. Quel que fût le processus de reproduction de l'intelligence parasite, il comprenait certainement une étroite association avec un autre parasite, — le type d'association étroite et continue qui ne devait être possible que si leurs hôtes respectifs étaient en association tout aussi étroite. Comme dans le cas des jeunes mariés.

Elle sentait ses pensées se désintégrer lentement. Elles revenaient vers elle, et lui disaient : « Où est Harg Tholan ? » Et elle répondit : « Avec mon mari. » Mais alors, elles disaient : « Où est ton mari ? » parce qu'il était parti, lui aussi. Il n'avait plus besoin d'elle. Il ne reviendrait jamais. Ils ne le retrouveraient jamais, parce qu'il serait parti dans l'espace. Elle signalerait la disparition de Drake Smollett et de Harg Tholan au Bureau des Personnes disparues.

Elle aurait voulu pleurer, mais elle ne pouvait pas ; elle avait les yeux secs, et ça lui faisait mal.

Puis elle fut prise d'un fou rire inextinguible. C'était vraiment trop drôle. Elle avait cherché les réponses à beaucoup de questions, et elle les avait toutes trouvées. Elle avait même trouvé la réponse à la question dont elle pensait qu'elle n'avait aucun rapport avec le sujet.

Elle avait finalement appris pourquoi Drake l'avait épousée.



# **Préface à**

## **« Y a-t-il un homme en incubation ? »**

*Le largage de la bombe atomique en 1945 rendit la science-fiction respectable. Après les horreurs qui trouvèrent place à Hiroshima, tout le monde put se rendre compte que les écrivains de science-fiction n'étaient pas simplement de doux rêveurs doublés de dingues, après tout, et que bien des thèmes de ce genre littéraire faisaient maintenant partie intégrante des gros titres des journaux.*

*Je suppose que les écrivains et les lecteurs de science-fiction furent, dans l'ensemble, assez contents, sinon des effets de la bombe elle-même, du moins de la cristallisation en une réalité tangible de ce qui, jusque-là, n'était que de la science-fiction.*

*Pour moi, mes réactions furent ambivalentes. Sans parler des effets terrifiants de l'explosion, ni du sentiment quelque peu irrationnel que des choses comme la bombe atomique nous appartenaient en propre à nous, et pas du tout au monde réel, je sentais confusément que la réalité pouvait jeter un certain ridicule sur notre domaine.*

*Et c'est ce qui est arrivé dans une certaine mesure. La nouvelle réalité manifesta une certaine tendance à clouer au sol les écrivains de science-fiction. Avant 1945, la science-fiction était encore à l'état libre et sauvage. Tous ses thèmes et ses intrigues appartenaient au royaume de la fantaisie, et nous pouvions faire ce qui nous plaisait. Après 1945, on ressentit le besoin croissant de parler de la Commission de l'Énergie Atomique et de façonner l'étendue infinie de nos pensées pour qu'elle concorde avec la petite partie d'entre elles qui étaient devenues réalité.*

*En fait, ce fut la naissance de quelque chose que je baptisai « la science-fiction de demain » ; l'histoire de science-fiction qui n'avait pas plus de nouveauté que les gros titres du journal de demain.*

*Croyez-moi, il n'y a rien de plus ennuyeux que les gros titres de demain dans la science-fiction. Prenez, par exemple, Sur la Plage, de Nevil Shute. Certainement que pour l'amateur de science-fiction – contrairement au public en général – ce roman fait l'effet d'un roman à l'eau de rose. Bon, il y a une guerre nucléaire au début de l'histoire – et alors quoi de nouveau ?*

*Je résistai à la tentation de baser uniquement une histoire sur le présent, jusqu'à ce que j'aie trouvé le moyen de le faire sans devenir l'esclave de l'actualité et des gros titres.*

*Je voulais écrire une histoire traitant des choses de demain, mais qui ne serait pas démodée après-demain.*

*Le résultat, c'est « Y a-t-il un homme en incubation...? » qui, en dépit de son actualité, appartient autant à la science-fiction aujourd'hui que quand elle fut écrite en 1951.*

*Première publication : Astounding Science Fiction, Juin 1951. Copyright 1951 par Street et Smith Publications, Inc.*

## « Y a-t-il un homme en incubation... ? »

Le Sergent de Police Mankiewicz était au téléphone, et n'en avait pas l'air particulièrement heureux. Sa conversation faisait l'effet d'un pétard à répétition.

Il disait :

— C'est exact ! Il est entré ici et il a dit : « Mettez-moi en prison parce que j'ai envie de me tuer. »

— ... Je n'y peux rien. C'est exactement ce qu'il a dit. Moi aussi, je trouve ça dingue.

— ... Écoutez, mon petit gars, le mec correspond au signalement. Vous m'avez demandé des renseignements, et je vous les donne.

— ... Oui il a cette même cicatrice sur la joue droite, et il a dit qu'il s'appelait John Smith. Il n'a pas dit du tout qu'il était le Docteur Machin-Truc.

— ... Évidemment que c'est un faux nom. Personne ne s'appelle John Smith. En tout cas, pas dans une station de police.

— ... Il est en prison en ce moment.

— ... Oui, il est en prison.

— ... Voies de fait sur un agent de la force publique, injures, et détérioration de la propriété publique. Ça fait trois chefs d'accusation.

— ... Qui il est, je m'en fous.

— ... D'accord. Je reste en ligne.

Il leva les yeux sur l'Officer Brown, et mit sa main sur l'écouteur. Une main grosse comme un jambon, dans laquelle l'écouteur disparut presque complètement. Il avait le visage rude et rougeaud, couvert de sueur sous sa tignasse blonde.

Il dit :

— Encore des emmerdements ! On n'a que des emmerdements dans un commissariat. J'aimerais mieux régler la circulation dans un bled.

— Qui est au téléphone ? demanda Brown.

Il venait de rentrer et ça ne le concernait pas vraiment. Lui aussi pensait que Mankiewicz serait plus à sa place en train de régler la circulation, en banlieue de préférence.

— Oak Ridge. Longue distance. Un certain Grant. Chef d'un service quelconque qui finit en logique, et maintenant, il appelle quelqu'un à soixante-quinze cents la minu... Hello !

Mankiewicz raffermi son écouteur dans sa main et se pencha.

— Écoutez, dit-il, je vais reprendre tout depuis le commencement. Je veux que vous compreniez bien toute l'histoire, et si elle ne vous plaît pas, vous n'aurez qu'à envoyer quelqu'un voir ici. Le type ne veut pas d'avocat. Il dit qu'il veut rester en prison, et, là, mon pote, c'est pas moi qui vais le contrarier.

« Vous allez m'écouter, oui ? Il s'est amené hier, il est venu droit sur moi, et il a dit : « Monsieur l'agent, je veux que vous me mettiez en prison parce que j'ai envie de me tuer. » Alors je lui ai dit : « C'est dommage que vous ayez envie de vous tuer. M'sieur. Ne le faites pas, parce que si vous le faites, vous le regretterez toute votre vie. »

— ... Mais je *suis* sérieux. Je vous dis simplement ce que je lui ai dit. Je ne vous dis pas que c'était drôle, mais j'ai mes propres ennuis ici, si vous voyez ce que je veux dire. Vous croyez que

j'ai rien d'autre à faire que d'écouter des dingues qui s'amènent et qui...

— ... Laissez-moi le temps, si ça vous fait rien ! J'ai dit : « Je ne peux pas vous mettre en prison parce que vous avez envie de vous tuer. Ce n'est pas un crime. » Et il a dit : « Mais je n'ai pas envie de mourir. » Ce que je veux dire, c'est que si un gars veut se suicider, c'est bien, et s'il ne veut pas, c'est bien aussi, mais je veux pas qu'il vienne pleurer sur mon épaule.

— ... Mais j'y arrive. Alors, il m'a dit : « Si je commets un délit, est-ce que vous me mettez en prison ? » J'ai dit : « Si vous êtes pris, et si quelqu'un porte plainte, et si vous ne pouvez pas verser de caution, alors on vous mettra en prison. Et maintenant, dégagez. » « Alors, il a pris l'encrier sur mon bureau, et avant que j'aie pu l'arrêter, il l'a renversé sur mon buvard.

— ... C'est bien ça ! Pourquoi vous croyez qu'on l'a inculpé de « détérioration de la propriété publique » ? Sans compter que l'encre a coulé tout le long de mon pantalon.

— ... Oui, voies de fait sur un agent de la force publique, aussi. Je me suis précipité pour le secouer un peu, et il m'a donné un bon coup de pied dans les tibias et m'a envoyé son poing en plein dans l'œil.

— ... Non, je n'invente pas. Vous voulez venir ici pour jeter un coup d'œil sur ma figure ?

— ... Il passera en jugement un de ces jours. Jeudi, peut-être.

— ... Trois mois, c'est le minimum qu'il peut tirer, sauf si les psychologues s'en mêlent. Personnellement, je trouve aussi qu'on devrait le mettre en cabane.

— ... Officiellement, c'est John Smith. C'est le nom qu'il m'a donné.

— ... Non, Monsieur, on ne le libérera pas avant que la justice n'ait suivi son cours.

— ... O. K., faites donc ça, si ça peut vous faire plaisir, mon gars ! Moi, je fais mon boulot.

Il reposa bruyamment l'écouteur, le fusilla du regard, puis décrocha et composa un numéro. Il dit :

— Gianetti ?

Puis, ayant reçu la réponse appropriée, il commença à parler.

— Qu'est-ce que c'est que ça que la C.E.A. ? J'ai parlé à un zigoto et il m'a dit...

— ... Non, je ne blague pas, abruti. Si je blaguais, je mettrais une pancarte. Alors, l'alphabet, qu'est-ce qu'il dit ?

Il écouta et dit : « Merci » d'une toute petite voix, et raccrocha.

Il avait un peu perdu de ses couleurs.

— Le deuxième mec, c'était le président de la Commission de l'Énergie Atomique, dit-il à Brown. Ils ont dû me brancher d'Oak Ridge sur Washington.

Brown se leva d'un bond.

— Peut-être que le F.B.I. recherche ce John Smith. C'est peut-être un de ces savants...

Il se sentit porté à philosopher.

— Ils devraient leur cacher les secrets atomiques à ces gars-là. Tout allait bien tant que le Général Groves était le seul au courant de la bombe atomique. Mais, dès qu'ils en ont parlé à tous ces savants...

— Ah, ta gueule ! gronda Mankiewicz.

Le Dr Oswald Grant ne quittait pas des yeux la ligne blanche marquant le milieu de la route, et il manœuvrait la voiture comme s'il s'agissait d'une ennemie personnelle. Il la manœuvrait toujours comme ça. Il était grand et noueux, avec un visage réservé. Ses genoux touchaient le volant, et ses

phalanges blanchissaient chaque fois qu'il prenait un tournant.

L'inspecteur Darrity était assis à côté de lui, jambes croisées de telle sorte que la semelle de son soulier gauche était étroitement appliquée contre la porte. Elle laisserait une marque terreuse quand il se lèverait. Il faisait sauter un canif marron d'une main dans l'autre. Un peu plus tôt, il en avait ouvert la lame brillante et menaçante, et avait commencé à se nettoyer les ongles, mais un virage un peu brusque avait failli lui coûter un doigt, et il avait renoncé.

Il dit :

— Qu'est-ce que vous savez de ce Ralson ?

Les yeux de Grant quittèrent momentanément la route pour s'y reporter aussitôt. Il dit, l'air mal à l'aise.

— Je le connais depuis qu'il a passé son doctorat à Princeton. C'est un homme très brillant.

— Ah, oui ? Brillant, hum ? Comment se fait-il que vous autres savants, quand vous parlez les uns des autres, vous vous qualifiez toujours de « brillants » ? Il n'y en a pas de médiocres ?

— Beaucoup. Moi, par exemple. Mais pas Ralson. Demandez à n'importe qui. Demandez à Oppenheimer. Demandez à Bush. Il était le plus jeune observateur à Alamogordo.

— O.K. Il était brillant. Et sa vie privée ?

Grant ne répondit pas tout de suite.

— Je ne sais pas.

— Vous le connaissez depuis Princeton. Ça fait combien d'années ?

Voilà deux heures qu'ils filaient sur l'autoroute au nord de Washington sans pratiquement échanger un mot. Maintenant Grant sentait que l'atmosphère avait changé et que la loi refermait sur lui son étreinte.

— Il a obtenu son diplôme en 1943.

— Ça fait donc huit ans que vous le connaissez.

— C'est exact.

— Et vous ne savez rien de sa vie privée ?

— Chacun est maître de sa vie privée, Inspecteur. Il n'était pas très sociable. Beaucoup de nos hommes sont comme ça. Ils travaillent sous pression, et, quand ils ont fini, ça ne les intéresse pas de fréquenter les gens du laboratoire.

— Est-ce qu'il appartenait à une organisation quelconque ?

— Non.

L'inspecteur dit :

— Vous a-t-il jamais dit quelque chose donnant à penser qu'il n'était pas patriote ?

Grant hurla :

— Non.

Et ils continuèrent un moment en silence.

Puis Darrity reprit :

— Est-ce que ce Ralson est important pour la recherche atomique ?

Grant se courba sur son volant et dit :

— Aussi important qu'un seul homme peut l'être. Je vous accorde que personne n'est indispensable. Mais Ralson a toujours semblé unique en son genre. Il a une mentalité d'ingénieur.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Il n'est pas lui-même grand mathématicien, mais il peut inventer les gadgets qui donnent la vie

aux mathématiques des autres. À ce point de vue, personne ne lui est supérieur. Je ne sais pas combien de fois, inspecteur, nous nous sommes trouvés devant un problème à résoudre, mais sans le temps qu'il fallait pour trouver la solution. Tous les esprits étaient vides, jusqu'à ce qu'il nous jette une idée, disant : « Pourquoi est-ce que vous n'essayez pas ça et ça ? » Et il s'en allait. Ça ne l'intéressait même pas de voir si ça marchait. Mais ça marchait toujours. Toujours ! Peut-être qu'on y aurait éventuellement pensé nous-mêmes, mais ça aurait pu nous prendre plusieurs mois de plus. Je ne sais pas comment il fait. Ça ne sert à rien de le lui demander. Il se contente de vous regarder en disant : « C'est évident », et il s'en va. Bien entendu, une fois qu'il nous a montré comment faire, *c'est évident*.

L'inspecteur le laissa parler sans l'interrompre. Quand il s'arrêta, il dit :

— Diriez-vous qu'il a une mentalité bizarre ? Excentrique ?

— Quand on a affaire à un génie, on ne s'attend pas à ce qu'il soit normal, non ?

— Peut-être pas. Mais à quel point exactement, ce génie particulier était-il anormal ?

— Il ne parlait jamais, principalement. Parfois, il ne voulait pas travailler.

— Il restait chez lui et allait à la pêche ?

— Non. Il venait au laboratoire comme d'habitude ; mais il restait assis à son bureau, sans rien faire. Ça durait parfois des semaines. Il ne répondait pas, et ne vous regardait même pas quand on lui parlait.

— Mais est-ce qu'il a jamais abandonné complètement son travail ?

— Avant cette fois-ci ? Jamais !

— Est-ce qu'il a jamais proclamé qu'il voulait se suicider ? Ou dit qu'il ne serait en sécurité qu'en prison ?

— Non.

— Vous êtes sûr que ce John Smith est bien Ralson ?

— Presque certain. Il a, sur la joue droite, la cicatrice d'une brûlure chimique à laquelle on ne peut pas se tromper.

— O. K., d'accord. Alors je vais lui parler pour voir ce qu'il a dans le ventre.

Cette fois, le silence retomba pour de bon. Le Dr Grant suivait des yeux l'arc que décrivait la lame brillante du canif passant d'une main dans l'autre.

Le gardien écouta le haut-parleur et leva les yeux sur ses visiteurs.

— Nous pouvons le faire amener ici, Inspecteur, ça ne fait rien.

— Non, dit le Dr Grant en secouant la tête. Allons-y.

Darrity dit :

— Est-ce que c'est normal, pour Ralson ? Est-ce que vous le voyez en train d'attaquer un gardien qui le fait sortir de sa cellule ?

Grant dit :

— Je ne sais pas.

Le gardien étendit une main calleuse. Son gros nez frémit.

— On n'a rien fait pour lui jusqu'à maintenant à cause de ce télégramme de Washington, mais, franchement, il n'est pas à sa place ici. Je serai bien content quand je ne l'aurai plus sur les bras.

— On va le voir dans sa cellule, dit Darrity.

Ils descendirent le long corridor en ciment bordé de portes à barreaux. Des yeux vides et

indifférents les regardaient passer.

Le Dr Grant en eut la chair de poule.

— On l’a gardé *ici* pendant tout ce temps-là ?

Darrity ne répondit pas.

Le gardien, qui marchait devant eux, s’arrêta.

— Voici la cellule.

Darrity demanda :

— Est-ce que c’est le Dr Ralson ?

Le Dr Grant regarda en silence la silhouette allongée sur le lit de camp. Quand ils étaient arrivés l’homme était étendu, mais maintenant, il s’était levé sur le coude et semblait essayer de rentrer dans le mur. Ses cheveux étaient fins et couleur sable, il était mince, avec des yeux bleu porcelaine, sans expression. Sur la joue droite, il avait une boursouflure rouge qui finissait en pointe, comme une queue de têtard.

Le Dr Grant dit :

— C’est Ralson.

Le gardien ouvrit la porte et entra, mais l’inspecteur Darrity le renvoya d’un geste. Ralson les regardait en silence. Il avait ramené ses deux pieds sur le bord de son lit et poussait en arrière. Il avala sa salive et sa pomme d’Adam monta et descendit.

Darrity dit doucement :

— Dr Elwood Ralson ?

— Qu’est-ce que vous voulez ?

Voix étonnante du baryton.

— Voulez-vous venir avec nous, s’il vous plaît ? Nous avons quelques questions à vous poser.

— Non ! Fichez-moi la paix !

— Dr Ralson, dit Grant, on m’a envoyé pour vous demander de reprendre votre poste.

Ralson regarda le savant, et pendant un instant, il y eut dans ses yeux une lueur qui n’était pas de la peur. Il dit :

— Hello, Grant.

Il se leva.

— Écoutez, j’ai demandé qu’on me mette dans une cellule capitonnée. Vous ne pouvez pas m’obtenir ça ? Vous me connaissez, Grant. Vous savez que je ne le demanderais pas si je ne sentais pas que c’est nécessaire. Aidez-moi. Je ne peux pas supporter les murs durs. Ça me donne envie de... taper...

Et il donna un grand coup du plat de la main contre le ciment derrière son lit.

Darrity avait l’air pensif. Il sortit son canif et ouvrit la lame brillante. Soigneusement, il se mit à se nettoyer l’ongle du pouce, et dit :

— Voudriez-vous voir un docteur ?

Mais Ralson ne lui répondit pas. Il suivait des yeux l’éclat de la lame, bouche bée, lèvres humides. Sa respiration se fit irrégulière et oppressée.

Il dit :

— Rangez ça !

Darrity s’arrêta.

— Ranger quoi ?

— Le couteau. Ne le sortez pas devant moi. Je ne peux pas supporter de le regarder.

Darrity dit :

— Pourquoi ?

Il le tendit sur sa main.

— Qu'est-ce qu'il a ? C'est un bon couteau.

Ralson bondit. Darrity se recula, et sa main gauche s'abattit sur le poignet de l'autre. Il leva le couteau en l'air.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ralson ? Qu'est-ce que vous voulez ?

Grant protesta bien haut, mais Darrity lui fit signe de s'écarter.

Darrity dit :

— Qu'est-ce que vous voulez, Ralson ?

Ralson tendit le bras, essayant d'atteindre le couteau, mais fut obligé de se courber sous la terrible poigne de l'autre. Il haleta :

— Donnez-moi le couteau.

— Pourquoi, Ralson ? Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Je vous en prie. Il le faut...

Il suppliait.

— Il faut que je cesse de vivre.

— Vous voulez mourir ?

— Non. Mais je le dois.

Darrity le repoussa. Ralson chancela en arrière et s'abattit sur son lit qui grinça bruyamment. Lentement, Darrity replia sa lame et remit son couteau dans sa poche. Ralson se cacha le visage dans ses mains. Ses épaules tremblaient, mais, sinon, il était immobile.

Il y eut des cris dans le corridor, comme les autres prisonniers réagissaient au bruit venant de la cellule de Ralson. Le gardien arriva en courant, criant au passage :

— Silence !

Darrity leva les yeux.

— Tout va bien, Gardien.

Il s'essuyait les mains à un grand mouchoir blanc.

— Je crois qu'il faut lui trouver un docteur.

Le Dr Gottfried Blaustein était petit, brun, et parlait avec une trace d'accent autrichien. S'il avait porté le bouc, il aurait été la caricature parfaite du psychiatre vu par l'homme de la rue. Mais il était glabre, et vêtu avec beaucoup de soin. Il observa Grant avec attention, l'évaluant, enregistrant certaines observations et déductions. Maintenant, il faisait cela machinalement, pour tous les gens qu'il rencontrait.

Il dit :

— Vous m'avez fait un genre de portrait. Vous décrivez un homme de grand talent, un génie, peut-être. Vous me dites qu'il ne s'est jamais senti à son aise en compagnie ; qu'il ne s'est jamais incorporé au milieu de laboratoire, bien que ce soit là qu'il ait rencontré ses plus grands succès. Est-ce qu'il y a un autre milieu auquel il se soit adapté ?

— Je ne comprends pas.

— Il n'est pas donné à chacun d'entre nous de rencontrer le genre de compagnie qui lui plaît à

l'endroit ou dans la partie où nous gagnons notre vie. Souvent, on compense en jouant d'un instrument, en faisant des randonnées ou en s'affiliant à un club. En d'autres termes, on crée un autre type de société, où, en dehors du travail, on se sent mieux. Inutile qu'il ait un rapport quelconque avec les occupations professionnelles. C'est une évasion, et pas forcément une évasion malsaine.

Il sourit et ajouta :

— Moi-même, je fais collection de timbres. Je suis membre actif de la Société Américaine de Philatélie.

Grant secoua la tête.

— Je ne sais pas ce qu'il faisait en dehors de ses heures de travail. Mais je doute qu'il se soit livré à l'un des genres d'activités que vous mentionnez.

— Hummmmm. Ce serait bien triste. On cherche où l'on peut sa détente et ses loisirs, mais on doit les trouver quelque part, non ?

— Avez-vous déjà parlé au Dr Ralson ?

— Au sujet de ses problèmes ? Non.

— Vous n'avez pas l'intention de le faire ?

— Oh, si. Mais il n'est ici que depuis une semaine. Il faut lui donner le temps de se remettre. Il était dans un état d'extrême excitation quand il est arrivé. Presque du délire. Je le laisse se reposer et s'habituer à son nouveau milieu. Après, je lui parlerai.

— Pourrez-vous le convaincre de revenir travailler ?

Blaustein sourit.

— Comment le saurais-je ? Je ne connais même pas la nature de ses troubles.

— Pourriez-vous, du moins, le débarrasser des plus graves, de cette obsession, et terminer le traitement quand il aura repris le travail ?

— Peut-être. Mais je ne me risquerai pas même à donner un avis avant plusieurs conversations avec lui.

— Combien de temps croyez-vous que cela prendra ?

— En ces matières, Dr Grant, personne ne peut rien dire.

Grant se claqua les mains l'une contre l'autre.

— Eh bien, faites pour le mieux. Mais c'est beaucoup plus important que vous ne pensez.

— Peut-être. Mais il se peut que vous puissiez m'aider, Dr Grant.

— Comment ?

— Pouvez-vous m'obtenir certaines informations qui sont peut-être classées « top secret » ?

— Quel genre d'informations ?

— Je voudrais savoir le pourcentage des suicides, depuis 1945, chez les physiciens nucléaires. Également, combien ont abandonné leur travail pour des travaux scientifiques de nature différente, ou même complètement abandonné la science.

— Est-ce que cela a un rapport avec Ralson ?

— Vous ne pensez pas que sa terrible insatisfaction pourrait être une maladie professionnelle ?

— C'est-à-dire que... il y en a beaucoup qui ont quitté leur travail, naturellement.

— Pourquoi « naturellement », Dr Grant ?

— Vous savez ce que c'est, Dr Blaustein. Dans la recherche atomique moderne, il y a une atmosphère perpétuelle de tension et de chicaneries administratives. On travaille avec le gouvernement ; on travaille avec les militaires. On ne peut pas parler de ce que l'on fait ; il faut faire



attention à ce que l'on dit. Naturellement, si l'on vous offre un poste dans une université, où l'on peut choisir ses heures, faire ses propres recherches, écrire des articles que l'on n'a pas besoin de soumettre à la censure de la Commission de l'Énergie Atomique, assister à des congrès qui ne sont pas à huis clos naturellement on l'accepte.

— Et vous renoncez à votre spécialité pour toujours.

— Il y a toujours des applications qui ne sont pas militaires. Bien entendu, il y en a un qui est parti pour une autre raison. Il m'a dit un jour qu'il ne pouvait plus dormir. Il m'a dit qu'il entendait des centaines de milliers de cris venant d'Hiroshima, dès qu'il éteignait la lumière. Aux dernières nouvelles, il était commis dans une mercerie.

— Et vous, est-ce que ça vous arrive d'entendre quelques cris ?

Grant hocha la tête.

— Ça n'a rien de réconfortant de penser que vous êtes responsable des destructions atomiques, même pour une part minime.

— Et Ralson, qu'est-ce qu'il en pensait ?

— Il n'en parlait jamais.

— En d'autres termes, même s'il pensait comme vous, il ne profitait jamais de la soupape de sécurité consistant à en parler aux autres.

— C'est bien ça, je crois.

— Et pourtant, les recherches nucléaires doivent être faites, non ?

— C'est exact.

— Et que feriez-vous, Dr Grant, si vous étiez *obligé* de faire quelque chose que vous *ne pouvez pas* faire ?

Grant haussa les épaules.

— Je ne sais pas.

— Certains se suicident.

— Vous pensez que c'est le cas de Ralson ?

— Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas. Je parlerai au Dr Ralson ce soir. Je ne vous promets rien, bien entendu, mais je vous ferai savoir tout ce qui sera possible.

Grant se leva.

— Merci, Docteur. J'essaierai de vous procurer les informations que vous désirez.

L'apparence d'Elwood Ralson s'était améliorée durant la semaine qu'il avait passée à la clinique du Dr Blaustein. Son visage s'était rempli, et il avait perdu un peu de sa nervosité. Il était sans cravate et sans ceinture. Ses souliers n'avaient pas de lacets.

Blaustein dit :

— Comment vous sentez-vous, Dr Ralson ?

— Reposé.

— On vous a bien traité ?

— Je ne me plains pas, Docteur.

Les mains de Blaustein cherchèrent machinalement le coupe-papier avec lequel il avait l'habitude de jouer pendant ses moments d'absence, mais ses doigts ne rencontrèrent rien. On l'avait rangé, bien entendu, comme tous les autres objets coupants. Maintenant, il n'y avait rien sur son bureau, que des papiers.

Il dit :

— Asseyez-vous, Dr Ralson. Alors, où en sont nos symptômes ?

— Vous voulez dire, est-ce que j'ai toujours ce que vous nommeriez une impulsion au suicide ?

Oui. Plus ou moins, suivant mes pensées je suppose. Mais elle ne me quitte pas. Et vous ne pouvez rien pour m'aider.

— Vous avez peut-être raison. Il y a souvent des choses pour lesquelles je ne peux rien. Mais j'aimerais apprendre tout ce que je pourrai sur vous. Vous êtes un homme important...

Ralson émit un grognement de mépris.

— Ce n'est pas votre avis ? demanda Blaustein.

— Non, en effet. Il n'y a pas plus d'homme important qu'il n'y a de bactérie individuelle importante.

— Je ne comprends pas.

— Je ne m'attends pas à ce que vous compreniez.

— Et pourtant, il me semble qu'il y a une pensée profonde derrière cette affirmation. Il serait certainement du plus grand intérêt que vous m'en parliez un peu.

Pour la première fois, Ralson sourit. Ce n'était pas un sourire agréable. Ses narines étaient livides. Il dit :

— C'est amusant de vous regarder, Docteur. Vous faites votre travail si consciencieusement. Vous êtes obligé de m'écouter, n'est-ce pas, juste avec cet air d'intérêt fabriqué et d'onctueuse sympathie. Je peux vous dire les choses les plus ridicules, et pourtant être sûr que vous m'écouteriez, non ?

— Ne croyez-vous pas que mon intérêt puisse être sincère, même en admettant qu'il est également professionnel ?

— Non, je ne le crois pas.

— Pourquoi pas ?

— Ça ne m'intéresse pas d'en discuter.

— Préférez-vous retourner dans votre chambre ?

— Si ça ne vous fait rien. Non !

Sa voix était soudain devenue furieuse tandis qu'il se levait, puis il se rassit presque aussitôt.

— Pourquoi ne pas me servir de vous, après tout ? Je n'aime pas parler. Les gens sont stupides. Ils ne voient rien. Ils ont le nez sur des évidences pendant des heures, et ça ne leur dit rien. Si je leur parlais, ils ne comprendraient pas ; ils perdraient patience ; ils éclateraient de rire. Tandis que vous, vous devez écouter. C'est votre travail. Vous ne pouvez pas m'interrompre pour me dire que je suis fou, même si vous le pensez.

— Je serais heureux d'écouter quoi que ce soit que vous vouliez bien me dire.

Ralson prit une profonde inspiration.

— Il y a maintenant un an que je sais quelque chose que très peu de gens savent. C'est peut-être quelque chose que nulle âme qui *vive* ne sait. Savez-vous que les progrès de la civilisation humaine se produisent toujours par à-coups ? En l'espace de deux générations, dans une ville de trente mille hommes libres, il est apparu assez de génies littéraires et artistiques de premier ordre pour suffire pendant un siècle à une nation de plusieurs millions dans des circonstances ordinaires. Je pense à l'Athènes de Périclès.

« Il y a d'autres exemples. La Florence des Médicis, l'Angleterre d'Élisabeth, l'Espagne de

Émirs cordouans. Il y a eu les accès de réformes sociales chez les Israélites des septième et huitième siècles avant Jésus-Christ. Vous comprenez ce que je veux dire ? »

Blaustein hocha la tête.

— Je vois que l'histoire est un sujet qui vous intéresse.

— Pourquoi pas ? Je suppose que rien ne m'oblige à m'en tenir à la structure de l'atome et à la mécanique ondulatoire ?

— Rien du tout. Continuez, je vous prie.

— D'abord, j'ai pensé que je pourrais apprendre davantage sur le véritable mécanisme interne des cycles historiques en consultant un spécialiste. J'ai eu plusieurs entretiens avec un historien professionnel. Une perte de temps pure et simple.

— Comment s'appelait-il, cet historien professionnel ?

— Son nom a de l'importance ?

— Peut-être pas, après tout, si vous préférez qu'il reste confidentiel. Qu'est-ce qu'il vous a dit ?

— Il m'a dit que j'avais tort ; que ce n'était qu'en apparence que l'histoire semblait progresser par à-coups. Il m'a dit que, quand on les étudie de près, les grandes civilisations égyptienne et sumérienne ne sont pas nées soudain, ni de rien, mais qu'elles se sont élevées sur les bases d'une subcivilisation, elle-même l'aboutissement d'un long développement, et dont les arts étaient déjà raffinés. Il m'a dit que l'Athènes de Périclès s'était élevée sur les bases de l'Athènes pré-périclésienne, moins brillante, mais sans laquelle l'âge de Périclès n'aurait pas été.

« Je lui ai demandé pourquoi il n'y avait pas une Athènes post-périclésienne, encore plus brillante, et il me dit qu'Athènes avait été ruinée par la peste et par une longue guerre contre Sparte. Je l'ai questionné sur d'autres grandes époques culturelles, et chaque fois, une guerre y mettait fin, ou même les accompagnait. Il était comme les autres. La vérité était là ; il n'avait qu'à se baisser pour la ramasser ; mais il ne la voyait pas. »

Ralson fixait le plancher et dit d'une voix lasse :

— Ils viennent parfois me voir au laboratoire, Docteur. Ils disent : « Nom de Dieu, comment est-ce qu'on pourrait se débarrasser de tel ou tel effet qui fausse toutes nos mesures, Ralson ? » Ils me montrent les instruments et les schémas de montage, et je dis : « C'est évident. Pourquoi ne faites-vous pas ceci et cela ? Un enfant vous le dirait. » Puis je m'en vais, parce que je ne peux pas supporter la perplexité ahurie de leurs visages stupides. Après, ils reviennent et me disent : « Ça a marché, Ralson. Comment y avez-vous pensé ? » Je ne peux pas leur expliquer, Docteur ; ce serait leur expliquer pourquoi l'eau est humide. Et je ne pouvais pas expliquer à l'historien. Et je ne peux pas vous expliquer à vous. Ce serait perdre son temps.

— Voulez-vous retourner dans votre chambre ?

— Oui.

Blaustein resta assis, songeur, longtemps après qu'on eut raccompagné Ralson dans sa chambre. Ses doigts trouvèrent machinalement le chemin du tiroir supérieur de son bureau et en tirèrent le coupe-papier. Il se mit à le tripoter.

Finalement, il décrocha le téléphone et composa le numéro secret qu'on lui avait donné.

Il dit :

— Blaustein à l'appareil. Le Dr Ralson a consulté un historien professionnel il y a quelque temps, probablement un peu plus d'un an. Je ne sais pas son nom. Je ne sais même pas s'il enseigne dans une université. Si vous pouviez le trouver, j'aimerais lui parler.

Thaddeus Milton, Docteur ès Lettres, cligna pensivement des yeux en considérant le Dr Blaustein tout en passant la main dans ses cheveux gris fer. Il dit :

— On est venu me voir, et j'ai répondu qu'en effet j'avais rencontré cet homme. Pourtant, je n'ai eu que très peu de rapports avec lui. Aucun, en fait, à part quelques conversations d'intérêt professionnel.

— Comment s'est-il adressé à vous ?

— Il m'a écrit. Pourquoi à moi plutôt qu'à un autre, je ne le sais pas. À cette époque, une série d'articles de moi avait paru dans une revue semi-spécialisée destinée au public cultivé. C'est peut-être ça qui a attiré son attention.

— Je vois. Quel était le sujet général de ces articles ?

— C'étaient des considérations sur la validité de l'hypothèse cyclique en histoire. C'est-à-dire, peut-on affirmer qu'une civilisation suit obligatoirement des lois gouvernant sa croissance et son déclin, comme c'est le cas pour les individus.

— J'ai lu Toynbee, Dr Milton.

— Bon, alors, vous voyez ce que je veux dire.

Blaustein dit :

— Et quand le Dr Ralson est venu vous consulter, était-ce au sujet de cette théorie cyclique de l'histoire ?

— Hummmm. D'une certaine façon, oui. Bien entendu, il n'est pas historien, et certaines de ses notions sur les grands courants culturels sont plutôt théâtrales et... comment dirais-je ?... simplistes. Excusez-moi, docteur, si je vous pose une question qui vous semblera peut-être inconvenante. Est-ce que le Dr Ralson est un de vos patients ?

— Le Dr Ralson est souffrant et je m'occupe de lui. Cela, et tout ce que nous pourrions dire ici doit rester confidentiel, bien entendu.

— Certainement. Je comprends. Cependant, votre réponse m'explique beaucoup de choses. Certaines de ses idées frisaient l'irrationnel. Il était toujours soucieux, m'a-t-il semblé, des rapports entre ce qu'il appelait les « à-coups culturels » et les calamités d'un genre ou d'un autre. Il est vrai qu'on a souvent remarqué ces rapports. L'époque de la plus grande vitalité d'une nation peut coïncider avec un temps de grande insécurité sur le plan national. Les Pays-Bas en sont un bon exemple. Ses grands artistes, hommes d'État et explorateurs appartiennent au début du XVII<sup>e</sup> siècle, à une époque où ils étaient engagés dans une lutte à mort avec la plus grande puissance européenne du temps, l'Espagne. Au moment où la métropole était au bord de la destruction, elle bâtissait un empire en Extrême-Orient, s'assurait des comptoirs sur la côte nord de l'Amérique du Sud, dans l'extrême sud de l'Afrique, et dans la vallée de l'Hudson en Amérique du Nord. Ses flottes immobilisèrent l'Angleterre. Et pourtant, quand leur sécurité politique fut assurée, ils déclinerent.

« Comme je vous l'ai dit, cela n'est pas rare. Les groupes, comme les individus, s'élèvent à des hauteurs inhabituelles en face d'un danger, et végètent en l'absence de ce même danger. Pourtant, le Dr Ralson s'éloignait du chemin de la raison en déclarant avec insistance que ce point de vue revenait à confondre la cause avec l'effet. Il disait que ce n'était pas la guerre et le danger qui stimulaient ces « à-coups culturels », mais bien le contraire. Il prétendait qu'à chaque fois qu'un groupe d'hommes montrait trop de capacités et trop de vitalité, une guerre devenait nécessaire pour détruire la possibilité d'un développement ultérieur. »

— Je vois, dit Blaustein.

— J'ai bien peur de lui avoir ri au nez. C'est peut-être bien pour ça qu'il n'est pas venu au dernier rendez-vous que nous avions fixé ensemble. Vers la fin de notre dernière rencontre, il me demanda, sur un ton d'une intensité incroyable, si je ne trouvais pas bizarre qu'une espèce aussi peu désignée que l'homme dominât la terre, alors que sa seule supériorité résidait en l'intelligence. Là, j'ai éclaté de rire. Je n'aurais pas dû, peut-être. Le pauvre !

— C'était une réaction toute naturelle, dit Blaustein. Mais je ne veux pas abuser de votre temps. Vous m'avez été d'un grand secours.

Ils se serrèrent la main et Thaddeus Milton prit congé.

— Eh bien, dit Darrity, voici vos chiffres concernant les suicides récents parmi le personnel scientifique. Vous en tirez des déductions ?

— C'est à vous que je devrais demander ça, dit doucement Blaustein. Le F.B.I. a dû faire des enquêtes approfondies.

— Ça, c'est aussi sûr que je ne suis pas le Bon Dieu. *Il y a* des suicides. C'est un fait. Ils ont fait des vérifications dans un autre service. La proportion est quatre fois plus élevée que la normale, compte tenu de l'âge, de la classe sociale et économique.

— Et les savants britanniques ?

— À peu près la même chose.

— Et l'Union soviétique ?

— Qui sait ?

L'inspecteur se pencha, en avant.

— Doc, vous ne pensez pas que les Russes ont une sorte de rayon qui peut donner aux gens l'envie de se suicider, non ? Ce n'est quand même pas normal que les hommes de la recherche atomique soient les seuls atteints.

— Pas normal ? Peut-être que si. Les physiciens nucléaires sont soumis à des tensions toutes spéciales. Il est difficile d'en parler avant d'avoir étudié ça à fond.

— Vous voulez dire que ça peut faire naître des complexes ? demanda-t-il d'un air méfiant.

Blaustein fit la grimace.

— La psychiatrie est en train de trop se vulgariser. Tout le monde parle de complexes, de névroses, de psychoses, de compulsions et de je ne sais quoi encore. Ce qui donne à l'un un complexe de culpabilité ne trouble même pas le sommeil d'un autre. Si je pouvais parler à chacun de ceux qui se sont suicidés, peut-être pourrais-je savoir quelque chose.

— Vous parlez avec Ralson.

— Oui, je parle avec Ralson.

— Est-ce que lui, il a un complexe de culpabilité ?

— Pas particulièrement. Je ne serais pas surpris que son passé ait fait naître en lui une préoccupation morbide de la mort. Quand il avait douze ans, sa mère a été écrasée par une voiture, sous ses yeux. Son père est mort, lentement, du cancer. Pourtant l'influence de ces expériences sur son état actuel n'est pas claire.

Darrity prit son chapeau.

— Bon, j'espère que vous allez avancer, Doc. Ils ont en train quelque chose de plus fort que la bombe H. Je ne sais pas comment il peut y avoir quelque chose de plus fort que ça, mais il paraît que si.

Ralson insista pour rester debout.

— La nuit dernière n'a pas été drôle, Docteur.

— J'espère, dit Blaustein, que ces conversations ne vous troublent pas.

— Peut-être que si. Elles me font de nouveau penser à ça. Et ça va mal, dans ces cas-là. À votre avis, qu'est-ce qu'on peut ressentir quand on fait partie d'une culture bactérienne, Docteur ?

— Je n'y ai jamais pensé. Pour une bactérie, ce doit être normal.

Ralson n'entendit pas. Il dit, lentement :

— Une culture dans laquelle on étudie l'intelligence. Nous étudions toutes sortes de choses du point de vue de la génétique. Nous prenons la drosophile du vinaigre, et nous croisons les individus à yeux rouges avec ceux à yeux blancs pour voir ce qui se passe. Nous ne nous intéressons pas particulièrement aux yeux blancs et aux yeux rouges, mais nous cherchons à en tirer des lois génétiques. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Certainement.

— Même chez les humains, nous pouvons suivre de nombreuses caractéristiques physiques. La lèvre des Habsbourgs, et l'hémophilie qui a commencé avec la Reine Victoria, et qui a resurgi chez ses descendants appartenant aux familles royales d'Espagne et de Russie. Nous pouvons même suivre le retardement mental chez les Jukeses et les Kallikaks. On apprend ça au lycée, en biologie. Mais on ne peut pas croiser les humains comme les mouches du vinaigre. Les humains vivent trop longtemps. Il faudrait des siècles pour tirer des conclusions. C'est une pitié de ne pas avoir une race d'hommes se reproduisant toutes les semaines, non ?

Il attendit une réponse, mais Blaustein se contenta de sourire.

Ralson dit :

— Mais c'est exactement ce que nous serions pour un groupe d'êtres dont la vie durerait des milliers d'années. Pour eux, notre reproduction serait assez rapide. Nous serions pour eux des créatures éphémères, et ils pourraient étudier les lois génétiques régissant les aptitudes musicales, l'intelligence scientifique, etc. Non que ces choses les intéressent en elles-mêmes plus que les yeux blancs de la drosophile nous intéressent en tant qu'yeux blancs.

— C'est une idée très intéressante, dit Blaustein.

— Ce n'est pas simplement une idée. C'est la vérité. Pour moi, c'est évident, et je me moque de ce qu'il vous en paraît. Regardez autour de vous. Regardez la planète, la Terre. Ne sommes-nous pas un animal ridicule pour être les seigneurs de la planète, alors que le dinosaure y a échoué ? Nous sommes intelligents, c'est sûr, mais qu'est-ce que l'intelligence ? Nous la trouvons importante parce que nous la possédons. Si l'on avait demandé au tyrannosaure de choisir la qualité dont il pensait qu'elle assurerait la domination de l'espèce, il aurait désigné la taille et la force. Et il serait plus dans le vrai que nous. Il a duré plus longtemps que nous ne durerons, vraisemblablement.

« L'intelligence en elle-même ne représente pas grand-chose parmi les valeurs qui permettent de survivre. L'éléphant s'en tire très mal, comparé au moineau, bien qu'il soit beaucoup plus intelligent. Le chien s'en tire bien, sous la protection de l'homme, mais pas si bien que la mouche domestique sur laquelle tapent toutes les mains humaines. Prenez encore les primates, en tant que groupe. Les petits tremblent devant leurs ennemis ; les grands ont toujours été notoirement incapables de faire plus que tenir leur terrain. Les babouins y réussissent le mieux, mais c'est à cause de leurs canines, pas de leur intelligence. »

La sueur perlait au front de Ralson.

— Et l'on voit bien que l'homme a été fait sur mesure, suivant les spécifications précises de ces êtres qui nous étudient. Généralement, la vie du primate est courte. Naturellement, les grands primates vivent plus longtemps, ce qui est une règle à peu près générale chez les animaux. Cependant, l'homme a une vie deux fois plus longue que tous les autres grands singes ; considérablement plus longue que le gorille qui est plus gros. Nous atteignons notre maturité plus tard. Tout se passe comme si nous avions été spécialement faits pour vivre un peu plus longtemps, afin que notre cycle de vie soit d'une durée plus commode.

Il se leva d'un bond, brandissant les poings au-dessus de sa tête.

— Mille ans, ce n'est qu'hier...

Blaustein pressa vivement un bouton.

Pendant un moment, Ralson lutta contre l'infirmier qui entra, puis il se laissa emmener.

Blaustein le regarda sortir, secoua la tête, puis décrocha le téléphone.

Il appela Darrity.

— Inspecteur, il vaut autant que vous sachiez que ça pourra prendre très longtemps.

Il écouta et secoua la tête.

— Je sais. Je ne minimise pas l'urgence.

La voix était faible et dure dans le récepteur.

— Si, Docteur, vous minimisez. Je vous envoie le Dr Grant. Il vous expliquera la situation.

Le Dr Grant s'informa de la santé de Ralson, puis il demanda, avec quelque espoir, s'il pouvait le voir. Blaustein secoua doucement la tête.

Grant dit :

— On m'a demandé de vous expliquer la situation actuelle de la recherche atomique.

— De façon à ce que je la comprenne, non ?

— Je l'espère bien. C'est une mesure désespérée. Je me permets de vous rappeler...

— De n'en souffler mot à personne. Oui, je sais. Cette insécurité de votre part à tous est un très mauvais symptôme. Vous devez savoir que ces choses ne peuvent pas être cachées.

— On vit avec cette idée de secret. C'est contagieux.

— Exactement. Et quel est le secret actuel ?

— Il y a... ou, du moins, il y a peut-être une défense contre la bombe atomique.

— Et c'est ça, le secret ? Il faudrait le proclamer instantanément à tous les peuples de la terre.

— Non, pour l'amour du ciel ! Écoutez-moi, Dr Blaustein. Pour le moment, ce n'est qu'une idée sur le papier. On en est presque au stade comparable à  $E = mc^2$ . Ce ne pourra peut-être pas être réalisé dans la pratique. Ce serait éveiller des espérances que nous serions obligés de décevoir. D'un autre côté, si l'on savait qu'il *peut* y avoir une défense, cela donnerait peut-être à quelqu'un le désir de commencer et gagner une guerre avant que cette défense ne soit complètement développée.

— Ça, je ne le crois pas. Mais je vous égare. Quelle est la nature de cette défense, ou bien m'avez-vous dit tout ce que vous étiez autorisé à dire ?

— Non, je peux aller aussi loin que je veux ; aussi loin qu'il sera nécessaire pour vous convaincre qu'il nous faut Ralson – et vite !

— Alors, dites-moi tout, et, moi aussi, je saurai des secrets. J'aurai l'impression d'être un membre du cabinet.

— Vous en saurez plus que la plupart d'entre eux. Écoutez, Dr Blaustein, permettez-moi de vous expliquer ça en termes courants. Jusqu'à maintenant, les progrès militaires des armes offensives et

défensives se sont à peu près équilibrés. Une fois, dans le passé, il sembla que les armes offensives avaient pris un avantage décisif et permanent, et ce fut au moment de l'invention de la poudre. Mais la défensive regagna le terrain perdu. L'homme-en-armure-à-cheval du Moyen Âge est devenu l'homme-dans-un-tank-sur-chenilles des temps modernes, et le château fort est devenu le blockhaus en béton. La même chose, voyez-vous, mais à la énième puissance.

— Très bien. Vous rendez tout cela très clair. Mais avec la bombe atomique, tout est encore élevé à une autre énième puissance, non ? Il faut dépasser le béton et l'acier pour trouver une protection.

— C'est exact. Nous ne pouvons plus construire de murs de plus en plus épais. Nous n'avons plus de matériaux assez résistants. De sorte qu'il nous faut purement et simplement abandonner tous les matériaux. Si l'atome attaque, il faut laisser l'atome défendre. Nous nous servons de l'énergie elle-même ; un champ de forces.

— Et, demanda doucement Blaustein, qu'est-ce que c'est qu'un champ de forces ?

— Je voudrais pouvoir vous l'expliquer. Pour le moment, c'est une équation sur le papier. Théoriquement, l'énergie peut être dirigée de façon à former un mur immatériel d'inertie. En pratique, nous ne savons pas comment nous y prendre.

— Ce serait un mur qu'on ne pourrait pas traverser, c'est bien ça ? Pas même les atomes ?

— Pas même les bombes atomiques. La seule limite à sa puissance serait la quantité d'énergie que nous pourrions y déverser. Théoriquement, on pourrait même le rendre imperméable aux radiations. Les rayons gamma rebondiraient dessus. Ce dont nous rêvons, c'est d'un écran qui serait élevé en permanence autour de toutes les villes ; à sa puissance minimum, n'utilisant qu'une quantité négligeable d'énergie. Et on pourrait l'élever à sa puissance maximum en une fraction de micro-seconde sous l'impulsion de radiations à ondes courtes ; disons, la quantité de radiations émises par la masse de plutonium utilisée dans une tête de fusée. Tout cela est possible, théoriquement.

— Et pourquoi Ralson vous est-il indispensable ?

— Parce qu'il est le seul à pouvoir faire passer cela dans la réalité, si cela peut être réalisé, et assez vite. De nos jours, toutes les minutes sont précieuses. Vous connaissez la situation internationale. L'arme atomique défensive *doit* être trouvée avant la guerre atomique.

— Vous êtes tellement sûrs de Ralson ?

— Plus que de personne. C'est un homme étonnant, Dr Blaustein. Il a toujours raison. Personne parmi nous, ne comprend comment il fait.

— Une sorte d'intuition, non ?

Le psychiatre avait l'air ennuyé.

— Une sorte de raisonnement qui dépasse les capacités ordinaires du raisonnement humain. C'est bien ça ?

— Je n'ai pas la prétention de savoir ce que c'est.

— Alors, laissez-moi lui parler une fois de plus. Je vous ferai savoir sa décision.

— Très bien.

Grant se leva pour partir ; puis il ajouta, comme s'il y pensait seulement :

— Je dois vous dire, Docteur, que si vous ne faites pas quelque chose, la commission à l'intention de vous retirer le Dr Ralson.

— Et d'essayer un autre psychiatre ? S'ils le veulent, bien entendu, je ne m'y opposerai pas. Pourtant, je pense qu'aucun praticien sérieux ne prétendra qu'il existe un traitement rapide.



— Il se pourrait qu'on renonce tout à fait à un traitement mental. On le remettrait tout simplement au travail.

— Cela, Dr Grant, je m'y opposerai. Vous ne tirerez rien de lui. Ce serait sa mort.

— Nous n'en tirons rien, de toute façon.

— Oui, mais il y a quand même une chance, non ?

— Je l'espère. Et, à propos, ne mentionnez pas que je vous ai dit qu'il était question de vous retirer Ralson.

— Non, et je vous remercie de l'avertissement. Au revoir, Dr Grant.

— Je me suis rendu ridicule la dernière fois, n'est-ce pas, Docteur ? dit Ralson.

Il fronçait les sourcils.

— Vous voulez dire que vous ne croyez pas ce que vous avez dit, alors.

— Si, je le *crois* !

L'affirmation était si intense que toute la frêle silhouette de Ralson trembla.

Il se précipita à la fenêtre, et Blaustein fit pivoter son fauteuil pour ne pas le perdre de vue. Il y avait des barreaux aux fenêtres. Il ne pouvait pas sauter. Le verre était incassable.

Le crépuscule s'achevait, et des étoiles apparaissaient dans le ciel. Ralson les regardait, fasciné, puis il se tourna vers Blaustein en tendant le doigt vers l'extérieur.

— Chacune d'elles est un incubateur. Elles maintiennent les températures au degré désiré. À expériences différentes, températures différentes. Et les planètes qui tournent autour d'elles, ne sont que d'immenses cultures, contenant des mélanges nutritifs différents et des formes de vie différentes. De plus, les expérimentateurs, quels qu'ils soient, sont économes. Ils ont cultivé bien des types de vie différents dans notre éprouvette particulière. Le dinosaure dans une ère tropicale et humide, et nous-mêmes parmi les glaciers. Ils allument et éteignent le soleil à volonté, et nous, nous cherchons les lois physiques qui le gouvernent. Les lois physiques !

Ses lèvres se contractèrent en un rictus.

— Certainement, dit le Dr Blaustein, qu'il est impossible d'allumer et d'éteindre le soleil à volonté.

— Pourquoi pas ? C'est la même chose qu'un élément chauffant dans un four. Croyez-vous que les bactéries savent ce qui produit la chaleur qui leur parvient ? Qui sait ? Peut-être qu'elles bâtissent des théories, elles aussi. Peut-être ont-elles leurs cosmogonies expliquant les catastrophes cosmiques, au cours desquelles des ampoules qui éclatent donnent naissance à des séries de cuvettes de pétri. Peut-être pensent-elles qu'il existe quelque créateur bienfaisant qui leur fournit la chaleur et la nourriture et leur dit : « Croissez et multipliez ! »

« Nous nous reproduisons comme elles, sans savoir pourquoi. Nous obéissons aux soi-disant lois de la nature qui ne représentent que notre interprétation des forces incomprises qui nous sont imposées.

« Et en ce moment, ils sont en train de faire la plus ambitieuse de leurs expériences. Elle est en cours depuis deux cents ans. Ils ont décidé de développer une souche d'aptitudes mécaniques en Angleterre vers le dix-huitième siècle, j'imagine. Nous appelons cela la Révolution Industrielle. Elle a commencé avec la vapeur, elle a continué avec l'électricité, puis l'atome. C'était une expérience intéressante, mais ils ont pris des risques en la laissant se développer. Et c'est pourquoi ils seront obligés de prendre des mesures draconiennes pour y mettre fin. »

Blaustein dit :

— Et quel serait leur plan pour y mettre fin ? Est-ce que vous avez une idée là-dessus ?

— Vous me demandez, *à moi*, quel serait leur plan pour y mettre fin. Vous n'avez qu'à regarder le monde d'aujourd'hui, autour de vous, et vous demander ce qui mettra un terme à notre âge technologique. Toute la terre redoute une guerre atomique et ferait n'importe quoi pour l'éviter ; et pourtant, toute la terre craint qu'une guerre atomique ne soit inévitable.

— Autrement dit, les expérimentateurs vont organiser une guerre atomique, que nous le voulions ou non, pour tuer l'âge technologique dans lequel nous vivons, et recommencer à zéro. C'est bien ça, non ?

— Oui. C'est logique. Quand nous stérilisons un instrument, est-ce que les microbes savent d'où vient la chaleur qui les tue ? Ou ce qui l'a produite ? Les expérimentateurs doivent avoir des moyens d'élever la chaleur de nos émotions ; des moyens de nous manipuler qui passent notre entendement.

— Dites-moi, dit Blaustein, est-ce pour cela que vous voulez mourir ? Parce que vous pensez que la destruction de la civilisation approche et ne peut pas être arrêtée ?

Ralson dit :

— Je ne *veux* pas mourir. Mais j'y suis obligé.

Une affreuse angoisse se lisait dans ses yeux.

— Docteur, si vous aviez une culture de microbes extrêmement dangereux, à conserver sous contrôle absolu, n'auriez-vous pas un bouillon de culture imprégné, disons, de pénicilline encerclant le centre d'inoculation à une certaine distance ? Tout microbe s'éloignant trop du centre mourrait. Vous n'auriez rien de spécial contre ces bactéries particulières qui seraient ainsi tuées ; et pour commencer, vous ne sauriez peut-être même pas que certains microbes se soient répandus si loin. Ce serait purement automatique.

« Docteur, il y a un cercle de pénicilline autour de nos intelligences. Si nous nous éloignons trop du centre, si nous pénétrons le sens véritable de notre existence, nous avons atteint la pénicilline et nous devons mourir. Cela agit lentement, – mais c'est dur de rester en vie. »

Il eut un sourire, fugitif et triste. Puis il dit :

— Est-ce que je peux retourner dans ma chambre, Docteur ?

Le lendemain vers midi, le Dr Blaustein alla dans la chambre de Ralson. C'était une petite chambre banale.

Les murs étaient gris et capitonnés. Impossible d'atteindre les deux petites fenêtres percées haut dans le mur. Le matelas était posé directement sur le sol matelassé. Rien de métallique dans la pièce ; rien qui puisse être utilisé pour arracher la vie à un corps. Même les ongles de Ralson étaient coupés court.

Ralson s'assit.

— Hello !

— Hello, Dr Ralson. Est-ce que je peux vous parler ?

— Ici ? Je n'ai aucun siège à vous offrir.

— Ça ne fait rien. Je resterai debout. Je suis assis toute la journée, et ça me fait du bien au postérieur de rester debout de temps en temps. Dr Ralson, j'ai pensé toute la nuit à ce que vous m'avez dit hier et les jours précédents.

— Et maintenant, vous allez m'appliquer un traitement destiné à me débarrasser de ce que vous

pensez être des illusions.

— Non. Je voudrais seulement vous poser quelques questions, et peut-être aussi attirer votre attention sur certaines conséquences de vos théories auxquelles... me pardonneriez-vous ?... vous n'avez peut-être pas pensé.

— Ah ?

— Voyez-vous, Dr Ralson, depuis que vous m'avez exposé vos théories, moi aussi, je sais ce que vous savez. Et pourtant, je ne ressens aucune tendance au suicide.

— La croyance est plus qu'un savoir intellectuel, Docteur. Il faudrait que vous y croyiez au plus profond de vous-même, ce qui n'est pas.

— Ne pensez-vous pas qu'il s'agirait plutôt d'un phénomène d'adaptation ?

— Que voulez-vous dire ?

— Vous n'êtes pas biologiste, Dr Ralson. Et bien que vous soyez très brillant en physique, vous ne pensez pas tout, en fonction de ces cultures bactériologiques dont vous vous servez pour vos analogies. Vous savez qu'il est possible de développer des souches microbiennes résistantes à la pénicilline ou à tout autre poison bactérien.

— Eh bien ?

— Les expérimentateurs qui nous élèvent travaillent sur l'humanité depuis de nombreuses générations, non ? Et cette souche spécifique qu'ils cultivent depuis deux siècles semble bien ne pas vouloir mourir de façon spontanée. Au contraire, c'est une souche vigoureuse et très infectieuse. D'autres souches plus anciennes de haute-culture sont restées confinées dans une cité ou dans une aire limitée, et n'ont duré qu'une ou deux générations. Celle-ci s'étend au monde entier. Ne pensez-vous pas qu'elle aurait acquis une immunité contre la pénicilline ? Autrement dit, que la méthode utilisée par les expérimentateurs pour exterminer la culture ne marcherait plus très bien, non ?

Ralson secoua la tête.

— Non, elle marche sur moi.

— Vous êtes peut-être non-résistant. Ou bien vous êtes tombé dans une concentration de pénicilline particulièrement forte. Considérez tous les gens qui ont tenté de mettre hors la loi la guerre atomique et d'établir une forme de gouvernement mondial et de paix durable. Les efforts se sont accrus au cours de ces dernières années, et les résultats ne sont pas trop mauvais.

— Ça ne stoppera pas la guerre atomique qui vient.

— Non, mais on n'a peut-être besoin que d'un petit effort de plus. Les avocats de la paix ne se suicident pas. Il y a de plus en plus d'humains immunisés contre les expérimentateurs. Vous savez ce qu'ils font au laboratoire ?

— Je ne veux pas le savoir.

— Vous *devez* le savoir. Ils essayent d'inventer un champ de forces qui stoppera la bombe atomique. Dr Ralson, si je cultive un microbe pathologique et virulent, même en prenant toutes les précautions possibles, il peut se faire que je cause une épidémie de peste. Nous sommes peut-être des microbes, pour eux, mais nous sommes également dangereux pour eux aussi, sinon ils ne nous extermineraient pas aussi soigneusement après chaque expérience.

« Ils ne sont pas rapides, non ? Pour eux, un millier d'années n'est qu'un jour, non ? Le temps qu'ils réalisent que nous sommes sortis de la culture, que nous avons dépassé la pénicilline, il sera trop tard pour qu'ils nous arrêtent. Ils nous ont amené à l'atome, et si nous arrivons seulement à nous empêcher de l'utiliser contre nous-mêmes, nous serons trop forts, même pour les expérimentateurs. »

Ralson se leva. Si petit qu'il fût, il dépassait encore le Dr Blaustein de trois centimètres.

— Ils travaillent vraiment à trouver un champ de forces ?

— Ils essayent. Mais ils ont besoin de vous.

— Non. Je ne peux pas.

— Ils ont besoin de vous, pour que vous voyiez ce qui est si évident à vos yeux. Ce n'est pas évident aux leurs. Ne l'oubliez pas : il faut choisir entre les aider – ou accepter la défaite de l'homme par les expérimentateurs.

Ralson s'éloigna rapidement de quelques pas, fixant le mur nu et capitonné. Il marmonna :

— Mais cette défaite est inévitable. S'ils construisent un champ de forces, ils mourront tous avant d'avoir pu compléter leur œuvre.

— Certains, ou même tous, sont peut-être immunisés, non ? et de toute façon, ils mourront tous quand même. Ils essayent de faire quelque chose.

Ralson dit :

— Je vais essayer de les aider.

— Vous voulez toujours vous tuer ?

— Oui.

— Mais vous essaieriez de ne pas le faire, non ?

— J'essaierai, Docteur.

Sa lèvre trembla.

— Il faudra me surveiller.

Blaustein monta l'escalier et présenta son laissez-passer à un gardien, dans le hall. On l'avait déjà inspecté à la grille extérieure, mais on recommença à les scruter avec attention, lui, son laissez-passer et sa signature. Au bout d'un moment, le gardien rentra dans sa petite cabine et donna un coup de téléphone. La réponse le satisfait. Blaustein s'assit, et trente secondes plus tard, se releva pour serrer la main du Dr Grant.

— Le Président des États-Unis aurait du mal à entrer ici, non ? dit Blaustein.

Le physicien efflanqué sourit.

— Vous avez raison, s'il venait sans prévenir.

Ils prirent un ascenseur jusqu'au douzième étage. Le bureau dans lequel Grant précéda Blaustein avait des fenêtres sur trois côtés. Il était insonorisé et climatisé. Les meubles en noyer brillaient comme des miroirs.

Blaustein dit :

— Grands dieux, c'est comme un bureau de P.D.G. La science devient une grosse industrie.

Grant eut l'air embarrassé.

— Oui, je sais, mais le gouvernement dépense facilement, et il est difficile de persuader un membre du Congrès que notre travail est important s'il ne peut pas voir, sentir et toucher le brillant de surface.

Blaustein s'assit, et sentit les coussins du fauteuil s'enfoncer doucement sous son poids. Il dit :

— Le Dr Elwood Ralson a accepté de reprendre le travail.

— Formidable. J'espérais que vous alliez me dire ça. J'espérais que c'était pour ça que vous vouliez me voir.

Comme inspiré par cette nouvelle, Grant offrit un cigare au psychiatre, qui refusa.

— Cependant, dit Blaustein, il est toujours très malade. Il faudra le traiter avec beaucoup de délicatesse et de compréhension.

— Bien entendu. Naturellement.

— Ce n'est pas aussi simple que vous avez l'air de penser. Je veux vous mettre au courant des problèmes de Ralson, pour que vous compreniez bien à quel point la situation est délicate.

Il continua à parler. Grant l'écouta, d'abord avec intérêt, puis avec stupéfaction.

— Mais alors, il a complètement perdu l'esprit. Il ne nous sera d'aucun secours. Il est fou.

Blaustein haussa les épaules.

— Tout dépend du sens que vous donnez au mot fou. Ce n'est pas un bon terme ; évitez-le. Il a des hallucinations certainement. Mais est-ce qu'elles affecteront ses talents particuliers, c'est ce qu'on ne peut pas savoir.

— Mais certainement qu'un homme sain d'esprit ne pourrait pas...

— Je vous en prie. Je vous en prie. Ne nous embarquons pas dans de longues discussions sur les définitions psychiatriques de la folie et ainsi de suite. Cet homme a des hallucinations et, ordinairement, je les écarterais complètement. Mais on m'a donné à entendre que ses capacités particulières tenaient à sa façon d'arriver à la solution d'un problème donné, par des voies qui semblent s'écarter de la raison ordinaire. C'est bien ça, non ?

— Oui, il *faut* bien le reconnaître.

— Alors, comment vous et moi pouvons-nous juger de la valeur d'une de ses conclusions. Permettez-moi de vous demander si *vous*, vous avez ressenti dernièrement des impulsions au suicide ?

— Je ne pense pas.

— Et les autres savants d'ici ?

— Non, bien sûr que non.

— Pourtant, tant que les recherches sur le champ de forces seront en cours, je vous suggère de faire surveiller, ici et chez eux, les savants qui y prendront part. Ce serait peut-être même une bonne idée qu'ils ne rentrent pas du tout chez eux. Des bureaux comme celui-ci devraient pouvoir être transformés en petits dortoirs...

— Dormir au bureau. Ils ne voudront jamais.

— Oh si. Si vous leur cachez la véritable raison, et que vous leur dites que c'est pour éviter des fuites, ils accepteront. « Éviter des fuites » est un mot magique, de nos jours, non ? Ralson devra être surveillé plus que personne.

— Bien entendu.

— Mais tout cela est secondaire. Ce n'est que pour soulager ma conscience au cas où les théories de Ralson seraient correctes. En fait, je n'y crois pas. Ce sont des hallucinations, mais, une fois cela admis, il faut se demander quelles sont les causes de ces hallucinations. Qu'est-ce qui, dans l'esprit de Ralson, dans son passé, dans sa vie lui rend ces hallucinations spécifiques tellement nécessaires ? Il n'y a pas de réponse simple. Il faudra peut-être des années de psychanalyse constante pour découvrir la réponse. Et jusqu'à ce que nous ayons découvert cette réponse, il ne sera pas guéri.

« Mais, en attendant, nous pouvons peut-être émettre des hypothèses plausibles. Il a eu une enfance malheureuse, qui, d'une façon ou d'une autre, l'a mis face à face avec la mort d'une façon particulièrement traumatisante. De plus, il n'a jamais été capable de se lier avec d'autres enfants, ou, en vieillissant, avec d'autres hommes. Leur forme de raisonnement plus lente l'a toujours impatienté.

Quelle que soit la différence qui existe entre son esprit et celui des autres, elle a élevé entre lui et la société un mur aussi solide que le champ de forces que vous essayez de concevoir. Pour des raisons similaires, il n'a jamais eu une vie sexuelle normale. Il ne s'est jamais marié ; il n'a jamais été amoureux.

« Il est clair qu'il a pu facilement compenser à ses yeux son échec à être accepté par son milieu social en se réfugiant dans l'idée que les autres êtres humains lui sont inférieurs. Ce qui est vrai, bien entendu, en ce qui concerne l'intelligence. Pourtant, la personnalité humaine a bien des facettes, et il n'est pas supérieur en chacune d'elles. Personne ne l'est. Ainsi, d'autres, plus prédisposés à ne voir que ce qui est inférieur, à le voir tel qu'il est, n'accepteraient pas qu'il affecte cette attitude de supériorité. Ils le trouveraient bizarre, risible même, ce qui inciterait encore davantage Ralson à prouver à quel point l'espèce humaine est inférieure et misérable. Comment pourrait-il mieux y arriver qu'en montrant que l'humanité est tout simplement une forme de bactérie que d'autres créatures supérieures utilisent pour leurs expériences ? Et ses impulsions au suicide seraient alors inspirées par le désir intense de cesser complètement d'être un homme ; d'arrêter toute identification avec l'espèce misérable qu'il a créée dans son esprit. Vous comprenez ? »

Grant hocha la tête.

— Le pauvre.

— Oui, c'est une pitié. Si on avait convenablement pris soin de lui quand il était petit... Bon, il serait préférable pour le Dr Ralson qu'il n'ait aucun contact avec ses collègues d'ici. Il est trop malade pour qu'on les laisse l'approcher. Vous-même, vous devez vous organiser pour être le seul à le voir et à lui parler. C'est convenu avec le Dr Ralson. Il pense apparemment que vous n'êtes pas aussi stupide que les autres.

Grant sourit imperceptiblement.

— Très aimable pour moi.

— Bien entendu, vous serez très prudent. À votre place, je ne parlerais de rien avec lui, en dehors de son travail. S'il parle de lui-même de ses théories, ce dont je doute, tenez-vous-en à des réponses pas compromettantes, et sortez. Et qu'il n'y ait jamais rien de coupant ou de pointu à sa portée. Ne le laissez pas approcher des fenêtres. Essayez de ne pas perdre ses mains de vue. Vous comprenez. Je vous confie mon malade, Dr Grant.

— Je ferai de mon mieux, Dr Blaustein.

Pendant deux mois, Ralson vécu dans un coin du bureau de Grant, et Grant vécut avec lui. On avait mis des barreaux aux fenêtres, on avait enlevé les meubles en bois et apporté des canapés rembourrés. Ralson se livrait à ses cogitations, allongé, et faisait ses calculs sur un bloc-notes posé sur un coussin.

Une pancarte « Défense d'Entrer », était en permanence sur la porte. On laissait les repas dehors. Les toilettes adjacentes furent réquisitionnées à son usage personnel, et on enleva la porte qui les séparait du bureau. Grant adopta le rasoir électrique. Il s'assurait que Ralson prenait un somnifère tous les soirs, et attendait qu'il soit endormi pour dormir lui-même.

Et, toujours, on apportait les rapports à Ralson. Il les lisait tandis que Grant le surveillait tout en essayant d'avoir l'air de ne pas surveiller.

Puis Ralson les laissait retomber et fixait le plafond, en se protégeant les yeux de la main.

— Quelque chose ? demandait Grant.

Ralson secouait la tête.

Grant dit un jour :

— Écoutez, je vais faire évacuer le bâtiment entre le changement d'équipe. Il est important que vous voyiez certains montages expérimentaux qu'on a faits.

Ainsi firent-ils, déambulant à travers les bâtiments vides et illuminés, comme des fantômes désemparés, main dans la main. Toujours main dans la main. La poigne de Grant était ferme. Mais, après chaque voyage, Ralson continuait à secouer la tête.

Jusqu'au jour où, enfin, il se remit à écrire, et noircit rapidement une demi-page. Automatiquement. Grant s'approcha. Ralson leva les yeux, couvrant sa feuille d'une main qui tremblait.

Il dit :

— Appelez Blaustein.

— Quoi ?

— J'ai dit : « Appelez Blaustein. » Qu'il vienne. Tout de suite !

Grant alla au téléphone.

Maintenant, Ralson écrivait rapidement, ne s'arrêtant que pour s'essuyer fiévreusement le front du revers de la main. Il l'en retirait trempée.

Il leva les yeux et demanda d'une voix brisée :

— Il vient ?

Grant avait l'air soucieux.

— Il n'est pas à son bureau.

— Appelez-le chez lui. Appelez-le où qu'il soit. Arrêtez de jouer au téléphone. Servez-vous-en comme il faut !

Grant s'en servit comme il fallait ; et Ralson tira à lui une autre feuille de papier.

Cinq minutes plus tard, Grant dit :

— Il vient. Qu'est-ce qui ne va pas ? Vous avez l'air malade.

Ralson ne parlait plus que d'une voix pâteuse.

— Pas le temps... Peux pas parler...

Il écrivait, griffonnait, gribouillait, dessinait des schémas tremblotants. Il avait l'air de conduire ses mains, de lutter avec elles.

— Dicter ! dit Grant d'un ton pressant. J'écirai.

Ralson l'écarta d'un geste. Ses mots étaient inintelligibles. Il se tenait le poignet de l'autre main, la poussant comme un morceau de bois, puis il s'effondra sur ses papiers.

Grant les retira délicatement de sous lui, et recoucha Ralson sur le canapé. Il resta penché sur lui, inquiet et désespéré jusqu'à l'arrivée de Blaustein.

Blaustein vit tout d'un seul coup d'œil.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Grant dit :

— Je crois qu'il est vivant, mais Blaustein avait eu le temps de s'en assurer lui-même, et Grant lui raconta ce qui lui était arrivé.

Blaustein lui fit une piqûre et ils attendirent. Quand Ralson ouvrit les yeux, ils étaient absolument vides. Il gémit.

Blaustein se pencha sur lui.

— Ralson.

Ralson tendit les mains à tâtons et se cramponna au psychiatre.

— Doc, emmenez-moi.

— Je vous emmène. Tout de suite. C'est parce que vous avez trouvé le champ de forces, non ?

— C'est sur les papiers. Grant, c'est sur les papiers.

Grant les avait en main et les feuilletait d'un air dubitatif. Ralson dit d'une voix faible :

— Il n'y a pas *tout*. C'est tout ce que je peux écrire. Il faudra vous débrouiller avec ça.

Emmenez-moi, Doc !

— Attendez, dit Grant.

Il chuchota à Blaustein d'un ton pressant :

— Vous ne pouvez pas le laisser ici jusqu'à ce qu'on expérimente ça ? Je n'y comprends presque rien. L'écriture est illisible. Demandez-lui pourquoi il pense que ça va marcher.

— Lui demander, *à lui* ? dit doucement Blaustein. N'est-il pas celui qui a toujours raison ?

— Demandez-moi toujours, dit Ralson qui avait entendu de sa couche.

Soudain, ses yeux s'étaient dilatés et lançaient des éclairs.

Ils se tournèrent vers lui.

Il dit :

— *Ils* ne veulent pas d'un champ de forces. *Eux* ! Les expérimentateurs. Tant que je n'avais pas saisi le problème, les choses sont restées comme elles étaient. Mais je n'avais pas suivi cette idée – *cette* idée qui est là, sur ces papiers – je ne l'avais pas suivie depuis trente secondes que je sentais... je sentais... Docteur...

Blaustein dit :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

De nouveau, Ralson parlait en un souffle :

— Je suis plus profond dans la pénicilline. Plus j'avancais, plus je me sentais enfoncer, enfoncer.

Je n'y ai jamais enfoncé... aussi profond. C'est comme ça que j'ai su que j'étais sur la bonne voie. Emmenez-moi.

Blaustein se redressa.

— Il faut que je l'emmène, Grant. Nous n'avons pas le choix. Si vous arrivez à comprendre ce qu'il a écrit, tant mieux. Si vous ne le pouvez pas, je n'y peux rien, Cet homme ne peut plus travailler dans sa spécialité sans en mourir, vous comprenez ?

— Mais, dit Grant, il meurt de quelque chose d'imaginaire.

— D'accord. Disons que c'est imaginaire. Mais ça ne l'empêchera pas d'être réellement mort quand même, non ?

De nouveau, Ralson avait perdu connaissance et n'entendit rien. Grant le regarda d'un air sombre et dit :

— Bon, alors, emmenez-le.

Dix des hommes les plus brillants de l'institut regardaient d'un air morne les projections passer les unes après les autres sur l'écran illuminé. Grant les regarda d'un air dur, en fronçant les sourcils.

Il dit :

— Je crois que l'idée est assez simple. Vous êtes des mathématiciens et des ingénieurs. Ces griffonnages semblent illisibles, mais il y a une pensée derrière. Et cette pensée doit se retrouver



dans les mots, même déformés comme ils le sont. La première page est assez claire. Ça devrait vous donner un point de départ. Chacun de vous va scruter chacune de ces pages, inlassablement. Vous écrirez autant de versions de chaque page que vous en pourrez trouver. Vous travaillerez chacun de votre côté. Je vous interdis de vous consulter.

Quelqu'un dit :

— Comment êtes-vous tellement sûr que ça veut dire *quelque chose*, Grant ?

— Parce que ce sont les notes de Ralson.

— *Ralson* ! Je croyais qu'il était...

— Vous croyiez qu'il était malade, dit Grant.

Il fut obligé de crier pour dominer le bourdonnement grandissant des conversations.

— Je sais. Il est malade. C'est l'écriture d'un homme qui était presque mort. Nous n'aurons plus rien d'autre de Ralson, jamais. Quelque part, dans ces griffonnages, il y a la solution au problème du champ de forces. Si nous n'arrivons pas à la déchiffrer, il nous faudra peut-être passer dix ans à la chercher ailleurs.

Ils se mirent au travail. La nuit passa. Deux nuits se passèrent. Trois nuits...

Grant lut les résultats. Il secoua la tête.

— Puisque vous me dites que ça se tient, je vous crois. Mais je ne peux pas dire que j'y comprenne grand-chose.

Lowe, que, en l'absence de Ralson, on aurait unanimement désigné comme le meilleur ingénieur nucléaire de l'institut, haussa les épaules.

— Je ne peux pas dire exactement que c'est clair pour moi. Si ça marche, il n'a pas expliqué pourquoi.

— Il n'avait pas le temps d'expliquer. Pouvez-vous construire le générateur comme il le décrit.

— Je peux essayer.

— Voulez-vous consulter les autres versions des notes ?

— Les autres ne se tiennent pas.

— Voulez-vous vérifier quand même ?

— Bien sûr.

— Et pouvez-vous commencer la construction ?

— Je vais y mettre l'atelier. Mais je vous dirai franchement que je suis pessimiste.

— Je sais. Moi aussi.

La chose grandit. Hal Ross, Chef Mécanicien, dirigeait la construction, et il en perdit le sommeil. À n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, on le trouvait près de la machine, en train de gratter son crâne chauve.

Une seule fois, il posa une question.

— Qu'est-ce que c'est, Dr Lowe ? Vous avez déjà vu un truc comme ça ? C'est censé servir à quoi ?

Lowe dit :

— Vous savez où vous êtes, Ross. Vous savez qu'ici, on ne pose pas de questions. N'en posez plus jamais.

Ross ne posa plus de questions. On savait qu'il avait de l'aversion pour la structure qu'on construisait. Il la trouvait laide et contre nature. Mais il continua.

Un jour, Blaustein téléphona.

Grant dit :

— Comment va Ralson ?

— Pas bien. Il voudrait assister aux essais du Projecteur de champ qu'il a dessiné.

Grant hésita.

— Je suppose qu'il a le droit C'est à lui, après tout.

— Il faudra que je l'accompagne.

Grant sembla contrarié.

— Ce peut être dangereux, vous savez. Même dans un premier essai, nous jouons avec des énergies formidables.

Blaustein dit :

— Pas plus dangereux pour nous que pour vous.

— Bien. Il faudra soumettre la liste des observateurs à la Commission et au F.B.I, mais je vous mettrai dessus.

Blaustein regarda autour de lui. Le projecteur de champ était accroupi au centre exact de l'immense laboratoire d'essais, et tout le reste en avait été enlevé. Il n'y avait aucune connexion visible avec la pile au plutonium qui servait de source d'énergie, mais, d'après les bribes de conversations qu'il entendait, – il savait que c'était inutile de demander à Ralson, – les connexions se faisaient par-dessous.

D'abord, les observateurs avaient fait cercle autour de la machine, parlant un jargon incompréhensible, mais maintenant, ils s'éloignaient. La galerie se remplissait. Il y avait au moins trois hommes en uniforme de général, de l'autre côté, et une véritable cohorte de militaires de moindre importance. Blaustein se posta devant une partie inoccupée du garde-fou ; avant tout, dans l'intérêt de Ralson.

Il dit :

— Vous voulez toujours rester ?

Il faisait chaud dans le laboratoire, mais Ralson avait gardé son pardessus, col relevé. Blaustein se dit que ça ne faisait aucune différence. Il doutait que les anciennes connaissances de Ralson puissent le reconnaître maintenant.

Ralson dit :

— Je reste.

Cela fit plaisir à Blaustein. Il avait envie d'assister aux essais. Il se retourna en s'entendant interpeller.

— Hello, Dr Blaustein.

Pendant une minute, Blaustein ne le remit pas, puis il dit :

— Ah, Inspecteur Darrity. Qu'est-ce que vous faites là ?

— Exactement ce que vous pensez.

Il montra du geste les observateurs.

— Il n'y a aucun moyen de les trier de telle sorte qu'on puisse être sûr qu'il n'y aura aucune erreur. Une fois, je me suis trouvé aussi près de Klaus Fuchs que je le suis de vous en ce moment.

Il lança en l'air son couteau de poche et le rattrapa avec dextérité.

— Ah oui. Comment garder parfaitement un secret ? Quel homme peut même avoir confiance en

son subconscient ? Et vous allez rester près de moi, non ?

— Pourquoi pas ?

Darrity sourit.

— Vous aviez très envie de venir, n'est-ce pas ?

— Pas pour moi, Inspecteur. Et voulez-vous ranger votre couteau, s'il vous plaît.

Darrity, surpris, se tourna dans la direction que Blaustein lui indiquait de la tête. Il mit son couteau dans sa poche et regarda pour la seconde fois le compagnon de Blaustein. Il siffla doucement entre ses dents.

Il dit :

— Hello, Dr Ralson.

Ralson croassa :

— Hello.

Blaustein ne s'étonna pas de la réaction de Darrity. Ralson avait maigri de dix kilos depuis son retour à la clinique. Son visage était jaunâtre et ridé ; c'était soudain devenu le visage d'un homme de soixante ans.

Blaustein dit :

— Est-ce que les essais commencent bientôt ?

Darrity dit :

— On dirait qu'ils vont commencer tout de suite.

Il se tourna et s'accouda au garde-fou. Blaustein prit le bras de Ralson et voulut s'éloigner avec lui, mais Darrity dit doucement :

— Restez là, Doc. Je ne veux pas que vous vous promeniez partout.

Blaustein regarda de l'autre côté du laboratoire. Partout, des hommes étaient debout, avec l'air inconfortable de gens qui se sont à moitié changés en pierre. Il reconnut Grant, long et maigre, levant lentement la main pour allumer une cigarette, puis, changeant d'idée, et remettant briquet et cigarette dans sa poche. Au tableau de contrôle, les jeunes techniciens attendaient, tendus.

Puis il y eut un bourdonnement sourd, et une faible odeur d'ozone se répandit dans l'air.

Ralson dit d'une voix dure :

— Regardez !

Blaustein et Darrity suivirent la direction de son doigt. Le projecteur semblait trembloter. C'était comme si de l'air chaud s'élevait entre lui et eux. Une balle d'acier descendit au bout d'un pendule, et passa à travers la barrière vacillante.

— Elle a ralenti, non ? dit Blaustein, très excité.

Ralson hocha la tête.

— Ils mesurent à quelle hauteur elle s'est élevée de l'autre côté pour calculer la perte d'inertie. Idiots ! *J'ai dit* que ça marcherait.

Il parlait avec difficulté.

Blaustein dit :

— Contentez-vous de regarder, Dr Ralson. Il ne faut pas vous laisser aller à trop d'excitation.

On stoppa le mouvement du pendule et on le releva. Le tremblement du projecteur s'intensifia un peu, et la sphère d'acier redescendit.

On recommença, encore et encore, et, à chaque fois, le mouvement de la sphère ralentissait avec une secousse plus marquée. Enfin, elle *rebondit*. D'abord mollement, comme si elle avait rencontré

du mastic, puis avec une vibration sonore, comme si elle avait heurté de l'acier, et le bruit se répercuta dans tout le hall.

Ils remontèrent le pendule et ne s'en servirent plus. On voyait à peine le projecteur derrière le voile de brume qui l'environnait.

Grant donna un ordre, et l'odeur d'ozone devint soudain forte et piquante. Un cri monta de la foule des observateurs, chacun prenant son voisin à témoin. Une douzaine de doigts étaient pointés vers le projecteur.

Blaustein se pencha sur le garde-fou, aussi excité que les autres. À l'endroit où se trouvait le projecteur un moment auparavant, il n'y avait plus qu'un immense miroir hémisphérique. Il était parfaitement, merveilleusement clair. Il se voyait dedans, petite silhouette debout sur un petit balcon qui s'infléchissait aux deux extrémités. Il voyait les lumières fluorescentes qui se reflétaient en taches scintillantes. Il était admirablement précis.

Il hurlait :

— Regardez, Ralson, il reflète l'énergie. Il reflète les ondes lumineuses comme un miroir. Ralson...

Il se retourna :

— Ralson ! Inspecteur, où est Ralson ?

— Quoi ?

Darrity pivota sur lui-même.

— Je ne l'ai pas vu.

Il regarda autour de lui d'un air hagard.

— Enfin, il ne s'échappera pas. Impossible de sortir d'ici en ce moment. Prenez l'autre côté.

Puis il claqua la main sur sa cuisse, fouilla un moment dans sa poche, et dit :

— Mon couteau a disparu.

C'est Blaustein qui le trouva. Il était dans le petit bureau de Hal Ross, qui s'ouvrait sur la galerie, mais, étant donné les circonstances, il était désert, bien entendu. Ross lui-même ne faisait pas partie des observateurs. Un chef mécanicien n'a pas besoin d'observer. Mais son bureau avait servi de cadre au dernier acte de ce long combat contre le suicide.

Bouleversé, Blaustein resta un moment sur le seuil, puis se retourna. Il aperçut Darrity qui sortait d'un bureau semblable, une trentaine de mètres plus loin sur la galerie. Il lui fit signe et Darrity arriva en courant.

Le Dr Grant tremblait d'excitation. Il avait tiré deux bouffées de deux cigarettes puis les avait écrasées du talon. Maintenant, il en allumait une troisième.

Il disait :

— C'est mieux que tout ce que nous pouvions espérer. Demain, on fera un essai avec les armes à feu. Je suis sûr du résultat, maintenant, mais c'est prévu et on le fera. On négligera les petites armes, et on commencera avec le bazooka. Il sera peut-être nécessaire de construire un bâtiment spécial, à cause du problème de ricochet.

Il jeta sa troisième cigarette.

Un général dit :

— Bien entendu, il faudra faire un essai avec des armes atomiques.

— Naturellement. On a déjà pris les dispositions pour construire une ville expérimentale à

Eniwetok. On pourrait construire un générateur sur place et lancer une bombe. Il y aurait des animaux dans la ville.

— Et vous croyez vraiment que si nous produisons un champ très puissant, il arrêtera la bombe ?

— Pas seulement ça, mon Général. Mais il n'y aura pas de champ détectable avant que la bombe ne tombe. Ce sont les radiations du plutonium qui déclencheront le champ avant l'explosion. Comme nous l'avons fait ici dans la dernière étape. C'est l'essence de tout.

— Vous savez, dit un professeur de Princeton, il y a aussi des désavantages. Quand le champ sera à pleine puissance, tout ce qu'il protégera sera dans les ténèbres totales. De plus, il me semble que l'ennemi pourrait prendre l'habitude de lancer des missiles radioactifs inoffensifs pour déclencher fréquemment le champ. Ce serait extrêmement contrariant, et ce serait une perte d'énergie considérable pour la pile.

— On peut survivre à des contrariétés, dit Grant. Ces difficultés seront surmontées en leur temps, maintenant que le problème principal est résolu.

L'observateur britannique s'était frayé un chemin vers Grant et ils se serraient la main. Il dit ;

— Je suis déjà plus tranquille pour Londres. Je ne peux pas m'empêcher de regretter que votre gouvernement m'interdise de voir les plans complets. Ce que j'ai vu m'a frappé par son extrême ingéniosité. Maintenant, ça paraît évident, bien sûr, mais comment quelqu'un en a-t-il eu l'idée ?

Grant sourit.

— Cette question a été posée bien souvent au sujet des inventions du Dr Ralson...

Une main posée sur son épaule le fit se retourner.

— Dr Blaustein ! J'avais presque oublié. Il faut que je vous parle.

Il tira à part le petit psychiatre et lui souffla à l'oreille :

— Écoutez, pouvez-vous persuader Ralson d'être présenté à ces gens. C'est son triomphe.

Blaustein dit :

— Ralson est mort.

— *Quoi !*

— Pouvez-vous quitter ces gens un moment ?

— Oui... oui... Messieurs, voulez-vous m'excuser un moment ?

Il s'éloigna rapidement avec Blaustein.

La police fédérale avait déjà pris les choses en main. Discrètement, ils interdisaient l'accès du bureau de Ross. Dehors, les observateurs passaient en discutant ce dont ils venaient d'être témoins, et qui constituait la réponse à Alamogordo. Dedans, inconnu de tous, la mort de celui qui avait trouvé cette réponse. Les policiers s'écartèrent pour permettre à Grant et à Blaustein d'entrer. Puis ils reprirent leur position précédente.

Grant tint le drap soulevé un moment. Il dit :

— Il a l'air calme.

— Je dirais même... heureux, dit Blaustein.

Darrity dit d'une voix blanche :

— L'arme du suicide est mon couteau. C'est arrivé à cause de ma négligence ; et ce sera consigné en tant que tel dans le rapport.

— Non, non, dit Blaustein, c'est inutile. C'était mon malade, et c'est moi qui suis responsable. De toute façon, il n'aurait pas vécu plus d'une semaine. Depuis qu'il avait inventé le projecteur, il mourait lentement.

Grant dit :

— De tout ça, qu'est-ce qui doit être consigné dans les dossiers fédéraux ? Il n'y a pas moyen de passer sa folie sous silence ?

— J'ai bien peur que non, Dr Grant, dit Darrity.

— Je lui ai raconté toute l'histoire, dit tristement Blaustein.

Grant les regarda alternativement.

— Je parlerai au Directeur. Je parlerai au Président s'il le faut. Je ne vois pas pourquoi il y aurait besoin de mentionner sa folie ou son suicide. Il aura tout l'honneur et toute la publicité possibles, en tant qu'inventeur du projecteur de champ. C'est bien le moins qu'on puisse faire pour lui.

Il grinçait des dents.

Blaustein dit :

— Il a laissé une note.

— Une note ?

Darrity lui tendit une feuille de papier en disant :

— La plupart des suicidés le font. Et c'est aussi la raison pour laquelle le Docteur m'a parlé de la véritable cause de la mort de Ralson.

La note était adressée à Blaustein. Elle disait :

« Le projecteur marche ; je le savais. J'ai rempli mon contrat. Vous l'avez, et vous n'avez plus besoin de moi. Alors, je m'en vais. Ne vous inquiétez plus au sujet de la race humaine, Doc. Vous aviez raison. Ils nous élèvent depuis trop longtemps ; ils ont pris trop de risques. Nous sommes sortis du milieu de culture et ils ne pourront plus nous arrêter. Je le sais. C'est tout ce que je peux dire. Je sais. »

Il avait signé son nom d'une main rapide, et au-dessous, avait encore griffonné une ligne :

« Pourvu qu'il y ait assez d'individus résistants à la pénicilline. »

Grant fit un geste pour froisser le papier, mais Darrity tendit vivement la main.

— Pour le dossier. Docteur, dit-il.

Grant lui rendit la note et dit :

— Pauvre Ralson ! Il est mort en croyant à toutes ces foutaises.

Blaustein hocha la tête.

— Oui. On lui fera des funérailles nationales, je suppose, et on proclamera son invention sans mentionner la folie et le suicide. Mais ça n'empêchera pas le gouvernement de s'intéresser à ses théories. Elles ne sont peut-être pas si folles, après tout, n'est-ce pas, Mr Darrity ?

— C'est ridicule, Docteur, dit Grant. Il n'y a pas un savant ici qui ait été sujet au moindre malaise.

— Dites-lui, Mr Darrity, dit Blaustein.

Darrity dit :

— Il y a eu un autre suicide. Non, non, pas un savant. Pas un homme à diplômes. C'est arrivé ce matin, et nous avons fait une enquête parce que nous pensions que ça avait peut-être un lien avec les essais de cet après-midi. Il ne semblait pas y en avoir, et nous avons résolu de ne pas en parler avant la fin des essais. C'est seulement maintenant qu'il semble y avoir un rapport.

« L'homme qui est mort était un homme simple, avec une femme et trois enfants. Aucune raison de mourir. Aucun antécédent de maladie mentale. Il s'est jeté sous une voiture. Nous avons des témoins,

et il est certain qu'il l'a fait exprès. Il n'est pas mort tout de suite, et on a appelé un docteur. Il était horriblement mutilé, mais ses derniers mots ont été : « Je me sens beaucoup mieux maintenant. » Puis il est mort. »

— Mais qui était-ce ? cria Grant.

— Hal Ross. Celui qui, en fait, à construit le projecteur de champ. Et c'est dans son bureau que nous sommes en ce moment.

Blaustein alla à la fenêtre. Le ciel du soir s'assombrissait et les étoiles commençaient à apparaître.

Il dit :

— Cet homme ne savait rien des théories de Ralson. Il n'avait jamais parlé à Ralson, me dit Mr Darrity. Les savants sont probablement résistants dans leur ensemble. Il le faut, sinon ils abandonnent rapidement la profession. Ralson était une exception, un individu sensible à la pénicilline, qui s'est obstiné à rester. Vous voyez ce qui lui est arrivé. Mais les autres ? Ceux qui pratiquent des métiers où il n'y a pas une élimination constante des individus sensibles. Quelle proportion de l'humanité est réellement résistante à la pénicilline ?

— Vous *croyez* Ralson ? demanda Grant d'un air horrifié.

— Vraiment, je ne sais pas.

Blaustein regarda les étoiles.

Incubateurs ?